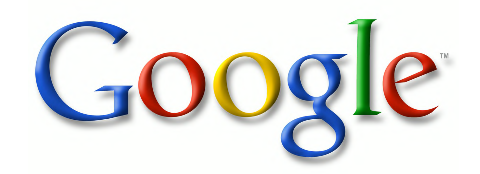
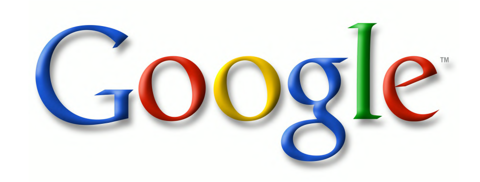
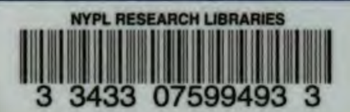








NOUVELLE

MÉTHODE

D'ENSEIGNEMENT

POUR LA PREMIERE ENFANCE.

NOUVELLE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT POUR LA PREMIÈRE ENFANCE,

CONTENANT,

1°. Une nouvelle Méthode d'instructions et de lectures morales pour les Enfans de cinq ou six ans ; 2°. Des Dialogues et un Conte ; 3°. Des Maximes détachées ; 4°. Des Modèles de compositions ; 5°. Une nouvelle Méthode pour enseigner aux Enfans à dessiner et à peindre.

PAR MADAME DE GENLIS.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée et augmentée.

DE L'IMPRIMERI[illegible]

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1807.

AVERTISSEMENT.

Il a paru nouvellement une contrefaçon de cet ouvrage faite sur l'édition d'Allemagne, qui fut imprimée loin de moi, et qui fut totalement défigurée par les contre-sens les plus étranges et les fautes les plus multipliées. L'édition originale étant entièrement épuisée, il ne reste plus que les contrefaçons remplies de fautes nouvelles. En voici une exacte, et tellement augmentée, qu'on a été forcé de la mettre en deux parties; d'ailleurs cette division est beaucoup meilleure, parce qu'on a mis dans la première partie tout ce qui est fait pour les Instituteurs, et dans la deuxième, tout ce qui est fait pour les Enfans. J'ai placé dans la première partie les définitions des mots, parce qu'on ne doit que les lire aux Enfans, et non les leur faire apprendre par cœur; par la même raison, j'ai mis aussi dans le recueil fait pour des Instituteurs, les *Modèles de compositions*, que j'ai fort augmentés, et qui ne doivent pas être dans les mains des en-

fans, puisqu'ils ne doivent voir mes réponses qu'après avoir fait leur travail.

Ayant observé depuis long-temps que les jeunes personnes détruisent de bonne heure leur santé plutôt par ignorance que par manque de sobriété, j'ai ajouté à cet Ouvrage un petit traité très-succinct de *Médecine domestique à l'usage des enfans ;* je leur donne l'idée des propriétés des alimens et de quelques drogues usuelles, et je crois que c'est une chose infiniment utile; il seroit à désirer qu'un médecin fît là-dessus un ouvrage complet, *décent*, et détaillé, pour servir à l'éducation de la Jéunesse; cet ouvrage pourroit même être fort moral, si le médecin s'attachoit à prouver une grande vérité, c'est que rien ne conserve mieux la fraîcheur, la beauté, la santé, et ne prolonge la vie comme les bonnes mœurs, la sagesse, la raison et l'empire sur soi-même. Cet ouvrage manque ; il seroit de la plus grande utilité aux Instituteurs, s'il étoit fait avec des intentions morales et la décence convenable.

TABLE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

NOUVELLE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT POUR LA PREMIÈRE ENFANCE.

Explication pour les Instituteurs de la nouvelle Méthode d'instructions et de lectures morales pour les enfans de cinq ou six ans.

J'ai fait plusieurs ouvrages pour les enfans de douze ou treize ans, et pour les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, mais je n'ai jamais travaillé pour la première enfance, c'est-à-dire pour l'âge de cinq ou six ans, et je ne connois point d'ouvrage de ce genre, dont un enfant de six ans puisse comprendre deux pages d'un bout à l'autre, sans commentaire et sans explication. Aussi, en faisant lire à un petit enfant les premiers ouvrages qu'on lui donne, on ne manque pas de l'exhorter à demander l'explication des mots et des phrases qu'il n'entendra

pas, et c'est ce qu'il ne fait point ou ce qu'il ne fait qu'à demi, ce qui est fort naturel, car il est très-fatigant d'interrompre une lecture agréable ou curieuse, pour demander d'ennuyeuses explications qui font perdre le fil de ce qu'on lit, et qui, par conséquent, en ôtent l'intérêt et en ravissent presque tout le fruit. Pour éviter ces inconvéniens, les enfans feignent de tout comprendre, ils prennent l'habitude pernicieuse d'applaudir et d'admirer sur la parole des autres, et ne retirent de ces lectures qu'une multitude d'idées fausses.

Les méthodes sont si défectueuses (surtout dans les premières années de l'éducation), qu'en général il vaudroit infiniment mieux pour l'enfant de dix ou douze ans, qu'on ne lui eût rien appris du tout dans sa première enfance; il auroit fort peu d'idées, mais (s'il étoit entouré de gens raisonnables) il n'en auroit point de fausses; on ne lui donneroit peut-être jamais l'habitude de l'application, il auroit beaucoup de paresse et d'inertie et fort peu de mémoire (car cette faculté vient principalement de l'application et d'un long exercice); mais du moins cet enfant, si rien d'ailleurs n'avoit dû le corrompre, seroit simple, sin-

cère, modeste, et n'auroit ni présomption, ni pédanterie. En éducation comme en toute chose, les systêmes outrés sont extravagans et pernicieux. On a grand tort de ne rien apprendre aux enfans depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de dix; c'est perdre cinq années, et combien un tel espace de temps est précieux! Mais il est absurde de vouloir enseigner à de petits enfans ce qui est évidemment au-dessus de leur portée, ou des choses trop abstraites pour eux, et qu'on ne pourroit leur faire apprendre qu'en les assujettissant à des études fatigantes.

Il faut ne faire d'eux ni des perroquets ridicules, ni des victimes d'une instruction prématurée; mais en même temps il faut leur enseigner tout ce qu'ils peuvent apprendre avec agrément et facilité. Tout le monde sait que tout ce qui a vivement ému ou frappé à cet âge, laisse des souvenirs ineffaçables; il est donc important de s'emparer de ces premières impressions, de les former utilement, c'est-à-dire de les rendre dignes d'être à jamais conservées. C'est par les enfans surtout que la morale ne peut être sentie et goûtée que lorsqu'elle est revêtue des formes les plus attrayantes. L'ins-

tituteur pourra persuader à son élève âgé de douze ans, qu'il doit pour son propre intérêt apprendre à supporter quelquefois l'ennui, et s'appliquer à des études sèches et rebutantes au premier coup d'œil, et qui finissent néanmoins par devenir aussi attachantes qu'utiles, lorsqu'on a passé les premières difficultés. Mais voilà ce qui ne fera nulle impression sur un enfant de six ou sept ans : pour fixer son attention, il faut nécessairement l'amuser ; une lecture ne peut intéresser et plaire que lorsqu'on la comprend parfaitement sans effort et sans travail ; je le répète, elle cessera d'amuser si l'on est forcé de l'interrompre pour demander ou pour écouter des explications, et si par conséquent elle dégénère en leçons.

Je hasarderai ici quelques réflexions qu'on n'a jamais faites, et qui me paroissent dignes d'être méditées. Il me semble que naturellement l'homme devroit jouir de toutes ses facultés intellectuelles aussitôt qu'ayant atteint l'âge de vingt ou vingt-deux ans, il a pris son entière croissance et toutes ses forces physiques, ce qui n'est point ; on ne voit en lui le parfait développement du génie qu'entre quarante et cinquante ans, souvent plus tard, c'est-à-dire au déclin

de sa vie; c'est quand son organisation s'altère, que sa constitution s'affoiblit, qu'ordinairement son esprit est dans toute sa vigueur. Ceci, pour le dire en passant, prouve sans réplique que le physique en nous n'a nulle influence sur nos facultés morales; mais il n'en paroît pas moins étrange que l'époque de la perfection de l'organisation physique ne soit pas aussi celle de la plénitude de l'intelligence morale, et je ne puis résoudre cette difficulté qu'en l'attribuant aux vices de l'éducation (1), et je suis très-persuadée qu'on doit attribuer à la cause contraire, c'est-à-dire à une excellente éducation, le très-petit nombre qu'on peut citer des jeunes gens distingués par de grands talens; car en remontant à la source, on découvre en effet que ces prétendus génies précoces ont été élevés avec des soins particuliers (2). Je

(1) Corneille, Molière, Racine, Milton, Crébillon, Buffon, etc. n'ont fait leurs bons ouvrages qu'après l'âge de quarante ans, ou même dans la vieillesse. Voltaire, il est vrai, a fait à vingt-trois ans la tragédie d'OEdipe; mais peut-on comparer cette pièce si froide et si médiocre aux belles pièces qu'il a faites depuis dans un âge mûr et dans un âge avancé?

(2) Tels que Pascal, Pope, le grand Condé, etc.

ne prétends pas dire qu'une éducation parfaite puisse donner le génie, mais je dis qu'elle doit développer complétement tout ce qu'on a d'esprit et de raison, et que l'élève à vingt ou vingt-deux ans, doit avoir une intelligence et des lumières entièrement perfectionnées, et rendues plus brillantes qu'à toute autre époque de la vie par le feu et la vivacité de cet âge. On objectera qu'il y a des gens qui, sans aucune éducation, ont montré des talens admirables; mais ceci ne prouve rien contre ce que j'avance, car sans rejeter ces faits dans la classe des exceptions, je puis répondre qu'il y a une éducation donnée par le hasard, et formée par un enchaînement heureux et singulier d'événemens et de circonstances, qui peut être fort supérieure à l'éducation combinée; d'ailleurs je puis très-raisonnablement croire et soutenir que l'homme distingué, qui n'a reçu nulle culture, auroit eu des

---

qui eurent de si bons instituteurs. Pope fit une ode *sur la solitude* avant l'âge de douze ans; il fit l'*Essai sur la critique*, un de ses meilleurs ouvrages et plein de connoissances acquises, à vingt-un ans, ce qui paroît prodigieux, quand on songe au genre et à l'excellence de l'ouvrage.

talens encore plus sublimes avec les secours d'une bonne éducation, comme on doit naturellement penser qu'un homme qui a mené un genre de vie désordonné, et qui cependant parvient à l'âge de quatre-vingts ans, auroit vécu plus long-temps encore avec de la sagesse et un bon régime. On dit que les enfans très-avancés sont presque toujours, par la suite, des hommes très-médiocres; ce qui n'est vrai que pour les enfans sifflés qui n'ont qu'une fausse écorce de raison, ou qui sont déjà pervertis par les louanges et l'orgueil. Ce ne sont pas là des enfans bien élevés. On ajoute qu'une véritable instruction détruit leur santé; oui, si on les fatigue, et si l'éducation physique n'est pas aussi bonne que la morale; mais si on ne les ennuie pas, si on leur épargne une grande contention d'esprit, en leur présentant l'instruction d'une manière nette et claire, si on mêle à leurs occupations, l'exercice du corps, la promenade, les amusemens utiles, l'étude ne nuira jamais à leur santé. On a en général des idées très-fausses sur ce que l'on appelle l'application; on croit que toute application qui tend à un objet utile ou brillant est dangereuse, mais que l'appli-

cation ne peut faire mal quand elle se rapporte à des choses frivoles et communes, et que ce n'est même plus alors de l'*application*, car très-improprement on n'applique ce mot qu'à des études importantes ou aux arts, mais l'application parfaite qu'un joueur de profession met à son jeu au wisk, au piquet, etc. est certainement plus forte, plus entière et plus longue, que celle qu'un homme d'esprit peut mettre à la lecture d'un ouvrage instructif. Il faut autant d'application pour faire un feston ou une broderie, que pour peindre des fleurs ou pour dessiner une tête : quelle application ne faut-il pas pour apprendre à lire et à écrire ? Si cela n'étoit pas devenu si commun et si nécessaire, oseroit-on enseigner aux enfans des choses si compliquées et si difficiles ? Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les grandes personnes apprennent l'une et l'autre avec beaucoup plus de peine que les enfans ; ces derniers, spirituels ou non, savent tous lire à cinq ou six ans. On n'a pas assez réfléchi sur l'étonnante intelligence des enfans : quel parti on en pourroit tirer si l'on savoit les bien diriger ! Il est très-commun de rencontrer (surtout à Berlin) des enfans de sept ou huit ans qui

jouent très-joliment aux échecs ; est-il une étude pour cet âge qui puisse demander plus d'application et d'intelligence que ce jeu ? Tout enfant bien organisé et parfaitement conduit depuis sa première enfance jusqu'à la fin de l'éducation, paroîtra un prodige à vingt ans. On dit qu'il y a des connoissances qu'on ne peut acquérir qu'après avoir long-temps vécu dans le monde, comme, par exemple, celle des mœurs, des usages et du cœur humain. Pour moi, je crois qu'on peut enseigner ces choses plus facilement que beaucoup d'autres plus abstraites, par les conversations, les lectures et les exemples domestiques. L'éducation ne peut créer, elle ne peut que développer et hâter les progrès. Si l'élève n'a pas naturellement l'esprit observateur et réfléchi, s'il n'a ni finesse ni pénétration, l'instituteur n'en fera jamais un moraliste ; mais si l'élève a ces qualités, et si l'instituteur lui-même connoît parfaitement le monde et les hommes, il communiquera très-aisément cette science à son élève ; et la preuve indubitable que cette connoissance peut s'acquérir par la seule éducation, c'est que plusieurs auteurs l'ont possédée à un degré éminent dans leur pre-

mière jeunesse (1). Sans parler de Pope, on peut citer l'auteur célèbre de *Cécilia* (2) qui fit cet estimable et charmant ouvrage à vingt ans ; on trouve dans ce roman une très-grande connoissance du cœur humain, et une peinture du monde également piquante et vraie : voilà des choses que le génie ne peut deviner ; cependant l'auteur avoit toujours vécu dans la retraite, elle avoit donc *appris* durant son éducation ce qu'elle a si bien dépeint ; et c'est en effet ce que lui avoient enseigné les instructions et les entretiens de gens qui connoissoient parfaitement le monde et les hommes, une

(1) Une de mes élèves fit, à quatorze ans, un petit roman moral, dont, à la vérité, le style étoit souvent incorrect et le plan mal conçu ; l'auteur n'y peignoit aucune passion violente, elle n'y parloit ni de l'amour, ni de l'ambition, ni de la jalousie, etc., mais on y trouvoit la critique la plus ingénieuse et la plus morale de quelques ridicules des gens du monde, et des détails aussi vrais que touchans sur l'amitié, la piété filiale et les sentimens de la nature, enfin une connoissance du cœur humain, sinon étendue, du moins réelle dans tout ce qu'elle offroit, et que beaucoup de romanciers de trente et de quarante ans n'ont certainement pas.

(2) Miss Burney.

lecture bien choisie et bien méditée, et ses propres observations sur elle-même et sur le petit nombre de personnes qu'elle a pu entrevoir, connoître et étudier; et cette étude bien dirigée, et continuée avec application pendant neuf ou dix ans, c'est-à-dire depuis l'âge de douze ans jusqu'à vingt ou vingt-deux, peut très-bien donner une connoissance approfondie du cœur humain à une personne née spirituelle et réfléchie. Un auteur qui a été élevé par des gens qui n'ont jamais vécu dans le monde, et qui ensuite vit renfermé dans son cabinet, ou en province, ou avec des personnes qui n'en savent pas plus que lui à cet égard, ou enfin en mauvaise compagnie, cet auteur, quelqu'esprit qu'il puisse avoir, s'il a la prétention de peindre les mœurs de la cour et du grand monde, ne fera que des peintures fantastiques et ridicules, semblables à celles qui se trouvent dans un nombre infini de comédies, de romans, et de prétendus contes moraux; mauvais ouvrages copiés et recopiés par une foule d'écrivains, qui croient trouver dans ces brochures les connoissances qui leur manquent, et qui font, d'après ces originaux de fantaisie, des tableaux qui n'ont pas plus de réalité que les

soubrettes et les crispins de nos théâtres.

En toute chose on n'enseigne bien que ce que l'on sait bien : il est donc tout simple que les jeunes gens et les jeunes personnes élevés en général par des précepteurs qui n'ont pas une notion de ce genre, et par des femmes de chambre, ayent si peu d'idées et d'instruction sur ce point.

On apprend aux enfans la géométrie, l'astronomie, *l'art héraldique*, etc. : je ne prétends dénigrer aucune science, toutes sans doute sont estimables ; mais il est très-possible d'avoir beaucoup d'esprit, de génie et de lumières, d'être solidement vertueux, de posséder toutes les qualités utiles et nécessaires dans la société, de faire des ouvrages d'un mérite supérieur, des tragédies aussi parfaites que celles de Racine, des poëmes aussi beaux que ceux de Milton et du Tasse, d'excellens traités de morale, etc. sans savoir l'algèbre, et si c'est la terre ou le soleil qui se meut, et sans connoître les systêmes de Ptolomée et de Copernic ; mais on n'écrira ni avec vérité, ni avec intérêt, ni avec profondeur (avant un âge avancé), si l'on n'a pas de bonne heure étudié le cœur humain ; on s'égarera très-facilement si l'on entre dans le monde sans

le connoître, et l'on y sera long-temps le jouet, la dupe et même la victime des fourbes et des intrigans. Quel bienfait que celui d'une bonne éducation qui met à l'abri de ces dangers, qui développe et perfectionne dès la première jeunesse tous les dons de la nature, qui nous donne tout ce qui nous appartient, tout ce qui doit nous revenir, vingt ans avant le terme ordinaire, et qui double ainsi le temps le plus précieux de la vie, celui où nous jouirons des facultés de l'âme et de l'esprit dans toute leur énergie et toute leur plénitude ! on ne se plaindroit plus alors que la vie est trop courte, on suffiroit à tout; et si l'on parvenoit à ce qu'on appelle *âge d'homme*, on pourroit dire en mourant : *J'ai vécu*. Hélas ! qui de nous le pourra dire ! Elevés sans plan et sans méthode, on nous a jetés pleins de préjugés et de confiance, dans le monde qui n'a long-temps été pour nous qu'un spectacle dangereux ou trompeur, qu'une vaine pantomime, dont nous ne pouvons connoître les motifs et l'illusion; nos plus beaux jours écoulés dans l'ignorance et dans l'erreur, ou dans l'incertitude, ont été inutiles aux autres, et ne nous ont laissé que des regrets superflus; la can-

deur, la bonne foi, la droiture nous ont fait tomber plus facilement dans les piéges qu'on nous tendoit, nos vertus même contribuèrent à nos fautes ! .... Le temps et la triste expérience nous ont fait entrevoir enfin quelques traits de lumière ; égarés dans ce labyrinthe, à force de revenir sur nos pas, à force de travaux et de recherches, nous apercevons le vrai sentier, nous saisissons le fil qui peut nous y conduire, nous le tenons ; mais la mort inexorable va bientôt le couper ! De bons instituteurs auroient pu nous le donner dès nos premiers pas dans la carrière ! .... Oui, l'éducation peut nous donner jusqu'à l'*expérience*, en composant un plan de scènes fictives et successives suivant les âges, qui feroient passer l'élève abusé par une certaine quantité d'épreuves. C'est une idée neuve, d'une très-facile exécution, et que je crois avoir passablement bien développée dans *Adèle et Théodore*. On dit à cela : Mais qui peut prendre toutes ces peines pour élever un enfant ? Je réponds : un père, une mère, et même un instituteur honnête homme, dès que sa raison lui prouve que ces peines peuvent être en effet d'une grande utilité.

Le plus difficile en toute éducation est

le commencement et la fin; le *milieu* est généralement assez bien conduit.

Plusieurs philosophes ont prétendu que l'éducation devoit se commencer dès l'instant de la naissance de l'enfant, mais il est certain qu'elle doit se commencer dès l'âge de dix-huit mois ou deux ans. L'enfant alors entend, comprend beaucoup de choses, et commence à parler. J'ai vu des enfans de deux ans qui avoient déjà des vices réels, qui étoient emportés, opiniâtres, capricieux, vindicatifs et menteurs, qui, pour faire gronder ceux qu'ils n'aimoient pas, les accusoient faussement, etc. L'éducation qui convient à cet âge jusqu'à quatre ou cinq ans, doit être toute en exemples, et cela est beaucoup moins aisé qu'on ne le pense; parce que l'enfant ne pouvant saisir que des rapports très-minutieux, il faut une attention scrupuleuse et de tous les momens, pour ne rien faire dont l'exemple puisse le corrompre; il y a une infinité de vices affreux dont le spectacle ne seroit d'aucun danger pour lui, parce qu'il seroit hors d'état de les connoître et d'en sentir les conséquences; mais des riens, de petites choses qui paroissent des bagatelles, peuvent gâter son jugement

naissant et pervertir son cœur. On croit tout faire en confiant un enfant à une gouvernante qui a de la probité, des mœurs et de la religion; cette gouvernante sera excellente quand l'élève aura sept ou huit ans, du moins ces grandes vertus senties par lui, pourront contrebalancer quelques défauts particuliers de caractère. Mais, je le répète, des choses auxquelles on n'attache nulle importance, peuvent jeter dans l'âme d'un enfant de deux ou trois ans, les semences de la cruauté, de l'injustice et de la méchanceté; comme, par exemple, si l'on paroît s'amuser de ses espiégleries, de ses petits tours, si en sa présence on rit en voyant tomber quelqu'un, si on rebute un mendiant, si on se moque d'une figure, d'un habit ridicule, etc.; il est plus facile de donner de bons exemples dans toutes les choses essentielles, que de les donner constamment dans toutes les petites choses, et c'est pourquoi la première éducation est presque toujours extrêmement mauvaise; la plupart des enfans sont déjà gâtés, sont déjà vicieux à trois ou quatre ans, ensuite on leur fait lire à cinq ans des livres inintelligibles pour eux; qu'attendre de tout cela pour la suite? hélas! ce que nous

voyons, une grande quantité de jeunes gens sans principes, sans vertus, et remplis d'ignorance, de suffisance et d'orgueil.

Non-seulement il n'existe pas un ouvrage, pas un seul petit conte, pas un seul dialogue qu'un enfant de six ans puisse entendre d'un bout à l'autre, mais il est impossible de composer pour cet âge un *conte moral* de trente ou quarante pages, qui puisse se passer de commentaire, quelle que soit sa simplicité; la raison en est très-simple : c'est que le vocabulaire d'un enfant de six ans est tellement borné, qu'il est impossible de composer une fable un peu longue avec ce petit nombre de mots; de sorte que l'enfant trouve toujours dans un livre une multitude de mots et souvent de phrases entières qu'il ne comprend pas du tout. Quelquefois ces mots ont frappé ses oreilles, il les a entendu dire dans la conversation, mais il ignore ce qu'ils signifient, et la preuve est qu'il ne s'en sert jamais. Aussitôt qu'un enfant sait assez bien parler pour demander tout ce qui lui est nécessaire pour ses besoins, pour son amusement, il s'en tient là, car il a tout ce qu'il lui faut, et de lui-même il ne se donne pas la peine d'en apprendre davantage, ce

qui est fort naturel. Cependant on l'accable de lectures, de livres, etc. Qu'en résulte-t-il? que son langage reste toujours le même, qu'il n'acquiert pas une expression nouvelle, pas un seul mot, et cela pendant un temps prodigieux, car j'ai remarqué que les enfans, depuis l'âge de cinq ou six ans jusqu'à sept ou huit, ne font pas à cet égard le moindre progrès, et s'ils en font ensuite depuis huit jusqu'à douze, ils ne le doivent qu'à la conversation qu'ils commencent alors à écouter avec plus d'intérêt et d'intelligence. Il est donc évident qu'ils ne comprennent pas la moitié des premiers livres qu'on leur met entre les mains; ainsi ces livres ne servent qu'à leur donner une foule d'idées fausses, et à leur faire prendre l'habitude de lire négligemment et sans aucune attention. N'entendre un livre qu'à demi, ce n'est pas le lire tout entier, ce n'est dans le fait que le feuilleter, et c'est ce qu'on appelle vulgairement pour un autre âge, *lire du pouce;* beaucoup de gens dans la société lisent ainsi; je ne doute pas que cette habitude ne leur vienne d'avoir lu dans leur enfance et dans leur première jeunesse des livres inintelligibles, et dont, pour cette raison, ils passoient les trois

quarts, lorsqu'ils lisoient seuls, ou dont ces trois quarts étoient encore perdus pour eux lorsqu'ils se décidoient à les lire. L'idée de ma nouvelle méthode ne m'est venue qu'il y a sept ans; je fis sur-le-champ un conte très-long et très-détaillé, que j'envoyai à ma fille, avec l'explication de ma méthode, afin qu'elle pût s'en servir pour sa fille aînée, qui avoit alors quatre ou cinq ans. Ma fille m'écrivit que cette méthode lui réussissoit parfaitement (1), et je crois qu'en effet le succès en sera toujours certain. Voici en quoi elle consiste : j'ai composé dans ce volume des dialogues, un conte, des maximes et de petites compositions pour le premier âge; je les ai écrits avec la plus grande simplicité, sacrifiant toujours l'imagination à la morale, et l'élégance du style à la clarté; chose qu'on ne peut faire sans se permettre une continuelle répétition de mots, et c'est ainsi que j'ai fait les dialogues; mais comme je suppose qu'après cette lecture l'enfant sera beaucoup plus avancé, j'ai écrit le conte

(1) J'étois alors en Angleterre, et nulle loi, nulle injustice ne m'empêchoient encore de correspondre avec ma famille.

avec un peu plus de recherche. Quant aux maximes détachées, je n'ai pas eu l'intention, comme on peut croire, d'offrir des pensées neuves et brillantes ; j'ai voulu tracer dans les maximes tous les premiers germes de la morale; j'ai voulu que ces semences si précieuses fussent les résultats des dialogues et du conte, afin que l'enfant ne pût jamais les oublier. C'est pourquoi je conseille de faire apprendre par cœur à l'enfant toutes les maximes, mais seulement lorsqu'il aura lu plusieurs fois les dialogues et le conte, parce qu'alors il sentira parfaitement la justesse de ces pensées dont il connoîtra tous les développemens, et ces vérités utiles ne s'effaceront jamais de son souvenir, et formeront dans son esprit des opinions raisonnées qu'il gardera toute sa vie. On trouvera peut-être que j'aurois dû mettre plus d'agrément dans les dialogues ; j'ai tâché qu'ils ne fussent pas ennuyeux, et j'ose assurer qu'un enfant qui n'aura pas déjà le goût gâté par la lecture des contes de fées et des Mille et une nuits, les lira avec intérêt (s'il sait bien les définitions préliminaires, dont je parlerai tout à l'heure).

Il y a un grand inconvénient à mêler trop

de petits détails purement agréables aux principes de morale présentés à cet âge ; il est fort naturel alors que les enfans ne soient frappés que des accessoires et qu'ils perdent de vue l'objet principal. De tout ce que j'ai lu dans ma première enfance, il n'est resté gravé ineffaçablement dans mon souvenir que les descriptions d'habillemens et de palais : qu'on mène un enfant aux spectacles, qu'on lui demande compte de ce qu'il a vu, il ne parlera que des décorations, des batailles, des embrasemens de palais, etc., tout le reste a été nul pour lui ; s'il eût seulement entendu réciter la pièce, il auroit du moins conservé quelqu'idée du fond des choses. Il s'agit, à cet âge, de graver dans le cœur et dans la mémoire les fondemens de la morale, c'est-à-dire tous les premiers principes qui en sont la base ; il faut donc bien prendre garde de distraire un enfant de cet objet essentiel, mais lorsque tous ces premiers principes sont bien établis dans son esprit, on peut par degrés lui présenter la morale sous des formes plus piquantes et plus ingénieuses ; il faut d'abord qu'il la conçoive, qu'il en comprenne toute l'utilité et que sa raison l'approuve et l'adopte ; il faut ensuite la lui faire aimer, et par con-

séquent la lui montrer ce qu'elle est en effet, c'est-à-dire aussi belle, aussi touchante qu'elle est utile et nécessaire; et voilà pourquoi j'ai tâché (autant que mes foibles talens me le permettoient) de répandre de l'agrément et de l'intérêt dans tous les ouvrages que j'ai publiés jusqu'ici pour les enfans de douze ou treize ans et pour la première jeunesse. Cet ouvrage-ci est d'un genre tout à fait différent; c'est le fondement d'un grand édifice, tout son mérite doit consister dans la solidité, c'est pour le seul édifice qu'il faut réserver l'élégance. Il me semble que ce volume contient à peu près tout ce qu'on peut désirer à cet égard; je crois qu'il n'existe aucune production de ce genre qui soit plus à la portée de l'intelligence d'un enfant de six à sept ans, cependant il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans ces petites compositions une grande quantité de mots et de choses qu'un enfant de cet âge ne comprendroit pas sans explication. Il m'a été facile de deviner quels sont ces mots inintelligibles pour l'enfant, j'en ai fait une liste à part, ensuite j'ai composé des définitions claires et précises de tous ces mots, et j'ai placé ces définitions à la tête des petits ouvrages desquels je les ai tirés.

Voici donc ce que je propose : Aussitôt que l'enfant commencera à lire passablement, on lui montrera ce volume *bien relié, bien doré*, etc., on lui dira qu'il contient des choses très-amusantes, et qu'on le lui donnera quand il saura bien lire. Quand l'enfant lira correctement, il ne manquera pas de demander le livre *amusant et bien relié* qu'on lui a promis; on lui répondra qu'il ne sait pas encore assez sa propre langue pour être en état de comprendre un livre imprimé, et on lui offrira de lui enseigner quelques mots de plus, d'une manière qui ne l'ennuiera pas; et on ajoutera que, lorsqu'il saura ces mots, on lui donnera le livre, mais qu'il ne peut l'avoir qu'à cette condition, parce que sans cela il lui seroit inutile. Le marché accepté, on commencera *les leçons de définitions* que l'on donnera de la manière suivante : on ne lira d'abord à l'enfant qu'une seule définition, et on lui demandera s'il la comprend bien; s'il dit qu'oui, on le priera de la répéter, non par cœur, mais dans les termes qu'il voudra employer; on l'aidera, on le rectifiera, on l'encouragera, et, pour la première leçon, on en restera là; le lendemain on reviendra sur cette définition, et s'il s'en souvient,

on passera à une autre, ainsi de suite. Deux choses sont essentielles dans cet exercice ; la première, de ne se point presser en rendant les leçons agréables, et pour cela de les donner courtes ; la seconde, de n'apprendre par cœur à l'enfant aucune des définitions, car il ne faut pas qu'il les répète comme un perroquet sans les comprendre ; et pour éviter cet inconvénient, il faut varier les expressions de mes définitions, et quand on les lui répète, avoir soin de lui dire l'équivalent de ce qui est dans le livre, mais en changeant quelques mots. L'enfant, dans les commencemens, sera timide, embarrassé, quand il faudra qu'il exprime à sa guise ce dont il n'aura retenu que le sens ; il faut l'enhardir, le louer, le caresser, ne rien négliger de ce qui peut lui donner du goût pour cet exercice, et l'on verra qu'au bout d'une quinzaine de jours ces leçons lui seront très-agréables.

J'ai tâché d'insérer dans ces définitions une grande quantité de principes moraux, afin de disposer l'esprit de l'enfant à mieux comprendre les développemens de morale qui se trouvent dans les dialogues et dans le conte ; de sorte que les dialogues et le

conté forment un cours de morale dont les définitions sont la préparation et l'introduction, et les pensées détachées les résultats et l'extrait. Et c'est de cette manière qu'il faudroit toujours faire lire l'enfance et la jeunesse; alors les fruits de la lecture seroient merveilleux.

Remarquons ici qu'il y a une prodigieuse quantité de mots que la plus grande partie des jeunes personnes de treize et même de quinze ou seize ans ne comprennent pas du tout, et dont l'explication pourroit être si claire, qu'un enfant de six ans la comprendroit; tels par exemple que ceux-ci : *s'identifier* (1), *Energumène* (2), *Acéphale* (3), *Adage* et *Aphorisme* (4), *Gnomique* (5), *Gnomonique* (6), *Hydro-*

---

(1) S'unir parfaitement à une chose, *s'identifier à une personne*, c'est ne faire qu'un avec cette personne. C'est une façon de parler qui exprime une parfaite amitié.

(2) Celui qui est possédé du démon ; on appelle aussi *énergumènes* les personnes emportées qui se livrent à la colère, ou qui s'agitent violemment.

(3) Sans chef, sans tête.

(4) Sentence, maxime.

(5) Sentencieux.

(6) La science de tracer des cadrans solaires.

phobe (1), *Hydropote* (2), *etc.* : il est singulier de vouloir apprendre tant de choses aux jeunes gens, et d'oublier de leur enseigner plus de la moitié des mots de leur langue. J'ai eu comme tous les instituteurs cet oubli pour la première enfance (du moins pendant trop long-temps), mais je ne l'ai pas eu pour les âges suivans. J'ai composé pour mes élèves un recueil formant un bon volume intitulé : *Nouveau Glossaire, ou Recueil de mots peu connus, à l'usage des jeunes personnes de treize ou quatorze ans.* A la fin de ce recueil se trouve un vocabulaire des anciens mots gaulois, chose très-nécessaire pour l'intelligence des vieux auteurs (3).

Je pense aussi que ce que j'appelle *les extraits de vive voix*, est une invention très-utile, et que cet exercice bien dirigé développera les facultés intellectuelles de l'enfant d'une manière prompte et surprenante sans le fatiguer, lui donnera une parfaite

(1) Celui ou celle qui a l'eau et tous les liquides en horreur.

(2) Celui ou celle qui ne boit que de l'eau.

(3) J'ai ce manuscrit, et je compte le faire imprimer : ce recueil est par ordre alphabétique.

justesse d'esprit et le mettra en état de faire d'excellens extraits aussitôt qu'il saura passablement écrire. Je n'ai donné que deux modèles (dans les deux premiers dialogues) de ces *extraits de vive voix*, afin de ne pas grossir inutilement ce volume.

On trouvera dans le dialogue intitulé : *Les jeux d'enfant*, un petit plan d'études, d'autant plus utile qu'il est de la plus facile exécution, de la plus grande importance par son objet, et qu'il ne sera véritablement pour les élèves qu'un *jeu d'enfant*, qui même leur rendra leur amusement favori infiniment plus agréable.

C'est assurément une partie très-essentielle de l'éducation des jeunes personnes que celle qui enseigne tout ce qu'il faut savoir pour bien conduire une maison, et en s'y prenant bien, cette connoissance peut s'allier parfaitement avec les talens et la culture de l'esprit, chose qui se voit bien rarement. Comme cette connoissance n'a rien d'abstrait, on peut et l'on doit la placer dans les études du premier âge ; la forme que j'y donne l'empêchera même de nuire à aucune autre étude, puisque je la mets aux temps destinés aux ré-

créations, et l'élève ayant joué le jeu constamment tel que je le propose, en apprenant, par ce jeu, beaucoup d'autres choses que j'y ai mêlées, sera à douze ou treize ans une excellente ménagère. Cette étude (comme je l'indique), se passant dans la chambre sous les yeux d'une mère ou d'une gouvernante, n'a pas le très-grand inconvénient d'un apprentissage fait dans les cuisines, apprentissage qu'on ne fait faire qu'à quatorze ou quinze ans, qui établit une familiarité très-fâcheuse entre la jeune personne et des servantes, et qui consume un temps précieux que l'on devroit employer d'une toute autre manière, à cet âge.

Pour les *modèles de composition*, j'ai tâché de les varier et d'y mettre tout ce qui peut former le cœur et l'esprit, *morale*, *comparaison*, *réfutation* (1). Ces modèles seront surtout utiles dans les écoles allemandes, parce que dans toutes on y fait composer les élèves en français; mais on laisse les sujets à la disposition des élèves,

---

(1) Outre ceci, j'ai le plan d'un volume entier de *modèles de compositions*, non pour l'enfance, mais pour la jeunesse : ce plan est très-neuf et ne peut s'expliquer dans une note; je le ferai imprimer avec mon *Nouveau Glossaire*.

même des enfans, et lorsqu'ils ont composé une page tout à fait insignifiante, on en corrige quelques phrases et l'orthographe. Si l'on faisoit composer des enfans dans leur langue maternelle, cette manière d'enseigner seroit très-insuffisante, à plus forte raison l'est-elle dans une langue étrangère. Comment peut-on négliger le double avantage si précieux de former le cœur en apprenant à bien écrire ; et surtout quand on le peut sans prendre plus de temps, et sans y consacrer une étude particulière ? Pour que cette étude soit véritablement profitable sous tous les rapports, il faut donner les sujets aux élèves, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge de quatorze ou quinze ans. D'ailleurs je demande quel sujet peut imaginer, et quel plan peut faire un enfant ordinaire de huit, neuf et dix ans ; il faut non-seulement lui donner le sujet, mais encore, lorsqu'il l'aura traité, lui montrer après *le modèle*, c'est-à-dire comment il auroit dû faire. Ceci est expliqué avec détail dans l'avertissement qui précède les *modèles de compositions*. Je ne parle point ici des *romances d'éducation*, parce que, de même, un avertissement placé à la

tête de ce recueil, explique tous les avantages qu'on peut retirer de cette idée nouvelle, et par la même raison je n'entre dans aucun détail sur *la nouvelle méthode pour enseigner aux enfans à dessiner et à peindre.*

Enfin, j'ose assurer que ce volume est le fruit de la méditation la plus longue et la plus réfléchie que j'aye jamais faite.

Pour bien apprendre à un enfant les définitions de ce volume, il faut au moins sept ou huit mois, s'il a de l'esprit, et beaucoup plus de temps (environ un an), s'il a très-peu d'intelligence. Au bout de ce temps, on lui donnera l'ouvrage, et il pourra alors le lire avec fruit (1).

Cette méthode si simple réunit une foule d'avantages, elle rendroit la lecture utile et la feroit aimer, elle hâteroit prodigieusement les progrès de l'esprit et de la raison, elle donneroit sur toutes choses des idées claires et justes, elle accoutumeroit les enfans à réfléchir, à comparer, et à

(1) Il faut d'abord le lui laisser lire seul, et ensuite le lire une seconde fois avec lui tout de suite, et au bout de quelques mois, le relire encore une troisième fois avec lui.

s'exprimer nettement avec grâce et précision.

On dira peut-être que ces *leçons de définitions* ennuieront les enfans, et qu'il sera difficile d'obtenir d'eux l'application nécessaire pour qu'ils en puissent profiter; j'ose assurer le contraire. Tous les enfans ont un grand désir de lire *tout seuls*; c'est une époque pour eux que l'amour-propre et la curiosité leur rendent très-intéressante, aussi les plus inappliqués et les moins intelligens apprennent à lire en peu de temps, quoique ce soit une chose difficile et très-ennuyeuse; mais un but, un désir véritable aplanit toutes les difficultés; et par conséquent, si l'on excite l'émulation et la curiosité de l'enfant sur un point qui l'intéresse déjà naturellement, si on l'encourage, et si on ne le fatigue point par de longues leçons, je le répète, cet exercice sera pour lui le plus agréable de tous ceux qu'on pourra lui faire faire à cet âge.

Une réflexion bien simple fera sentir l'utilité de ma méthode.

Que diroit-on d'un homme qui, apprenant une langue étrangère, et n'en sachant encore qu'un très-petit nombre de mots, se mettroit à lire de suite un ouvrage tout en-

tier sans consulter un dictionnaire, et sans demander l'explication de ce qu'il n'entendroit pas ? On conviendra qu'il ne tireroit aucun profit de cette lecture; cependant, avec des connoissances acquises et une intelligence formée, il devineroit souvent la signification des mots et le sens des phrases; c'est assurément ce qu'un enfant ne sauroit faire. Ajoutons encore que le peu de mots que sait l'enfant ne sont absolument que ceux du langage familier, très-différent *du langage* des livres; aussi voyons-nous continuellement des femmes de chambre et des domestiques parler bien et facilement des langues étrangères, et n'être pas en état d'expliquer passablement deux pages d'un livre écrit dans ces langues, et du livre le plus à leur portée, s'il étoit traduit dans leur propre langue.

Quand l'enfant aura lu ce volume, suivant la manière indiquée, on lui donnera d'autres ouvrages faits pour l'enfance; mais on aura toujours soin de les lire avant lui, d'en extraire les mots que l'on jugera nouveaux pour lui, et de faire toujours précéder la lecture par des leçons de définitions. On continuera cet exercice tout le temps de l'éducation, parce qu'il sera tou-

jours nécessaire si l'on observe une bonne gradation dans le plan de lecture (1). Mais lorsque l'élève aura treize ou quatorze ans, les définitions deviendront plus intéressantes, parce que généralement elles auront plutôt pour objet les choses que les mots.

Je sais que, pour suivre ce plan jusqu'au bout, il faut une assiduité dont peu d'instituteurs sont capables ; mais quand on se borneroit aux définitions des ouvrages de la première enfance, ce seroit encore beaucoup, car on retirera toujours de cela seul un avantage immense.

---

(1) Je ne compte, en donnant mon *Nouveau Glossaire*, qu'épargner la peine de faire les définitions ; car, d'ailleurs, il faudra toujours suivre la même méthode, enseigner d'avance ces définitions, et ne point les faire apprendre par cœur.

Définitions de certains mots, contenus dans les ouvrages suivans.

DIALOGUE, c'est une conversation entre deux personnes.

Définition, c'est expliquer ce que signifie un mot, ou ce que c'est qu'une chose.

La piété, c'est avoir de la religion, c'est aimer Dieu et obéir à tous ses commandemens. *La piété filiale*, c'est aimer et respecter son père et sa mère, son grand-père et sa grand'mère, etc. et les servir, soigner autant qu'on le peut.

Révérer, ou avoir de la vénération pour quelqu'un, c'est le respecter et l'admirer pour ses vertus et pour ses bonnes actions. *Honorer* quelqu'un, c'est lui témoigner du respect, de la vénération par ses discours, sa conduite et ses soins. Dieu ordonne à tous les hommes d'honorer leurs pères et mères, et il leur promet à cette condition une longue vie.

La justice ou *l'équité*, c'est la même chose. La justice est d'adorer Dieu qui est notre père et notre maître, qui nous donne tout ce que nous avons : voilà une partie

de la justice ; l'autre partie, c'est de ne jamais faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes, et d'agir avec eux comme nous voudrions qu'on agît avec nous, et par conséquent de ne leur jamais faire de mal, et au contraire de leur faire du bien tant que nous le pouvons, parce que nous désirons qu'ils ne nous fassent pas de mal, et qu'ils nous fassent du bien. Par exemple, on ne veut pas être maltraité, il ne faut donc pas maltraiter les autres, c'est-à-dire les contrarier, les bouder, se mettre en colère contre eux, etc. On veut que les autres soient pour nous, doux, obligeans et bons ; il faut donc être tout cela pour eux. Quand on gronde sans raison, quand on a de l'humeur, quand on ne tient pas sa promesse, quand on trouve à quelqu'un des défauts ou des torts qu'il n'a pas, on est injuste. L'injustice est une chose odieuse, qui offense mortellement Dieu, et qui inspire du mépris à tout le monde.

Mépris ou *dédain*, c'est à peu près la même chose. Avoir du mépris, c'est trouver une chose malhonnête ou nuisible. On ne doit avoir du mépris que pour de telles choses ; car il est déraisonnable et injuste

de mépriser ce qui n'est que désagréable, comme la bêtise et la laideur. Ce qu'il y a de plus méprisable est de se mal conduire, d'être menteur, injuste, enfin méchant.

Le contraire du mépris, c'est l'estime; estimer quelqu'un, c'est approuver sa conduite; ainsi on ne peut estimer que ceux qui sont bons et justes.

Equitable; un *homme équitable* est un homme juste. *La vertu*; avoir de la vertu, ou bien *être vertueux*, c'est être véritablement pieux, c'est-à-dire juste, sincère, reconnoissant, indulgent, sobre, charitable, etc.; une personne qui aime Dieu obéit à ses commandemens, et les commandemens de Dieu nous ordonnent de pratiquer toutes les vertus. Le vice est le contraire de la vertu.

Ordonner, c'est dire à quelqu'un sur qui l'on a autorité, de faire une chose qu'on désire. *Commander*, *exiger* et *prescrire* signifient à peu près la même chose qu'ordonner (1).

---

(1) Je dis simplement *à peu près*, parce qu'il n'est pas possible de faire sentir à cet âge les nuances délicates qui font la différence des synonymes. Cependant il est toujours bon que les en-

La reconnoissance ; être reconnoissant, c'est être touché de tout ce qu'on fait pour notre bien, et de tous les services qu'on nous rend. C'est aimer tous ceux qui nous font du bien et qui ont la bonté de nous instruire ; c'est de chercher en toute occasion à leur faire plaisir, à les aider, les secourir quand ils en ont besoin ; c'est enfin d'excuser leurs torts s'ils en ont, de ne jamais parler de leurs défauts, de se rappeler toujours ce qu'ils ont fait pour nous, et de les rendre contens et heureux autant qu'on le peut. On doit la plus tendre reconnoissance à son père, à sa mère et à tous ceux qui ont pris soin de notre éducation.

Gratitude est la même chose que reconnoissance ; l'ingratitude, c'est le contraire de la reconnoissance. L'ingratitude est un vice abominable qui fait horreur à tout le monde. Les ingrats oublient ce qu'on a fait pour eux ou n'en sont pas touchés. L'ingratitude est la plus affreuse et la plus méprisable de toutes les injustices.

Instituteur : un instituteur, ou un pré-

---

fans sachent et se souviennent que ces mots ne sont pas absolument semblables.

cepteur, ou un gouverneur, est celui qui élève et instruit des enfans, ou des jeunes gens.

Une *institutrice* ou une gouvernante, est une femme qui élève et instruit des enfans ou des jeunes personnes.

Fonction, ou *emploi*, ou *charge*, sont à peu près la même chose. *Remplir une fonction*, c'est faire une chose dont on est chargé.

Nul : ce mot signifie la même chose que le mot *aucun*; ces deux mots, *nul* et *aucun*, veulent dire *point* ou *pas*. Par exemple : quand on dit d'une personne qu'elle n'a *nul* défaut, qu'elle n'a *aucun* défaut, cela veut dire qu'elle n'a *point* de défauts, qu'elle n'a *pas* de défauts.

Nullement; ce mot veut dire *point du tout* (1).

Réflexions, faire des *réflexions*, c'est penser avec attention à une chose. Il ne

---

(1) On pourroit trouver ces définitions bien mal exprimées, si l'on oublioit qu'elles sont faites pour des enfans de cinq ou six ans, et que par conséquent on n'y doit employer aucune expression grammaticale, ce qui les rend extrêmement difficiles à faire.

faut pas parler sans réflexion, c'est-à-dire qu'avant de parler, quand on n'est pas questionné, il faut penser à ce qu'on va dire, et examiner en soi-même si ce qu'on veut dire est ou utile, ou nécessaire, ou honnête, ou agréable; car si ce qu'on veut dire n'est pas ces quatre choses, ou une de ces quatre choses, il ne faut pas le dire, il faut se taire. Il faut réfléchir de même et souvent davantage, quand, au lieu de parler, il s'agit de faire une action, à moins que cette action ne soit ordonnée par ceux qui ont le droit de nous commander, ou que cette action ne soit pour obliger quelqu'un.

Une personne qui s'accoutume à réfléchir, est toujours sage et aimable.

Prudence; la prudence consiste à ne parler et à n'agir qu'avec réflexion et discrétion.

Déplacée; ce mot a plusieurs significations. Quand on ôte un meuble de sa place, on dit qu'on le *déplace*, qu'on l'a *déplacé*, c'est-à-dire qu'il n'est plus à la place où il étoit avant.

Dans la conversation, quand quelqu'un dit une chose impertinente, ou peu honnête, on dit qu'il a dit une chose *déplacée*,

c'est-à-dire une chose qu'il n'auroit pas dû dire dans cette occasion.

Quand une personne impolie, mal élevée se trouve avec des gens bien élevés, on dit que cette personne est *déplacée* dans la bonne compagnie (1). Quand on a de l'esprit et de la réflexion, on ne dit point des choses *déplacées*, et l'on n'est déplacé dans aucune société.

Une personne inconsidérée, c'est une personne très-étourdie, c'est-à-dire qui ne réfléchit presque jamais, qui parle trop et sans réflexion, qui dit des choses *déplacées*, qui fait du bruit, du tapage, quand il faudroit se tenir tranquille, qui interrompt les conversations, qui n'écoute qu'à moitié ce qu'on lui dit, qui rit mal à propos, et qui ne s'aperçoit pas qu'on la trouve insupportable. Une personne inconsidérée déplaît à tout le monde, et passe toujours pour n'avoir point d'esprit.

Bruyant, qui fait du bruit. Une *personne bruyante* est une personne qui parle

---

(1) On appelle *bonne compagnie* toutes les personnes bien élevées, aimables, instruites, qui se conduisent honnêtement et qui ont une bonne réputation.

très-haut et fait tout avec bruit, ce qui est fort désagréable. *Des rires bruyans* n'ont jamais de grâce, et sont toujours déplacés lorsqu'on est en société.

Importuner, c'est faire des choses qui doivent impatienter ou ennuyer les autres, comme de trop parler, d'être bruyant, de questionner sans nécessité, d'interrompre ceux qui parlent, etc. Toutes ces choses sont ce qu'on appelle des *importunités*. Une personne *importune* est à peu près la même chose qu'une personne *inconsidérée*.

Ridicule; une chose ridicule est toujours une chose *déplacée*. Une *personne ridicule* donne aux gens malins l'envie de se moquer d'elle, parce qu'il y a dans ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait une ignorance ou une bêtise risibles; de sorte que quelquefois les gens les moins moqueurs ne peuvent s'empêcher de rire en la voyant ou en l'écoutant. Beaucoup de défauts rendent ridicule; par exemple, l'étourderie, le bavardage rendent très-souvent ridicule. Mais le vice qui rend le plus complétement ridicule, c'est l'orgueil. Une personne qui se vante ou qui parle souvent d'elle, ou qui veut qu'on s'occupe toujours d'elle, enfin

qui désire et qui recherche continuellement des louanges, une telle personne est du plus extrême ridicule.

Dessein ; former un projet, ou *former un dessein*, c'est à peu près la même chose. Quand on prend pour l'avenir la résolution de faire une chose, on a un *projet* ou on forme un dessein. Par exemple, quand je dis : *J'irai demain ou dans quelques jours à la campagne*, je forme un dessein ou un projet.

Un *dessin* fait avec du crayon est toute autre chose, aussi ce dernier mot s'écrit différemment.

Phrase : une phrase est l'assemblage de plusieurs mots qui forment un sens complet, c'est-à-dire entier. Le *sens* ou la signification d'une phrase, c'est la même chose.

Voici un exemple de ce qu'est une phrase : *J'ai acheté un bouquet de roses*. Il y a dans cet exemple plusieurs mots réunis qui forment un sens complet, voilà ce qui forme une phrase. Si le sens n'étoit pas complet, s'il étoit coupé, ce ne seroit pas une phrase entière, ce ne seroit rien, parce que cela n'auroit pas de sens, c'est-à-dire de signification. Exemple : *J'irai demain à la*, cela

ne signifie rien ; et quoiqu'il y ait plusieurs mots réunis, cela ne fait point une phrase. Mais si l'on dit : *J'irai demain à la campagne*, voilà encore une phrase.

De vive voix; avoir appris une chose de *vive voix*, c'est l'avoir apprise de la bouche de quelqu'un, l'avoir entendu dire, et non l'avoir lue. *Je l'en instruirai de vive voix*, cela veut dire : je le lui dirai. Il ne faut jamais donner une commission importante de vive voix (à moins de raisons particulières), il faut l'écrire.

Echantillon; c'est une petite partie détachée d'une chose plus considérable. Quand on coupe un petit morceau d'une pièce d'étoffe, ce petit morceau est l'*échantillon* de la pièce d'étoffe. Une aiguillée de fil tirée d'un écheveau de fil est l'échantillon de l'écheveau, etc.

Métaux; on compte six métaux qui sont : le plomb, l'étain, le fer, le cuivre, l'argent et l'or.

Journal; c'est un livre blanc, dans lequel on écrit quelque chose chaque jour, c'est pourquoi on l'appelle *journal*. On donne aussi le nom de *journal* à des livres imprimés, que les auteurs ont fait impri-

mer jour par jour, en donnant une feuille chaque matin.

Une coupe, c'est une espèce de gobelet.

Microscope; c'est une machine avec un verre qui grossit prodigieusement tout ce qu'il couvre : on met de petites choses sous ce verre, des graines, des cheveux, etc. et les petites graines paroissent grosses comme des balles, les cheveux paroissent gros comme des cordes.

Polie; quand ce mot se dit d'une personne, il signifie que cette personne est honnête, attentive et complaisante.

Quand ce mot ne se dit pas d'une personne, et qu'on l'applique aux choses inanimées (1), il signifie *lisse*, c'est-à-dire *uni*, doux au toucher. Ainsi une glace est *polie*, une tasse de porcelaine est *polie*, un dessus de table de marbre est *poli* : ce mot est le contraire de *rude* et de *raboteux*;

---

(1) *Les choses animées* sont celles qui ont du mouvement et de la vie, comme les hommes et les animaux. *Les choses inanimées* sont celles qui n'ont ni mouvement, ni vie, comme les métaux, le bois, la pierre, etc.

un morceau de chagrin est raboteux (1).

Aiguillon ; c'est une partie des plantes : les *aiguillons* des plantes sont de grandes épines piquantes. Plusieurs insectes ont aussi des aiguillons, l'abeille a un aiguillon, etc.

Sillons ; on appelle sillons les petits fossés qui se trouvent dans les champs de blé, dans les champs d'asperges. On appelle aussi quelquefois les rides du visage, des *sillons*. On appelle encore *sillons* les fentes qui se trouvent sur du bois ou sur d'autres choses.

Les astres sont le soleil, la lune, les étoiles.

La soie est faite par un ver qui la file, et qui en fait une chose qu'on appelle une *coque*.

Dentelé, c'est une chose dont le bord n'est pas uni, et qui, au contraire, est découpé en forme de petites dents.

Supérieur, au-dessus de quelque chose, plus élevé ou meilleur ; avoir un esprit *supérieur*, c'est avoir infiniment d'esprit, autant d'esprit qu'on en peut avoir.

---

(1) *Le chagrin* est une espèce de peau très-rude, dont on fait des gaînes.

On appelle aussi les personnes dont on dépend, *ses supérieurs*, parce qu'on leur doit du respect: *le supérieur* ou *la supérieure* d'un couvent, c'est un religieux ou une religieuse qui a de l'autorité sur les autres.

Admirer, c'est trouver une chose extrêmement belle. Mais si cette chose n'est pas en même temps utile ou vertueuse, on ne peut l'admirer qu'un moment; c'est ainsi qu'on admire un beau diamant, un bijou rare; si l'on a de la raison et de l'esprit, on ne peut pas admirer long-temps de telles choses, on s'en dégoûte bientôt; mais on ne se lasse pas d'admirer les ouvrages de Dieu, parce que, outre qu'ils sont parfaits, ils ont tous quelqu'utilité; on ne se lasse pas d'admirer les cieux, les astres, les fleurs, les bois, les fontaines, les beaux ombrages, les arbres chargés de fruits, enfin tout ce qu'on appelle les beautés de la nature, qui sont en effet des beautés admirables; les sots admirent les personnes superbement vêtues, qui ont des habits d'or et d'argent, des perles, des diamans; les gens spirituels et raisonnables n'admirent que les personnes bonnes, vertueuses; et ils n'admirent aussi l'esprit

et les talens que lorsqu'ils sont réunis à la vertu ; car il n'y a point d'esprit véritablement supérieur sans vertu, parce que le vice est toujours une folie, et lorsqu'on a supérieurement d'esprit, on ne peut être extravagant. Ainsi, lorsqu'on voit une personne qui montre beaucoup d'esprit, et qui cependant est vicieuse, on peut être assuré qu'elle n'a pas autant d'esprit qu'on en peut avoir, et qu'au fond elle n'a pas un esprit véritablement supérieur : aussi, lorsqu'on devient méchant, lorsque le cœur se gâte, l'esprit se gâte aussi ; c'est pourquoi on dit d'une personne qui se conduit mal, qui fait de vilaines choses, *qu'elle a perdu l'esprit* (1).

Corrompu ; on dit d'un fruit gâté, pourri, et d'autres choses moisies et gâtées, que ces choses sont corrompues ; de même, lorsqu'une personne qui étoit bonne devient méchante, on dit qu'elle s'est corrompue.

---

(1) Quand les définitions sont aussi longues que celles-ci, on sent qu'il faut mettre plusieurs jours à les enseigner. Il faut d'abord lire la définition toute entière, telle qu'elle est ; ensuite la reprendre pour la bien expliquer, et la diviser en autant de questions qu'elle contient d'articles, en suivant l'ordre que j'ai tracé.

Supprimer, c'est retrancher quelque chose; par exemple: si on écrit une lettre de cinq pages, et qu'ensuite la trouvant trop longue, on en ôte une page, cette page ôtée est *supprimée* de la lettre, ou retranchée, ce qui est la même chose.

Cloison; quand le mur d'une chambre, au lieu d'être en pierre ou en plâtre, est fait avec des planches, on l'appelle *cloison*.

Difformité; c'est un défaut très-désagréable. Une grosse bosse au milieu du dos est une difformité; il est fâcheux d'avoir une difformité; une personne difforme ne plaît pas au premier coup d'œil, mais si elle est bonne et aimable, on ne pense plus à sa difformité, et l'on aime mille fois mieux vivre avec elle qu'avec la plus belle personne du monde qui ne seroit pas aimable.

Monstre; on appelle des monstres des animaux qui naissent avec des difformités très-extraordinaires, comme un bœuf qui a deux têtes, etc. Ce mot *monstre* signifie qu'une créature n'est pas ce qu'elle devroit être naturellement; c'est pourquoi on appelle aussi *monstres*, les gens tout à fait vicieux et méchans, les impies, les in-

grâts, etc.; car il est naturel d'aimer Dieu et d'être reconnoissant, et quand cela n'est pas, c'est une chose qui paroît à tout le monde extraordinaire et affreuse, c'est pourquoi on appelle ces méchans-là des monstres.

Médisance; médire, c'est dire de quelqu'un le mal qu'on a entendu dire ou qu'on a vu.

Calomnier, c'est dire de quelqu'un un mal qui n'est pas, et qu'on invente pour lui nuire; c'est une chose abominable; on est méprisable quand on est médisant, mais on est un monstre quand on calomnie.

Crime ou *forfait*, c'est la même chose; un crime est une action infâme et abominable: voler, tuer, calomnier sont des crimes; celui qui fait un crime avec connoissance et réflexion est un monstre et un scélérat.

Homicide, le plus grand de tous les crimes; l'action de tuer une créature humaine; on appelle cette action *homicide*, et l'on appelle encore *homicide*, le scélérat qui la commet, c'est-à-dire celui qui assassine une créature humaine.

Epilepsie, c'est une maladie dangereuse, on appelle aussi cette maladie *le mal ca-*

duc, et on l'appelle encore *le haut-mal*; on dit *tomber du haut-mal*: ainsi avoir *le mal caduc*, ou avoir des *attaques d'épilepsie*, ou *tomber du haut-mal*, c'est la même chose, cette maladie ayant ces trois noms.

Être humain ou avoir de l'humanité, c'est avoir compassion de ceux qui souffrent, et faire tout ce qu'on peut pour les consoler ou les soulager. Quand on n'a pas d'humanité, on est un monstre.

Absurde; une chose absurde est une chose bête et déraisonnable: dire une chose absurde, c'est dire une bêtise extravagante; une personne absurde est une personne qui n'a ni esprit ni raison: l'orgueil et la vanité sont des vices absurdes.

Être spirituel, avoir de l'esprit, est le contraire d'être absurde, et d'être sot ou bête.

Le sens commun; n'avoir pas le sens commun, c'est n'avoir pas du tout de raison: *avoir du bon sens*, c'est avoir de la raison.

Sort, c'est la situation ou l'état où se trouve une personne, ou bien ce qui lui doit arriver: par exemple, quand on est

content de son état, on dit qu'on a un heureux sort; quand on n'en est pas content, on dit qu'on a un malheureux sort.

On ne sait pas quel sort on aura dans la suite; mais on est certain qu'en se conduisant toujours parfaitement bien, on n'aura jamais un sort très-malheureux, et que vraisemblablement on en aura un très-heureux: les mots *destin* et *destinée* signifient à peu près la même chose.

Sublime; une chose *sublime* est une chose digne d'une très-grande admiration. On dit d'une personne qui a fait une très-bonne action, qu'elle a fait une *action sublime*; on dit aussi d'un esprit supérieur, que c'est un esprit *sublime*; on ne se sert jamais de ce mot pour louer des choses qui ne sont pas dignes d'estime; on ne dit point d'une belle personne qu'elle a une *figure sublime*, parce que la beauté ne mérite aucune estime.

Frivole; une chose *frivole* est une chose qui n'est utile à rien, qui, par conséquent, ne mérite aucune estime. La beauté, les diamans, les bijoux, la parure, etc. sont des choses frivoles: lorsqu'on a un grand goût pour toutes ces choses, on est une *personne frivole*, ce qui est un ca-

ractère méprisable ; mais les personnes raisonnables, réfléchies, spirituelles et qui aiment à s'instruire, ne sont jamais frivoles ; car c'est l'indolence, la paresse, l'ignorance et le manque d'esprit qui donnent le goût de la frivolité.

Impotent ; un *impotent* est celui qui ne peut marcher, qui ne peut se servir de ses mains ; il y a des maladies qui rendent impotent, comme la paralysie et quelques autres, et souvent aussi la vieillesse donne cette maladie.

Infirmité ; *avoir une infirmité*, c'est une espèce de mal qui ne guérit que difficilement, et qui quelquefois ne guérit jamais : la *surdité* est une infirmité (1).

Agriculture, c'est l'art ou la science de cultiver la terre, de savoir semer, planter, labourer, etc. ; cet art est le plus utile de tous, et par conséquent le plus noble et le plus digne d'estime.

Botanique, c'est la science qui fait connoître toutes les plantes.

Essentiel, ce mot signifie *important* ou *nécessaire* : *une chose essentielle* est une chose importante et nécessaire, une

(1) Avoir une surdité, c'est être sourd.

chose qu'il faut absolument dire ou faire.

Une grande fortune; avoir une grande fortune, c'est être fort riche.

Ruiné; un homme ruiné est un homme qui a perdu toute sa fortune, tout ce qu'il possédoit ; quand on n'a point d'économie (1), qu'on est paresseux et négligent, on se ruine très-promptement ; on peut être aussi ruiné par différens malheurs sans qu'il y ait de sa faute, et alors si on n'a ni instruction ni talens, on tombe dans la plus affreuse misère, on manque de tout, d'habits, de logement, de nourriture ; mais si l'on a de l'instruction, des talens et une bonne réputation, on trouve toutes les ressources possibles, et l'on redevient riche très-facilement.

Réputation; avoir une bonne réputation, c'est passer pour être pieux, bon, vertueux et sage. On n'a jamais une excellente réputation (du moins pendant long-temps) sans l'avoir méritée par une bonne conduite.

Misère, pauvreté, indigence; ces trois

(1) *Economie*, c'est ne rien dépenser mal à propos et ne rien perdre. *La prodigalité* est le contraire de l'économie.

mots signifient la même chose : être dans la misère, c'est manquer des choses nécessaires à la vie. Quand on a des talens ou qu'on sait bien travailler, et qu'on n'est pas paresseux, on ne tombe point dans la misère; mais il n'en faut pas moins plaindre les pauvres, parce qu'ils n'ont reçu aucune éducation, qu'on ne leur a donné aucun talent, qu'on ne leur a appris aucun métier; ce n'est pas leur faute, s'ils ne savent rien faire; au contraire, leur ignorance est une raison de plus de les plaindre, et de les secourir avec empressement.

Disette; ce mot signifie aussi *pauvreté*, ou manque de quelque chose. *Une disette de blé* veut dire qu'il n'y a point assez de blé, etc.

Foyer, c'est l'endroit où l'on fait le feu. On emploie aussi ce mot au lieu du mot *maison* ou *habitation*, par exemple dans cette phrase : *Il est doux de se retrouver dans ses foyers*. Cela veut dire : il est doux de se retrouver dans sa maison.

Impression, ce mot a plusieurs significations. *L'impression d'un ouvrage*, lorsqu'on fait imprimer un livre.

L'impression que les choses et les personnes font sur nous. Le mot *impression* dans cette dernière phrase signifie *sentiment* : par exemple, quand on dit que la vue d'une personne fait une impression agréable, cela veut dire que cette personne inspire un *sentiment doux*, et que sa vue fait juger qu'elle est aimable.

Quand on dit qu'un conseil ou un discours fait beaucoup d'impression, cela veut dire qu'on a été frappé ou touché de ce discours ou de ce conseil.

Sacré ; une chose *sacrée* est une chose sainte ou une chose infiniment respectable. La Bible est un livre sacré ; tout ce qui a rapport à la religion est sacré. On appelle les sentimens de la nature, l'amour maternel et paternel, la piété filiale, l'amour conjugal (1), l'amitié fraternelle, des *sentimens sacrés*, parce que ces sentimens sont aussi vertueux qu'ils sont doux. Par la même raison on appelle aussi la reconnoissance, un *sentiment sacré*.

Aspect ; c'est à peu près la même chose

---

(1) *L'amour conjugal*, c'est l'amitié que doivent avoir l'un pour l'autre les gens mariés.

que *vue* ou *rencontre*, comme, par exemple, dans les phrases suivantes : *A l'aspect de cet homme je fus étonné*, cela veut dire : *A la vue de cet homme je fus étonné*, ou *la rencontre de cet homme m'étonna*. *L'aspect de ce bois me plaît*, cela veut dire : La vue de ce bois me plaît.

Sacrifice; faire un sacrifice, c'est renoncer à une chose qui plaît, ou faire une action qui nous coûte. Quand on a de la piété et de la raison, on fait avec joie des sacrifices vertueux, et l'on en est toujours récompensé. Ceux qui ne veulent point faire de sacrifices vertueux sont très-méprisables ; ils deviennent méchans, et par conséquent très-malheureux. Par exemple, quand on emploie tout son argent à acheter des bijoux et d'autres bagatelles, on ne peut rien donner aux pauvres et l'on est inhumain. Quand on mange sans choix et sans règles, on ruine sa santé. Pour être heureux et bon, il faut donc s'accoutumer à se priver souvent des choses qui plaisent, c'est-à-dire, à faire souvent des sacrifices raisonnables et vertueux.

Echouer; un vaisseau ou un bateau sur l'eau *qui échoue*, est poussé par le vent

contre des rochers, ou jeté sur le rivage (1), et ordinairement en échouant il se brise, et souvent ceux qui sont dedans périssent.

On dit aussi *échouer dans une affaire*, dans une entreprise, dans un projet ; cela veut dire qu'une affaire a manqué, qu'un projet n'a pas réussi.

Naufrage; faire naufrage, c'est *échouer* lorsqu'on est dans un bâtiment sur l'eau, ou ce qui est encore pire, *chavirer*, c'est-à-dire, être renversé, culbuté et enfoncé dans l'eau.

Illusion; une illusion est une chose imaginaire, c'est-à-dire, qui n'est pas et que l'on croit réelle ; les songes que l'on fait en dormant sont des illusions : étant éveillé, quand de loin on prend une personne pour une autre, c'est une illusion.

Quand on s'imagine que, pour être heureux, il faut se livrer à tous ses goûts, à toutes ses fantaisies, c'est une grande illusion ; car la raison et la vertu peuvent seules nous rendre heureux.

Erreur, est à peu près la même chose qu'*illusion*.

---

(1) *Rive* ou *rivage*, c'est le bord de la mer ou des rivières.

Boussole; c'est un petit instrument (1) qui sert à guider les navigateurs, c'est-à-dire ceux qui voyagent par mer.

Evanouissement; s'évanouir, c'est perdre l'usage de ses sens, c'est-à dire sa connoissance; *tomber en syncope* veut dire aussi s'évanouir; mais cette expression n'est pas d'usage et ne vaut rien (2). Nous avons *cinq sens*, qui sont la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Une personne évanouie ne voit point, n'entend point; elle ne sent point les odeurs; elle ne peut ni boire, ni manger, ni rien toucher; enfin, comme on le dit, tant qu'elle est évanouie, elle a perdu l'usage de ses sens.

Vassaux; les paysans d'une terre sont partout, et étoient en France avant la révolution, les vassaux du seigneur de cette terre, comme les habitans d'un royaume sont les sujets du roi de ce pays; mais les

(1) Outre les instrumens de musique, on appelle encore *instrumens* plusieurs autres petites machines qui n'ont rien de commun avec la musique.

(2) Une défaillance est aussi la même chose qu'un évanouissement. Le peuple, au lieu du mot évanouissement, dit *une pamoison* ou *tomber foible*, *tomber en foiblesse*.

vassaux ne doivent pas à leur seigneur l'obéissance que les sujets doivent à leurs souverains. La gloire des rois est de se faire aimer de leurs sujets et de les rendre heureux. C'est un devoir aussi pour ceux qui ont des terres d'être bons et bienfaisans envers leurs vassaux, d'y secourir avec affection les orphelins, les vieillards, les malades et les pauvres, et de leur donner à tous l'exemple de la piété et de la vertu.

Légitime ; une chose légitime est une chose juste. Une chose *illégale* est le contraire d'une chose légitime. On dit aussi une chose *illégitime ;* ce qui est *illégal* est contraire aux lois, et par conséquent à la justice. Les lois d'un pays sont des règles, des ordres, des ordonnances, des commandemens utiles que les habitans du pays sont obligés de suivre. Chaque citoyen, c'est-à-dire chaque habitant d'un pays doit se soumettre aux lois, et lorsqu'il y manque, il mérite d'être sévèrement puni, car les lois sont très-respectables, puisqu'elles sont faites pour maintenir l'ordre et la paix.

Privilége ; privilége ou *droit* est à peu près la même chose. Quand on jouit légitimement d'une distinction particulière, c'est un privilége.

Patrie, c'est le pays où l'on est né. Chacun doit aimer sa patrie et la servir autant qu'il le peut, même quand il en seroit injustement banni.

Banni; c'est être chassé de quelque lieu. *Exilé* signifie à peu près la même chose.

Sensibilité; avoir de la sensibilité, c'est aimer tendrement tout ce qu'on doit aimer, et être vivement touché des peines des autres, même de ceux qui d'ailleurs nous sont indifférens. La sensibilité est la plus naturelle et la plus aimable de toutes les vertus, mais il faut toujours qu'elle soit accompagnée de la raison, sans quoi elle ne seroit plus une vertu. La sensibilité doit nous faire faire tout ce qui peut être utile et agréable aux autres; nous devons sacrifier à ceux que nous aimons tous nos propres intérêts, lorsque ces sacrifices sont nécessaires à leur bonheur; nous devons exposer notre santé et même notre vie pour sauver celle de nos semblables. Nous devons secourir, chercher les malheureux et tâcher de les consoler autant qu'il nous est possible; voilà ce qu'inspire la véritable sensibilité; mais elle n'autorise point les foiblesses : par exemple, quand nous sommes

obligés de nous séparer des personnes que nous aimons, nous devons nous y décider courageusement sans nous affliger. Quand la mort nous enlève une personne qui nous est chère, il est naturel, il est juste d'être affligé ; mais il faut que l'affliction soit raisonnable, c'est-à-dire qu'elle n'aille pas jusqu'au désespoir. Enfin nous devons toujours, en toutes choses, conserver de la raison et une parfaite soumission aux volontés de Dieu.

Passion ; aimer une chose *avec passion*, c'est l'aimer avec un excès déraisonnable, ce que Dieu nous défend, et cette défense est un effet de sa bonté, parce que toute passion nous rend très-malheureux, puisque nous ne pouvons être heureux que lorsque nous sommes raisonnables.

On appelle aussi *passions* tous les goûts et tous les sentimens qui sont très-violens, et auxquels nous nous livrons déraisonnablement. Les passions les plus odieuses et les plus criminelles sont *la haine*, *l'ambition* (1), *l'avarice*. La plus honteuse

(1) Être *ambitieux*, c'est n'être jamais content de son sort, et vouloir toujours s'élever au-des-

d'un discours, d'une action, etc. c'est en être fâché : les mots *choquer* et *blesser*, expriment à peu près la même chose.

Humiliation; éprouver une humiliation, c'est être rabaissé lorsqu'on espéroit être élevé, c'est recevoir des marques de dédain, de mépris, etc. Les gens modestes ne sont jamais humiliés, parce qu'ils sont simples et réservés, les orgueilleux éprouvent sans cesse des humiliations. *Mortification* signifie la même chose.

Matériaux, c'est ce qu'on emploie pour faire un ouvrage : du bois, de la pierre et du plâtre sont les matériaux d'un bâtiment, etc.

Ebaucher, ébaucher une chose, c'est la commencer ou la faire grossièrement et imparfaitement ; on appelle cet ouvrage grossier une *ébauche*. Une *esquisse* est à peu près la même chose.

Les Sauvages sont des peuples ignorans qui vivent dans des déserts, qui n'ont aucune connoissance des arts, et qui n'ont ni lois, ni religion ; ils ont quelques vertus naturelles, mais ils sont de la plus exécrable cruauté pour leurs ennemis.

Nain, c'est un homme d'une petitesse extraordinaire.

Géant, c'est un homme excessivement grand.

Une idée lumineuse, c'est une excellente idée.

Ostentation, signifie hauteur, vanité; faire le bien par ostentation, c'est le faire pour s'attirer des louanges: ce motif, aux yeux de Dieu et des hommes, gâte tout le bien qu'on peut faire: avec un bon cœur on n'a point d'ostentation.

Luxe, faste, magnificence; ces trois mots signifient à peu près la même chose. *Aimer le luxe*, c'est aimer les choses frivoles, des habits riches, des bijoux, de belles voitures, etc.; c'est la passion des gens qui ont beaucoup d'orgueil et peu d'esprit.

Mécompte; éprouver un *mécompte*, c'est éprouver une peine lorsqu'on attendoit un plaisir.

Se faire des créatures et des partisans, c'est engager par intérêt, soit avec de l'argent ou par des moyens pareils, un certain nombre de personnes à dire du bien de soi; c'est un projet orgueilleux, sot et ridicule, que celui de vouloir se faire louer ainsi; il faut tâcher de se faire des amis et non des créatures: on n'obtient des *par-*

tisans que par de mauvais moyens, et l'on ne peut compter sur eux; on n'obtient de vrais amis que par des vertus.

Il y a cependant une manière légitime d'avoir des *partisans*, c'est-à-dire des personnes dont on est estimé, c'est quand on n'a fait aucune démarche, aucune flatterie pour les avoir, et qu'on ne les doit qu'à son seul mérite; on ne peut avoir ainsi ce qu'on appelle *des créatures*, dans le sens que nous venons de dire: aussi ne dit-on pas *avoir des créatures*, on dit toujours *se faire des créatures*, et cette phrase exprime toujours quelque chose de malhonnête ou de ridicule.

Réciproque, signifie *égal*; une amitié *réciproque*, c'est une amitié égale des deux côtés. Mutuel signifie à peu près la même chose.

Convention, c'est la même chose que *marché*; faire avec quelqu'un une convention, c'est faire un marché.

Puérile; une vanité puérile, c'est une vanité d'enfant mal élevé. *Puérile* signifie *petite*, *frivole*, *méprisable*, *absurde*, etc. Les orgueilleux ont sans cesse *une vanité puérile*.

Renommée; la renommée ou la répu-

tation d'une personne, c'est à peu près la même chose. *La réputation*, c'est l'opinion que tous ceux qui nous connoissent ont de nous; ce qu'ils en pensent et ce qu'ils en disent font la réputation. On ne parvient à rien quand on a une mauvaise réputation, et l'on n'en a une bonne que lorsqu'on est vertueux.

Contempler, c'est regarder avec plaisir ou avec admiration.

Une *Layette*, c'est tout ce qui sert à vêtir un enfant nouvellement né.

L'Hospitalité, c'est de recevoir avec grâce et bonté les étrangers, les voyageurs et les infortunés qui manquent d'asyle (1); c'est un devoir de religion et d'humanité.

Ingénieux; une chose ingénieuse est une chose spirituelle et bien imaginée, et en même temps nouvelle.

Laborieux; une personne *laborieuse* est une personne qui travaille beaucoup et avec plaisir.

Activité; avoir de l'activité, c'est faire ce qu'on fait avec promptitude et empressement. C'est le contraire de l'indolence.

---

(1) Un *asyle* est un lieu où l'on peut se retirer et vivre en repos.

Colonie, c'est une certaine quantité de personnes que l'on envoie hors de leur pays, se fixer ailleurs, ou peupler des pays inhabités. On appelle ces nouveaux habitans d'un pays, *des colons*.

Exotique; on dit ce mot des plantes étrangères; on appelle *indigènes* les plantes du pays.

La vengeance, c'est de faire du mal à quelqu'un qui nous en a fait, ce qui est contre la religion et l'humanité; car Dieu au contraire nous ordonne de rendre le bien pour le mal. La vengeance est le contraire de la *clémence*.

Ressentiment est la même chose que *rancune*; c'est se rappeler avec colère les offenses qu'on a reçues. Dieu nous ordonne de tâcher de les oublier, et il veut que nous les pardonnions, sans quoi il ne nous pardonnera pas nos fautes.

Une grande âme; avoir une grande âme, c'est être généreux et détester la vengeance; c'est faire du bien à ses ennemis même quand on le peut; c'est mépriser l'argent et la fortune; c'est enfin avoir du courage en toute occasion. Toutes ces choses font ce qu'on appelle *la grandeur d'âme*, qui est la louange la plus glorieuse

que l'on puisse recevoir quand elle est bien méritée.

Un mariage sortable, c'est un mariage bien assorti. *Sortable* signifie à peu près la même chose que *convenable*.

Dérision, c'est à peu près la même chose que *moquerie*.

Ironie, c'est dire par plaisanterie ou par moquerie une contre-vérité.

Une personne inconséquente, c'est une personne qui ne se conduit pas conformément à sa manière de parler ou de penser, ce qui est très-méprisable : par exemple, quand on parle bien de ses devoirs et qu'on ne remplit pas ses devoirs, on est inconséquent. Quand on aime quelqu'un et qu'on ne fait pas tout ce qu'on peut faire raisonnablement pour le rendre heureux, on est inconséquent, etc.

La modération, cette vertu consiste à n'avoir point d'ambition, à ne désirer ni une grande fortune, ni de grandes richesses, à se contenter du sort que l'on a. Elle consiste encore à consulter et à suivre en toutes choses la raison, et à n'avoir, en quoi que ce puisse être, de l'emportement et de la violence ou même trop de vivacité; enfin à n'avoir de passion que pour la

vertu. On ne peut être sage, et par conséquent vertueux, sans modération.

L'enthousiasme, c'est une admiration passionnée. Dieu seul mérite une telle admiration. Nous ne devons avoir de l'enthousiasme que pour la vertu; car aimer passionnément la véritable vertu, c'est-à-dire celle que nous prescrit l'évangile, c'est rendre hommage à Dieu.

Hommage est une marque de respect, de vénération et d'admiration.

Démonstrations; faire des démonstrations, c'est exprimer ses sentimens par des gestes, des caresses, des manières, etc.

La pudeur, c'est l'aversion de tout ce qui est contraire à la décence, soit dans les habillemens, les discours et les actions: une femme sans pudeur est l'objet le plus méprisable et le plus dégoûtant.

Coquetterie, c'est dans les femmes un désir absurde et criminel de plaire aux hommes, de les occuper de soi, et d'être trouvée par eux plus aimable qu'aucune autre; une coquette n'a de goût que pour les choses les plus frivoles, pour la parure, pour les bals, pour les grandes assemblées; elle est incapable d'un attachement vertueux; elle est étourdie, inconséquente,

envieuse, et ne veut que plaire et que briller. C'est le caractère le plus odieux, le plus méprisable et le plus généralement méprisé, parce qu'il ôte aux femmes tout ce qui les rend véritablement aimables, la pudeur, la modestie, la raison et la sensibilité. La coquetterie est produite par une vanité folle, le manque de réflexion et d'esprit joints à un mauvais cœur.

Une personne bornée, c'est une personne qui n'a point d'esprit.

Avoir de la considération, c'est être estimé pour son mérite.

Intriguer, c'est employer de mauvais moyens pour réussir. *Faire une cabale* ou *des cabales*, signifie la même chose.

Misanthropie; avoir de la misanthropie, c'est mépriser tous les hommes (ce qui est injuste, parce qu'il y en a de bons), et fuir toute société, non par goût pour la solitude, mais par dépit et par humeur.

Pédanterie, c'est s'empresser de faire connoître aux autres toute son instruction; toute vanité est ridicule, et celle-là est de plus extrêmement ennuyeuse.

Profondément; sentir une chose *profondément*, c'est la sentir d'une manière forte et durable.

Insipide, fade, sans goût; une *personne insipide* est une personne ennuyeuse.

Platitude; faire ou dire une platitude, c'est faire ou dire une chose basse et ridicule. Les termes de *plats*, *platitude*, *bas*, *vils*, sont très-injurieux.

Rampant; les reptiles, au lieu de marcher, rampent, c'est pourquoi on dit qu'un vil flatteur, qui flatte par intérêt, est un homme *rampant*.

Cupidité, passion honteuse pour l'argent et les richesses.

Probité, c'est une vertu réfléchie qui rend honnête dans toutes les grandes et les petites choses, et particulièrement dans tout ce qui a rapport à l'argent; un homme qui manque de probité en matière d'argent, est déshonoré, ce qui est une honte irréparable. Dieu pardonne tout quand on se repent sincèrement, mais les hommes ne pardonnent point le déshonneur. La probité consiste à ne faire tort à qui que ce soit, à rejeter tout profit et tout avantage qui ne seroit pas légitime, à rendre fidèlement les dépôts d'argent, de meubles, de bijoux, de papiers qui ont été confiés, à remplir exactement ses engagemens, à rendre à l'époque, c'est-à-dire au temps

marqué, ce que l'on a emprunté; à ne trahir sa parole en rien, à garder inviolablement les secrets des autres, à ne rien faire contre les lois, à ne se permettre aucune espèce de trahison et de supercherie (1), comme de se cacher pour écouter des conversations, d'écouter aux portes, de décacheter des lettres qui n'appartiennent pas pour les lire, ou même de lire celles que l'on trouve ouvertes, ou que le hasard fait tomber en nos mains, ou (ce qui seroit encore plus infâme) les lettres qu'une personne que nous aurions logée auroit oubliées dans notre maison, etc.; toutes ces bassesses indignes sont contre la probité.

Remords; le regret des fautes ordinaires s'appelle *repentir*, le regret des très-grandes fautes et des crimes s'appelle *remords*; il n'y a ni plaisir, ni grandeur, ni fortune, ni richesses qui puissent rendre heureux, lorsqu'on a de justes *remords*.

Feindre, *dissimuler*, *mentir*, *tromper*, tout cela est à peu près la même chose.

Galimatias, c'est une chose obscure qui n'a pas de bon sens.

---

(1) Tromperie.

Délicatesse de sentimens, c'est la probité perfectionnée, c'est-à-dire plus étendue, plus pure, en un mot plus noble et plus parfaite, et qui fait faire beaucoup d'actions touchantes que le simple devoir et les lois ne prescrivent pas.

Distraction; avoir de la distraction, c'est faire une chose et penser à une autre : avec ce caractère on n'apprend rien.

Candeur; avoir de la candeur, c'est ne pouvoir déguiser la vérité; vertu la plus aimable qu'on puisse avoir. *Ingénuité*, *naïveté*, signifient à peu près la même chose.

FIN DES DÉFINITIONS.

Modèles de compositions pour les enfans de douze à treize ans.

AVERTISSEMENT.

On donnera d'abord à l'enfant le sujet. Quand il l'aura traité à sa manière, on lui fera remarquer les fautes de langage, de raisonnement, d'omission, le défaut d'ordre dans les idées, etc. qui pourront se trouver dans sa composition. Après cette critique bien raisonnée et mêlée d'encouragemens, on lui lira mon *modèle*, en lui faisant comprendre que c'est à peu près ainsi que le *sujet* devoit être traité.

Quand l'enfant aura traité tous ces sujets, on laissera cet exercice pendant quelque temps, ensuite on le reprendra une seconde fois, et de la même manière. Après cela, l'instituteur pourra donner à l'enfant des sujets de compositions plus étendus, et lui faire faire des extraits.

PREMIER SUJET DE COMPOSITION.

Question.

Quelles sont les qualités les plus nécessaires à un enfant pour qu'il puisse profiter d'une bonne éducation ? Il faut toujours détailler les raisons de ces décisions.

Réponse à la question précédente.

L'application, la docilité, le respect et l'attachement pour ses parens et pour ses instituteurs sont les qualités les plus nécessaires à un enfant. L'application lui donne de la mémoire, de l'intelligence, et lui rend l'étude profitable; la docilité, en lui faisant suivre des conseils utiles, sert par conséquent à le guider sûrement, à l'éclairer, à le perfectionner, et lui fait faire les progrès les plus rapides; enfin son attachement pour ses parens et pour ses instituteurs lui rend tout agréable et facile, parce que le bonheur de les contenter et de les rendre heureux est sa plus douce récompense.

SECOND SUJET.

Question.

Quels sont les avantages et les inconvéniens d'une grande fortune?

Réponse.

Les moyens de faire du bien, de secourir une multitude d'infortunés, d'obliger ses amis en mille occasions, de protéger les opprimés, de rendre justice à la vertu, de lui offrir d'éclatans hommages, de découvrir les talens obscurs, de les faire connoître, d'encourager l'industrie utile; voilà les avantages que peut procurer une grande fortune aux personnes qui pensent noblement et qui ont un bon cœur; mais les inconvéniens sont très-grands. Un usage presque général établit qu'une personne qui a une grande fortune, doit faire une grande dépense en choses purement frivoles; qu'elle doit avoir une maison superbe, de beaux meubles, des habits magnifiques, beaucoup de chevaux, des voitures; qu'elle doit donner de grands repas, etc. De sorte qu'avec toute cette dépense superflue, elle a communément, au bout de chaque année,

moins d'argent de reste, que ceux qui n'ont que des fortunes très-médiocres, et souvent même, pour soutenir un tel faste, elle fait des dettes : ainsi sa richesse ne lui sert qu'à faire des folies ; cette richesse n'est qu'apparente, et cache une pauvreté réelle, puisqu'on n'en peut donner qu'une très-petite partie aux malheureux. Cependant il se trouve toujours un petit nombre de gens riches, assez sages et assez humains pour mépriser le luxe et la magnificence, et pour faire un emploi vertueux de leur fortune ; mais ceux-là même éprouvent encore des peines et des embarras inséparables d'une grande fortune. Quand on a des biens considérables, il faut y veiller, ce qui donne continuellement beaucoup d'affaires excessivement ennuyeuses, qui prennent un temps énorme. D'ailleurs, on est sans cesse exposé aux tromperies des intrigans, aux séductions des flatteurs ; ainsi même en faisant un bon usage de sa fortune, on trouve encore qu'il est impossible, avec de grandes richesses, de mener un genre de vie constamment agréable et paisible ; et quand on en fait un mauvais usage, on se couvre de torts et de ridicules, on s'attire l'envie des sots, le mépris des per-

sonnes raisonnables ; on finit très-communément par se ruiner, et l'on se prépare inévitablement des regrets inutiles et des remords affreux.

TROISIÈME SUJET.

Question.

Quelles peuvent être les raisons qui ont décidé les sages de tous les temps et de tous les pays, à croire que le vrai bonheur ne peut se trouver sur la terre, que dans la médiocrité et en vivant à la campagne (1) ?

Réponse.

Dans la médiocrité on n'a point d'embarras d'affaires ; on peut gouverner son bien sans aucune peine ; on n'est envié de personne, ce qui met à l'abri de beaucoup de méchancetés et de malheurs ; on n'est ni flatté, ni trompé ; on peut vivre dans une paix profonde ; on peut jouir de toutes les choses de la vie, qui sont véritablement

(1) On entend par *médiocrité* une fortune et un rang peu considérables, assez de revenu pour pouvoir faire du bien et vivre dans l'aisance avec de l'ordre et de l'économie.

agréables et utiles ; il est impossible, dans cette situation, de se livrer au goût extravagant de la magnificence, et c'est un grand bonheur, parce qu'on n'est même pas tenté de devenir déraisonnable. Il est vrai qu'on ne peut pas faire autant de bien que si l'on possédoit une grande fortune, mais dans l'état le plus médiocre on en peut toujours faire beaucoup et continuellement, et quand on fait tout celui qu'on peut faire, on est heureux.

En vivant à la campagne, on est riche avec une fortune très-médiocre, si l'on a de l'ordre et de l'économie. Le séjour des villes est ruineux. Tous les amusemens y sont aussi chers que fatigans, et ils finissent par détruire la santé ; car rien au monde n'est plus funeste à la santé que les veilles, les longs repas, le jeu surtout, et que de s'enfermer pendant des heures entières dans l'inaction, dans des salles remplies de monde et de lumières. On se lasse des spectacles et des grandes assemblées, on ne se lasse jamais des plaisirs champêtres ; plus on vit à la campagne, plus on aime ce genre de vie ; plus on contemple, plus on étudie la nature, plus on admire ses beautés et ses merveilles.

Ce n'est qu'à la campagne que l'on peut jouir d'une santé parfaite et parvenir à une heureuse vieillesse, parce que l'homme n'est point fait pour passer sa vie renfermé dans des murailles où l'on est privé de l'air si pur des champs. Les villes sont le séjour de l'ambition, de l'intrigue, des passions violentes, et par conséquent des inquiétudes les plus cruelles et des chagrins toujours renaissans; à la campagne on n'a que des goûts innocens, que des affections douces et pures; on y vit sans trouble, on y meurt sans remords. Enfin la raison, la sagesse et l'expérience doivent convaincre qu'on ne peut être parfaitement heureux, qu'en s'éloignant des villes et en se fixant à la campagne, et que la plus douce, ainsi que la plus utile occupation, est de cultiver soi-même ses champs, ses vignes et ses vergers.

QUATRIÈME SUJET.

Question.

Comment se peut-il que tant de personnes, qui ont de l'esprit et un bon cœur, fassent néanmoins de leur fortune un usage extravagant et ridicule?

Réponse.

C'est que ces personnes ne réfléchissent point, et imitent les actions qu'elles voient faire communément, comme elles suivent les modes pour les habillemens. Dès que beaucoup de gens font une chose, elles pensent qu'on doit la faire aussi, et cette erreur les engage dans beaucoup de folies. Avant d'imiter une chose, il faut examiner soigneusement si elle est bien ou mal, et si l'on trouve qu'elle est mal, il ne faut pas la faire, même alors que le plus grand nombre la feroit sans aucun scrupule. En consultant la religion et l'humanité, on apprend facilement qu'il est injuste, qu'il est odieux de dépenser son bien en colifichets, au lieu d'en employer le superflu à soulager les pauvres. Ainsi, il est donc de la plus grande importance de réfléchir continuellement à ses devoirs, parce que, si l'on agit sans faire ces réflexions, on peut, même avec un bon cœur et de l'esprit, suivre de très-mauvais exemples, et devenir, sans s'en douter, impie et barbare, puisqu'il n'est point de plus grande impiété et de plus grande cruauté, que de refuser aux pauvres les secours qu'on leur peut donner.

CINQUIÈME SUJET.

Question.

Pourquoi les méchans sont-ils en si grand nombre, et les gens vertueux si rares ?

Réponse.

Les gens vertueux sont moins rares qu'on ne le croit ; mais le vice, toujours extravagant, fait plus de bruit que la vertu qui est paisible, et qui se plaît à rester cachée. Les méchans, qui sont ambitieux et intrigans, détestent la solitude, ils cherchent les villes et les cours, ils sont toujours en vue ; les gens vertueux, dès qu'ils le peuvent, se retirent de la foule et se tiennent à l'écart ; alors on ne les voit pas, on ne les connoît pas, on ignore leur existence ; et lorsqu'ils sont forcés de vivre dans le grand monde, les envieux de leur gloire cherchent à les noircir et quelquefois y réussissent, du moins pour un temps, et c'est ainsi que souvent la calomnie fait confondre l'homme de bien avec le méchant.

Enfin les mauvais exemples sautent aux yeux, et les belles actions, les conduites

personne; il ne faut pas songer à se lier avec elle, si elle montre de l'orgueil et de l'irréligion, ou si elle est bavarde. Ces trois choses sont très-faciles à connoître en fort peu de temps. Les impies, les orgueilleux et les bavards ne seront jamais des amis sûrs et fidèles.

Il est nécessaire que l'homme dont on veut faire son ami, ait de l'instruction et du goût pour l'étude, sans quoi, dans mille circonstances il seroit hors d'état de donner un bon conseil. Il faut aussi qu'il ait dans le caractère de l'ordre et de l'exactitude, sans cela on ne pourroit ni le charger d'une affaire ou d'une commission, ni lui confier des lettres, des dépôts, des papiers importans, etc.

Des qualités indispensables dans un ami, sont la franchise et une extrême droiture; la discrétion est aussi indispensable, mais lorsqu'on n'est point du tout bavard, on est presque toujours discret.

Lorsqu'on se sent de l'inclination pour quelqu'un, il faut ne se point presser de la montrer, et étudier soigneusement et long-temps cet objet qui intéresse: 1°. s'informer et savoir avec certitude s'il est bon père, ou bon fils, ou bon frère, ou bon

mari, etc.; s'il n'a pas un véritable attachement pour tout ce qu'il doit chérir, il ne sera sûrement pas un bon ami : et même s'il a le malheur d'avoir de mauvais parens, et qu'il s'en plaigne, on ne doit pas se lier avec lui, car c'est toujours une chose odieuse et absurde de dire du mal de ses proches, ou de ceux auxquels on doit de la reconnoissance. Il faut encore écouter avec attention la conversation de cette personne, observer si elle n'est point médisante, si elle prend le parti des absens accusés, ou si elle se tait quand on ne les peut défendre; si elle ne dit que des choses qui annoncent de bons sentimens, si elle les dit constamment, et si sa conduite et son genre de vie s'accordent avec ses discours; enfin, si elle ne montre d'aigreur et de haine contre qui que ce soit. Quand on aura, pendant long-temps, remarqué invariablement toutes ces choses, on peut et l'on doit rechercher l'amitié d'une telle personne.

Au reste, comme nous l'avons déjà dit, c'est dans sa famille que l'on doit chercher de vrais amis, et surtout dans la jeunesse : on n'en trouvera jamais ailleurs d'aussi tendres et d'aussi utiles.

plus mauvais procédés d'un mari, d'un frère ou d'un proche parent, quel parti doit-on prendre?

Réponse.

Celui de la douceur, de l'indulgence et d'un profond silence. Se plaindre de ses proches, c'est se faire tort à soi-même, et quelque chose qu'on en puisse éprouver, on ne doit jamais se brouiller avec eux. *Je suis brouillé avec ma sœur, avec mon frère*, etc. sont les aveux d'une chose coupable, odieuse, que rien n'excuse. Pour que deux personnes *se brouillent*, il faut le consentement de toutes deux. Si votre frère se conduit mal avec vous, essayez, pour le ramener, les explications et les bons procédés : s'il est incapable de sentir ses torts, et par conséquent de les réparer, résignez-vous, n'en parlez plus, et pardonnez en silence. Vous pouvez lui ôter votre confiance, mais rien ne vous autorise à cesser de vous intéresser à lui, et à rompre avec lui. S'il vous fait fermer sa porte, ne vous rebutez point, retournez constamment chez lui; quand vous le rencontrez, parlez-lui avec douceur et sans embarras; ne vous plaignez jamais de lui, vous fini-

rez par le ramener : et si cela n'est pas, du moins vous n'aurez rien à vous reprocher.

Ce qui surtout aigrit les parens et les amis mutuellement refroidis, ce sont les plaintes, directes et indirectes, faites à des tiers ; les plus odieuses sont les plus vagues, faites avec un air de sentiment : les personnes capables de cette hypocrisie, commencent par protester qu'elles n'ont aucun ressentiment, qu'elles ont pardonné *du fond du cœur ;* ensuite elles assurent qu'elles ont beaucoup aimé, qu'elles aiment encore. Après tous ces préambules, pleins d'artifices et de faussetés, elles se plaignent sans rien spécifier ; elles disent, en soupirant d'un ton bien doucereux, qu'elles ont les *plus grands sujets de plaintes....* Le confident peut imaginer tout ce qu'il veut, noirceurs, perfidies, atrocités, et c'est ce qu'on désire. Une personne qui prétend être incapable de se venger, et qui en secret donne mauvaise opinion de l'objet dont elle se plaint, cette personne est fausse, et fait un mensonge grossier ; et si de plus elle prétendoit être *dévote*, elle ne seroit bien certainement qu'une hypocrite.

DOUZIÈME SUJET.

Question.

En quoi consiste la véritable douceur, et qu'est-ce que la fausse douceur?

Réponse.

La véritable douceur vient de la bonté, de l'égalité d'humeur et de la raison; c'est une qualité charmante formée de la réunion de beaucoup d'autres. Une personne vaine ne sauroit être douce, un rien la pique, la blesse et la fâche; ceux qui manquent de raison et de réflexion, ont bien rarement une douceur solide; ils attachent trop d'importance aux petites choses; ils s'émeuvent, s'impatientent et s'agitent continuellement pour des bagatelles; ce qui paroît *douceur* en eux, à certains égards, n'est communément que de l'indolence ou de l'apathie.

Une personne véritablement douce, est toujours bonne, modeste, solide et raisonnable; la bonté la rend indulgente, la raison l'empêche de se tourmenter pour des minuties, et voilà ce qui forme la parfaite douceur qui peut fort bien s'allier avec la vivacité; tandis que l'amour-

propre irritable, le défaut d'indulgence et la petitesse d'esprit forment les caractères aigres, pointilleux et violens.

La fausse douceur ne vient que de l'observation du charme irrésistible de la douceur; on est frappé du succès et même de l'empire qu'elle obtient dans la société; empire inébranlable, car il est à l'abri de toute révolte, et l'on veut seulement usurper une réputation si désirable : mais cette douceur hypocrite est cent fois pire que la violence; elle n'attire ni ne soumet; elle est fade comme la flatterie; elle est plus choquante que la brusquerie, parce qu'elle songe, non à calmer les autres, mais à paroître céder. Cette espèce de douceur n'est que dans un ton mielleux, dans un air affecté; elle ne se trouve ni dans les discours, ni dans les procédés, souvent même elle devient insultante; elle triomphe en poussant à bout l'indiscrète pétulance, et quelquefois un sourire ironique décèle toute sa fausseté.

Quand on est frappé de l'utilité d'une vertu, il faut l'acquérir, ce qui est possible à tout âge, et toujours facile à la jeunesse. Il en coûte beaucoup plus de bien jouer la vertu que de la suivre; en

qu'avec distraction et nonchalance ; on s'occupe sans fruit, on se dissipe sans plaisir, on sent l'inutilité d'un tel genre de vie, on en est découragé ; alors on cherche à varier, à multiplier les amusemens ; on se blase (1) un peu plutôt sur toutes les frivolités, mais on n'a plus de goûts solides ; à quoi recourir, que devenir ? Voilà ce qui produit le plus horrible, le plus invincible ennui.

Tranquillité de la conscience, étude variée, uniformité de vie, voilà les seuls moyens d'échapper à l'ennui, et de passer constamment des journées délicieuses, en dépit même de la fortune et du sort le plus contraire.

Au lieu du vers de la Mothe, on pourroit dire avec plus de justesse que l'*ennui naquit un jour de l'étiquette et de l'oisiveté* (2).

VINGTIÈME SUJET.

Opinion fausse.

On n'est pas plus maître de surmonter

---

(1) *Se blase*, se dégoûte.

(2) *L'étiquette* est le cérémonial qui s'observe dans les cours.

appel avant de l'avoir entendu. Il faut donc s'expliquer avec lui franchement et clairement, l'écouter sans prévention et tout éclaircir avec scrupule. Si, après cela, il est bien parfaitement prouvé qu'il est coupable, il faut ne le plus compter au nombre de ses amis, mais il faut s'en éloigner doucement, sans scène, sans bruit, sans éclat. Après la rupture, on doit à l'ancienne amitié, de ne jamais souffrir qu'on nous en dise du mal, de garder fidèlement tous les secrets confiés durant l'intimité, même quand il auroit l'indignité de divulguer les nôtres, et enfin de lui donner encore des preuves d'intérêt dans les occasions importantes, comme, par exemple, s'il tomboit dangereusement malade, s'il éprouvoit des malheurs ; et même si ces malheurs étoient tels qu'il se trouvât dans une véritable détresse et abandonné de tout le monde, il faudroit voler à son secours, et oublier tout pour le soulager et pour le consoler.

Les devoirs de l'amitié fidèle sont si étendus et si sacrés, qu'il en reste encore beaucoup à l'amitié trahie, et les belles âmes n'ont jamais manqué de les remplir.

QUATORZIÈME SUJET.

Question.

Qu'est-ce qu'une personne orgueilleuse et vaine?

Réponse.

C'est une personne qui s'exagère ses bonnes qualités, et qui recherche et désire, avec passion, la réputation et des louanges. Une telle personne doit être envieuse, ambitieuse, intrigante et artificieuse; elle ne néglige aucune occasion de se faire valoir, de se vanter et de conter toutes les choses qui peuvent être à son avantage; elle se pique d'être au-dessus de certains petits succès, et ne parle de ceux-là qu'avec légèreté ou en plaisantant, mais avec le ton et l'air insouciant; elle en instruit cependant tout le monde; elle cajole; elle attire tous les gens en place autant qu'elle le peut; fût-elle avare, elle donne des bals, et se ruinera, s'il le faut, pour étaler du luxe et pour donner à souper aux princes et aux ministres; elle fera secrètement mille petites intrigues pour obtenir un tel honneur et pour se faire inviter à une fête d'éclat, et puis ensuite elle vous dira

qu'elle n'y a été que par complaisance, que la représentation l'excède, qu'elle n'aime que le repos et la solitude, et elle est partout, et elle rassemble toujours chez elle un cercle nombreux; personne n'est sa dupe; mais elle a une grande maison, un bon souper, on la flatte, et elle s'applaudit en secret de son adresse, de ses succès, et d'une considération que tout le monde auroit au même prix.

QUINZIÈME SUJET. — *COMPARAISON.*

Question.

En quoi peut-on comparer une jeune et jolie personne à une belle fleur?

Il faut n'omettre aucun des rapports de la comparaison.

Réponse.

Une belle fleur charme les yeux et se fane bientôt; la jeunesse et la beauté ont aussi de l'éclat et de la fraîcheur, et de même se ternissent promptement.

Quelque belle que soit une fleur, on la dédaigne si elle a des qualités malfaisantes et dangereuses; et de même, quelque belle que soit une femme, on la méprise,

et on la fuit, si elle manque de douceur et de bonté.

SEIZIÈME SUJET. — *COMPARAISON.*

Question.

Comment explique-t-on les comparaisons suivantes : d'un vaisseau battu des vents à une vie agitée, des écueils et des rochers de la mer aux passions humaines, et d'un pilote à la raison?

Réponse.

Les dangers, les secousses, le malaise et les inquiétudes qu'on éprouve dans un vaisseau durant un orage, peuvent se comparer aux agitations, aux craintes et aux peines d'une vie malheureuse; le pilote dont la sagesse et l'habileté peuvent faire éviter les écueils et les rochers contre lesquels sans lui l'on se briseroit infailliblement, représente assez bien la raison, qui dans les revers nous montre nos ressources, et qui nous enseigne dans toutes les situations à redouter les passions, à les fuir, parce qu'elles causeroient notre perte inévitable.

DIX-SEPTIÈME SUJET.

RÉFUTATION (1).

Des personnes qui ont l'esprit faux ou de mauvais principes, ont des opinions fausses.

Les sujets suivans ne renfermeront que des opinions de ce genre, et que par conséquent il faudra *réfuter*.

Opinions fausses.

Les âmes fortes, c'est-à-dire les grandes âmes, sont toutes reconnoissantes et vindicatives. La même énergie qui rend reconnoissant, donne aussi un ressentiment profond et durable des injures.

Réfutation.

Les âmes véritablement reconnoissantes, sont surtout douces, aimantes et sensibles; par conséquent elles ne sont point susceptibles de haine; et il faut être excessivement haineux pour conserver un long ressentiment, et de plus il faut être barbare et

(1) Réfuter une chose, c'est la contredire; c'est prouver, par de bons raisonnemens, qu'elle est fausse.

féroce pour se venger d'une ancienne offense. Tous les gens vindicatifs ont été des monstres, tous les tyrans célèbres étaient vindicatifs : Néron, Louis XI, le cardinal de Richelieu, etc. Toutes les belles âmes, tous les hommes véritablement grands, ont été clémens : Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Louis XII, Henri IV, etc. La véritable force de l'âme consiste à savoir pardonner, dès le premier moment, une grande offense, car il est vrai que le premier mouvement porte à la vengeance, mais une grande âme sait réprimer cette première impression, et la religion, qui seule peut donner aux vertus toute leur perfection, lui donne même la force sublime de mettre un bienfait à la place de la vengeance. Cicéron, qui étoit un homme de bien, disoit : *Mes inimitiés sont mortelles, et mes amitiés immortelles.* Sylla, qui fut un monstre exécrable, se fit à lui-même cette épitaphe !

Ci-gît Sylla, auquel on n'a jamais fait ni bien, ni mal, qu'il ne l'ait rendu au centuple.

Digne épitaphe d'un scélérat, chef de parti, qui se baigna dans le sang de ses concitoyens !

C'est la plus pure sensibilité qui conserve le doux souvenir des bienfaits : c'est l'orgueil qui conserve le souvenir des offenses.

DIX-HUITIÈME SUJET.

Opinion fausse.

Les caprices peuvent quelquefois ajouter aux grâces d'une jolie personne, en lui ôtant de la monotonie, et la faisant paroître toujours nouvelle. L'égalité d'humeur peut, à la longue, paroître insipide.

Réfutation.

Si l'on a de l'agrément et un esprit orné, il est hors de doute que des caprices ne rendront pas plus aimable ; car on ne pourroit que perdre à ne pas se montrer toujours la même. Si l'on manque de grâces naturelles et d'esprit, il est certain aussi que des caprices n'embelliront pas, et qu'au contraire ils rendront tout à fait insupportable.

Il est absolument faux *qu'à la longue* l'égalité d'humeur puisse paroître insipide, c'est au contraire *à la longue* qu'elle est surtout charmante ; et ce n'est qu'avec une

Nouvelle Méthode pour enseigner aux enfans à dessiner et à peindre.

Le 18 mars 1788 (1), je menai mes élèves à l'église de Notre-Dame à Paris, afin d'en examiner avec détail tous les tableaux, les beaux vitraux, les tombeaux, etc. Nous remarquâmes entr'autres le fameux *Magnificat* de Jouvenet, si célèbre par sa beauté et par une anecdote très-remarquable que voici : Jouvenet, en faisant ce tableau, devint paralytique du bras droit ; il s'étudia à peindre de la main gauche : malgré son âge il y parvint en très-peu de temps, et il finit ce tableau de la main gauche.

Dans mes longues et fréquentes promenades solitaires depuis mon expatriation, ce fait me revint dans la tête, j'eus la curio-

---

(1) J'ai perdu, comme je l'ai dit ailleurs, le journal qui contenoit la description de toutes les manufactures que j'ai fait voir à mes élèves ; mais j'ai conservé le journal de nos courses relatives aux beaux-arts, c'est pourquoi je puis marquer avec précision la date de chacune de ces courses.

sité d'essayer d'écrire de la main gauche; je m'y exerçai tous les jours un bon quart d'heure pendant trois semaines, et je fis assez de progrès durant ce temps pour me convaincre que je pourrois parvenir facilement et promptement à écrire également bien des deux mains. Je fis sur tout ceci des réflexions, dont je tirai des résultats qui m'ont donné l'idée de cette nouvelle méthode.

J'ai fait apprendre à dessiner et à peindre à tous mes élèves; tous aujourd'hui ont ce talent, et plusieurs d'entr'eux le possèdent supérieurement dans les genres qu'ils ont préférés. Je leur donnai les meilleurs maîtres, et d'après la méthode reçue, je leur ai fait commencer à tous le dessin à l'âge de cinq ou six ans. Qu'en a-t-il résulté pour tous sans exception? C'est qu'aucun d'eux n'a fait le moindre progrès pendant les quatre premières années. Les trois années d'ensuite produisirent enfin, de temps en temps, et comme par hasard, quelques têtes et quelques académies passables; mais de treize à seize ans les progrès furent réels, et devenoient chaque jour plus rapides. Je remarquai dès ce temps qu'ils avançoient moins par

l'habitude de la main, que par la justesse du coup d'œil qui se formoit journellement dans les courses continuelles que nous faisions, pour aller voir des monumens, des églises, des cabinets de tableaux et d'estampes, des ventes de tableaux, etc. C'étoit là qu'ils prenoient les meilleures leçons de dessin et de peinture; ils s'accoutumoient à comparer, à juger sainement (1), et c'est là tout le secret de l'art.

Le dessin est pour tous les enfans l'occupation la plus mortellement ennuyeuse, et l'étude la plus complétement inutile pendant très-long-temps. Je sais qu'il n'y a guère de familles où l'on ne montre d'assez jolies têtes faites par des enfans de neuf ou dix ans, et des petits paysages, et des fleurs peintes par de jeunes demoiselles de cet âge; mais tous ces petits ouvrages sont ou calqués, ou retouchés, et souvent même presqu'entièrement faits par les maîtres. Les tromperies dans ce genre, sont universelles; la plupart des parens ou des instituteurs n'y prennent pas garde, ne s'en doutent pas, ou les favorisent. J'avois, sur

(1) Nous avions toujours avec nous un artiste distingué, qui nous faisoit observer les défauts et les beautés de tout ce qui passoit sous nos yeux.

ce point, comme sur tous les autres, une surveillance très-active et très-constante, et malgré tous mes soins, je me suis souvent aperçue de ces supercheries, quoique les maîtres risquassent beaucoup de se les permettre chez moi; et depuis, du propre aveu de mes élèves, j'ai appris que j'avois été plus d'une fois trompée à cet égard, sans en avoir conçu le moindre soupçon. Il est donc impossible d'empêcher cet artifice tant que les élèves sont, par leur âge et leur peu de connoissances, hors d'état de faire des progrès véritables; les maîtres ne veulent pas que les parens se rebutent, les enfans craignent d'être grondés, ce qui produit une source intarissable de mensonges.

Comment un enfant de six ou sept ans peut-il comprendre quelque chose au dessin? il n'a l'idée distincte d'aucune forme, d'aucune proportion. C'est une chose curieuse de le voir copier dans les commencemens; il fait un angle où il faudroit un trait arrondi, il fait un rond parfait au lieu d'un ovale, ainsi du reste. Les premières années se passent uniquement à lui *apprendre à voir* juste; mais c'est ce qu'on lui enseigne d'une manière si fatigante et si ennuyeuse, que ne portant à cette étude

qu'un extrême dégoût, il lui faut un temps énorme pour parvenir à copier avec quelqu'exactitude; et dans ce long espace de temps, il n'a exactement appris qu'à comparer avec quelque justesse, c'est-à-dire à faire une mauvaise copie qui ait une ressemblance grossière avec l'original; du reste sa main n'est nullement formée, et l'ensemble du dessin n'est qu'un vrai barbouillage. Au reste, le difficile et l'essentiel est de bien rendre les formes et de bien saisir les proportions. Ce qu'on appelle *avoir de la main* s'acquiert très-aisément et en peu de temps avec de bons principes, du goût et de l'application.

Revenons à la méthode ordinaire : quand l'élève, atteignant l'âge de quatorze ou quinze ans, commence à dessiner correctement, on le fait peindre : nouvel ennui et nouvel embarras; n'ayant pas la moindre idée du mélange des couleurs, il lui faut un an pour apprendre ce simple mélange : quelle perte de temps! Il est très-ordinaire qu'après toutes ces peines il ne lui reste pour cet art qu'un invincible dégoût. Et si au bout de tout ce temps ennuyeusement perdu, ses maîtres n'ont pas été très-surveillés, tous ses prétendus ou-

vrages auront constamment été retouchés et refaits, et il ne saura rien du tout. C'est ce qui arrive très-communément, et voilà pourquoi tant de jeunes personnes qui, pendant leur éducation, dessinent, dit-on, et peignent si agréablement, ne savent plus tenir un crayon et un pinceau dès qu'elles sont mariées, parce qu'elles n'ont plus les secours officieux du maître.

Ma nouvelle méthode obvie à tous ces inconvéniens : 1°. elle ne donne lieu à aucune espèce de supercherie et de mensonge; 2°. loin d'être ennuyeuse et fatigante, elle amusera infiniment l'élève; 3°. en formant un excellent artiste, elle formera aussi l'intelligence, le goût, le jugement, et apprendra en même temps à l'élève une infinité de choses utiles; 4°. si l'élève est né pour être un grand artiste, elle développera sûrement et de bonne heure tout son talent; s'il n'a pas le génie des arts, il lui restera toujours un talent agréable, et des connaissances utiles et charmantes; et 5°. enfin cette méthode qui occuperoit sans comparaison mieux le temps, en prendroit aussi infiniment moins; en voici le détail :

Mon élève ne prendra un crayon et ne

commencera à dessiner *lui-même* qu'à quatorze ans. Mais je commence son instruction dès sa première enfance. Je lui inspire le désir d'apprendre à dessiner; il me demande un maître, et je lui en donne un qui ait d'excellens principes. Je lui explique d'abord que, pour apprendre à bien dessiner, même le paysage ou les fleurs, il faut commencer par dessiner la figure, et que les premières leçons se passent à dessiner séparément tous les traits du visage; ensuite le maître lui montre le premier exemple qui est *un œil de profil*, et on lui dit qu'il s'agit de copier exactement cet œil. Après ces explications la leçon commence, mais le maître seul y dessine sous les yeux de l'élève très-attentif à le regarder, car l'élève est averti qu'il doit examiner si le maître copie exactement, parce qu'il n'est là que pour le critiquer ou pour le louer, et on lui promet une récompense s'il s'acquitte bien de cet emploi. Le maître dessine sept ou huit yeux, presque tous irréguliers, à l'exception d'un seul; ensuite il faut que l'élève prononce son jugement, qui sûrement ne vaudra rien. Alors on lui fait examiner les copies et l'original, et on

lui indique *l'œil* qui méritoit le prix.

Le marché fait avec l'enfant lui inspire le plus vif désir de mieux juger une autre fois, car voici ce marché : toutes les fois qu'il jugera bien, on lui donnera un cachet, et lorsqu'il aura gagné six cachets, on lui changera ces cachets contre un joli joujou. Lorsqu'il jugera mal, il ne recevra aucune punition : ce n'est pas une étude nécessaire, lui dira-t-on, ce n'est qu'un simple amusement ; ainsi des inattentions rares et passagères n'attireront point de réprimandes, et une inattention soutenue ne produiroit que la cessation totale des leçons. Au reste il a été prévenu, qu'avec toute l'attention du monde, il ne pourra parvenir à juger passablement qu'au bout de six semaines ou deux mois. L'enfant qui ne peut que gagner au marché sans y pouvoir jamais perdre, et qui d'ailleurs n'a rien autre chose à faire que de regarder avec attention seulement pendant vingt minutes, trouve cette étude une chose charmante, et se promet bien d'y mettre la plus grande application. Je lui conseille de s'amuser à ses momens de loisir à regarder son carton de dessins rempli de modèles, nous le feuilletons ensemble, nous

examinons *les yeux*, *le nez*, *les bouches*, etc. les petits profils ; nous confrontons ces différentes parties les unes avec les autres, nous nous attachons à en connoître les ressemblances et les *dissemblances*. En outre je lui donne un petit cahier contenant diverses figures géométriques régulièrement tracées, je les lui explique, je lui fais comprendre et sentir la différence des formes ; au bout de quelques jours il commence à ne plus confondre un assez grand nombre de figures, et au bout d'un mois, il porte un bon jugement à la leçon ; il reconnoît *l'œil* le mieux copié, il gagne un cachet, mémorable triomphe, grande joie, vive émulation. On passe à *l'œil de face*, avant six semaines on a gagné les *six cachets*. Un joujou charmant récompense et redouble l'application. En quatre ou cinq mois, nous avons fait tous les traits du visage ; nous savons aussi comment il faut s'y prendre pour bien faire *les ombres*, *les hachures*, etc. Nous avons raisonné à fond sur tout cela. Nous faisons un profil. L'étude devient plus amusante, et nous feuilletons le porte-feuille avec plus de plaisir pour examiner les têtes ; nous raisonnons sur

ce qui fait la beauté, nous apprenons qu'elle réside surtout dans le *profil*, nous voyons avec intérêt le maître dessiner une tête; il enseigne et recommande une règle bien importante pour la pureté du dessin, c'est de tracer toujours tous les contours, et les grands traits d'un seul coup de crayon, et non à petits coups de crayon. Il fait remarquer ce que c'est qu'une *ombre transparente*, de quelle manière on traite les cheveux, pour qu'ils ne soient ni trop *léchés* ni trop négligés; nous apprenons tous les petits artifices du dessin, comment on se sert de l'estompe, comment on calque, etc.

Nous arrivons à la tête de face; et peu de mois après à *l'académie*, c'est-à-dire à la figure entière; à cette époque il y a à peu près dix-huit mois que nous nous occupons du dessin. Mon élève est dans sa neuvième année, on lui dit que pour bien dessiner la figure il faut connoître les principaux ossemens et les principaux muscles du corps humain; nous achetons ce plâtre qu'on appelle *l'écorché*, et nous étudions de l'anatomie les deux parties absolument nécessaires au dessin: *l'ostéologie*, et la *myologie*, ce qui nous occupe environ six mois; alors, débarrassés de

toutes les épines de l'art que nous cultivons, il ne nous reste plus à faire que des études charmantes. Nous allons voir les monumens d'architecture, de sculpture, des cabinets de tableaux, etc. Un artiste qui nous accompagne, nous fait faire toutes les observations nécessaires, il nous rappelle les principes donnés dans les leçons, il en ajoute de nouveaux plus intéressans sur la *composition* et *l'expression*, il nous inspire l'aversion du *style maniéré*, des draperies lourdes, épaisses et chargées de petits plis, des expressions forcées, du coloris faux, etc. Enfin il nous donne le goût de l'antique. Il nous fait distinguer les différentes manières des grands maîtres, et au bout d'une année nous nous trompons rarement sur les maîtres les plus faciles à reconnoître, tels que le Guide, Raphaël, Rubens, Paul Véronèse et Pierre de Cortone. Nous observons qu'il est indispensable, pour se connoître en tableaux et pour devenir un grand peintre, de bien savoir la mythologie, l'histoire ancienne, et d'avoir une connoissance approfondie des costumes antiques. Nous ne manquons pas de remarquer les bévues et les anachronismes ridicules que l'ignorance a fait faire

à beaucoup de peintres anciens. Tout ceci redouble le désir de bien savoir l'histoire et la fable. Mon élève en apprend une infinité de traits nouveaux en voyant des estampes, des tableaux, des églises, les tombeaux fameux, etc. Nous continuons toujours l'examen de notre porte-feuille rempli *d'académies* et de belles têtes du Dominique, du Titien, du Guerchin, etc. L'élève atteignant sa onzième année, le maître dessine d'après la bosse, on nous apporte les plâtres les plus fameux; nous admirons la beauté parfaite dans les têtes de la famille de Niobé, et dans les têtes d'Antinoüs. L'élève, devenu à plusieurs égards un très-bon critique, ne passe plus rien au maître, et saisit avec une justesse étonnante ses incorrections et toutes ses fautes; je lui fais faire à ce sujet une réflexion très-utile. Remarquez, lui dis-je, combien il est plus facile de connoître les défauts d'un ouvrage que d'en discerner les beautés; aucune imperfection ne vous échappe, et il faut encore vous indiquer toutes les beautés; pourquoi cela? c'est que pour censurer, il ne faut que de l'attention et quelques connoissances superficielles; mais pour louer avec justesse tout ce qui est beau, il

faut un goût fin, délicat et une âme; à votre âge la sensibilité n'est point encore développée, et l'esprit et le goût ne sont point encore formés. Souvenez-vous un jour qu'étant enfant vous étiez un bon *censeur*, et ne regardez jamais comme d'excellens critiques, que ceux qui, en sachant démêler les défauts, savent aussi sentir les beautés, et leur payer le tribut d'éloges qu'on leur doit. »

Après avoir copié une douzaine de plâtres, soit au jour, soit à la lampe, le maître dessine des têtes d'après nature. Nous apprenons comment il faut *poser* un modèle, et comment il faut rendre la ressemblance en embellissant la nature.

Comme nous nous disposons à peindre (d'abord à la gouache), j'achète une boîte de couleurs, et je commence par expliquer en naturaliste cette boîte de couleurs; ce qui produit un assez grand nombre de leçons de l'histoire naturelle, très-amusantes et très-instructives, et ce qui nous apprend en même temps beaucoup de procédés chimiques très-curieux. Il faut deux ou trois mois pour cette seule étude, qu'on ne fait jamais faire, et qui seroit néanmoins utile sous plus d'un rapport.

Mon élève connoît toutes les couleurs dangereuses, il sait pourquoi, et jusqu'à quel point elles sont dangereuses ; il connoît parfaitement toutes les substances des trois règnes qui forment une boîte complète de couleurs, et il connoît de même tous les mélanges, et tous les procédés chimiques que l'art ajoute à la nature pour les rendre parfaites, et quelquefois même pour les créer (1). Quand nous connoissons bien notre boîte de couleurs, le maître nous apprend à *charger des palettes* et à composer par le mélange sur les palettes différentes couleurs, des verts, des violets, etc. Ensuite le maître peint sous nos yeux, il nous dévoile tous les artifices de cet art enchanteur ; il s'attache à nous bien apprendre l'effet du mélange des couleurs, chose si longue et si ennuyeuse dans la méthode ordinaire, et que nous apprenons sans nulle peine, simplement en regardant, en deux mois tout au plus. Mon élève ayant douze ans, le maître diversifie les leçons en peignant quelquefois le paysage et des

(1) Comme, par exemple, le bleu de Prusse ; cette belle couleur n'est point une production de la nature, c'est une composition faite par l'art.

fleurs (1). Nous allons à la campagne, la botanique nous devient plus agréable depuis que nous voyons peindre les plus belles plantes que nous rapportons de nos courses; l'intérêt de nos promenades s'est accru, non-seulement par ce nouveau plaisir, mais par la contemplation de la nature: les belles forêts, les sites majestueux rappellent les paysages ravissans du Poussin; nous comparons la nature avec ses imitations les plus parfaites; les chaumières, les troupeaux, les eaux, les cieux, les nuages sont devenus pour nous des spectacles intéressans; rien de tout ce qu'offre la campagne n'échappe à notre examen; un brouillard, une vapeur légère s'étendant à l'horizon, nous retracent un tableau de Vernet; enfin une goutte de rosée sur une fleur nous représente l'image d'un bouquet de Van-Huissen. Nous finissons par convenir que la nature est toujours infiniment supérieure à l'art le plus sublime, et c'est ainsi que la connoissance et le goût des arts ajoutent pour nous aux charmes de la campagne, et raniment

(1) On nous explique les règles de la perspective; on nous apprend à lever un plan, etc.

sans cesse notre enthousiasme pour les œuvres du Créateur.

Enfin mon élève a quatorze ans, et nul artiste de vingt n'est plus *connoisseur* que lui, nul n'a mieux que lui toutes les connoissances nécessaires à un artiste, nul enfin (à esprit égal) n'a un coup d'œil aussi exercé, aussi sûr, et un goût aussi pur et aussi éclairé. A cette époque je lui dis : Vous voilà peintre et très-bon peintre, il ne vous manque qu'un mécanisme que vous acquerrez avec une merveilleuse facilité ; asseyez-vous maintenant à la place de votre maître, et dessinez à votre tour sous ses yeux. Que l'on songe que ce n'est point un enfant de quatorze ans, tel qu'ils sont ordinairement à cet âge, qui va prendre un crayon pour la première fois, mais que c'est *un amateur* consommé, qui joint à toute l'expérience possible sur ce point, un goût sévère de critique et la plus parfaite théorie de la science. Cette main qui va tenir le crayon n'est point exercée, mais elle n'a pas la maladresse d'une main gauche ; le savant Jouvenet fit en peu de mois un chef-d'œuvre de la main gauche ; mon élève a sans doute une moins bonne tête, mais il dessinera purement et agréablement avant

une année d'exercice. Il se perfectionnera dans le dessin encore un an ; ensuite à seize ans il peindra ; à dix-sept il n'aura plus aucun besoin de maître. S'il a du goût pour les arts, cette étude, depuis le commencement jusqu'à la fin, aura été pour lui la plus charmante de toutes les occupations ; et à dix-sept ans, il aura un véritable talent qu'il ne négligera jamais.

Je suis bien sûre que beaucoup de personnes, après avoir lu ces détails, diront : *cela est impraticable*. J'avoue que cela est *impraticable* pour les parens et les instituteurs négligens et indifférens, mais il leur est de même *impraticable* de suivre avec constance et activité quelque méthode et quelque plan d'éducation que ce puisse être ; d'ailleurs en quoi cette *nouvelle* méthode est-elle impraticable ? Si l'on veut que son élève sache seulement barbouiller un paysage, ou une corbeille de fleurs, tout cela en effet est fort inutile ; mais je ne m'adresse qu'à ceux qui veulent que leurs enfans ayent de vrais talens, à ceux qui en conséquence leur donnent des maîtres de dessin et de peinture depuis la première enfance jusqu'à la fin de l'éducation ; c'est une chose qui n'est pas fort

rare, et qui est très-commune en France et en Angleterre. Ma méthode n'est pas plus exigeante ; au contraire, on ne paiera pas davantage, et pendant six ou sept ans, les leçons prendront beaucoup moins de temps, parce qu'elles seront infiniment plus courtes, le maître ne *niaisant* pas, ne barbouillant pas, n'effaçant pas, etc. Ensuite l'élève travaille à son tour sous les yeux du maître, mais avec raison, connoissance parfaite de tout, avec goût, intelligence, et seulement pendant trois ans. Dans la méthode ordinaire on garde aussi le maître au moins jusqu'à dix-sept ans, et très-souvent jusqu'à dix-huit ou dix-neuf ; mais ces courses continuelles aux ventes, dans des cabinets ; ces examens de porte-feuilles, ces jugemens qu'il faut qu'un instituteur ou des mères portent sur des estampes, *tout cela encore une fois est impraticable.*

Pour les courses, je ne les propose qu'en hiver, et j'avoue qu'elles me paroissent aussi praticables qu'il peut l'être de mener les *enfans à la foire* et dans la rue *des Lombards* chez des confiseurs, et dans les rues, et *sur les quais* sans aucun projet, et même *au Wauxhall.*

Pour *les examens de porte-feuilles*, on peut tout aussi bien leur montrer des têtes du Guide, et des dessins de Raphaël, que tous ces mauvais livres enluminés avec lesquels on se plaît à leur gâter le goût pour les divertir. . . . .

Quant *aux jugemens* qu'il faut porter, avouons-le, c'est le plus difficile, parce que cela demande de la part de l'instituteur, ou du père et de la mère, une petite étude particulière, en supposant que ces personnes n'ayent jamais cultivé les arts.

Je dis *petite étude*, parce qu'en effet elle se réduit uniquement à la lecture de deux ouvrages : un petit traité de la peinture de *Mengs*, traduit en français et dédié à mad^me le Brun ; et *l'Histoire de l'Art*, par Winkelmann. Avec ces deux excellens ouvrages on sait sur les arts tout ce qu'on a jamais dit de plus clair, de plus juste et de plus ingénieux. Est-il donc *impraticable* de lire si peu de volumes et d'en rendre compte à un enfant? Enfin la méthode ordinaire excède et rebute les enfans et ne leur met pas une idée dans la tête ; la mienne les amuseroit, les charmeroit, et développeroit toutes leurs facultés intellectuelles.

On conteste tout aux inventeurs, ainsi on dira : *Cette nouvelle méthode n'amusera point du tout un enfant, pendant que le maître dessinera ; il pensera à autre chose, etc.* Oui, quand il dessine, il pense à autre chose ! car vous le faites dessiner trois quarts d'heure, et puis une heure, et puis deux heures ; l'embarras de copier ce qu'il ne comprend pas, son attitude gênante, la longueur de la séance, l'humiliation de ne pouvoir faire que d'insignes barbouillages, tout lui rend cette leçon un véritable supplice ; mais lorsqu'il est assis bien commodément, qu'il ne s'agit que de regarder un petit travail qui se fait avec adresse et facilité, et que l'attention d'un quart d'heure lui vaudra des éloges et *un cachet*, assurément il s'appliquera, à moins qu'il ne soit tout à fait stupide : d'ailleurs on réveille son attention en le questionnant de temps en temps ; enfin, au bout de la leçon, c'est-à-dire quand le maître a fini, il est absolument forcé pour juger de regarder et de comparer attentivement : et c'est là l'essentiel.

Je ne serois pas étonnée que certains censeurs poussés à bout ne soutinssent

(malgré ce que je recommande de dire aux enfans sur la *bonne critique*) que ma méthode leur donneroit de la *malignité*, et même qu'elle finiroit par les *pervertir*, en les accoutumant à *épier les fautes de leurs maîtres ;* comme s'il s'agissoit de fautes de conduite ou de défauts de caractère ! N'est-il pas au contraire très-utile et très-moral de faire connoître à l'élève que rien de parfait ne peut sortir de la main des hommes ? n'est-ce pas lui donner un excellent exemple, que de lui montrer chaque jour un artiste habile dans son art, avouant ses fautes sans dépit et sans humeur, et de plus indiquant lui-même et faisant remarquer celles qu'on n'aperçoit pas ? quelle leçon peut mieux que celle-là guérir du sot entêtement de l'orgueil et de la vanité ?

Enfin voilà mes idées, je les abandonne aux censeurs, je les soumets au public, je les offre aux bons parens et aux instituteurs zélés, qui sont mes véritables juges, et j'oserai dire mes amis. Je crois qu'il m'est permis de me flatter (et c'est une douce espérance !) qu'ils trouveront dans ce petit traité quelques idées utiles ; c'est à eux à rectifier cette méthode et à

la perfectionner en y joignant leurs propres réflexions (1).

---

(1) Je publierai incessamment *une nouvelle* méthode pour enseigner à jouer des instrumens, particulièrement de la harpe. Celle-là trouvera peu de contradicteurs, parce qu'elle est appuyée sur des faits et sur une longue expérience; et que d'ailleurs j'en ai donné, il y a dix-neuf ou vingt ans, un petit extrait dans *Adèle et Théodore*, et que, sur ce simple aperçu, plusieurs grands maîtres ont adopté, avec succès, le fond de la méthode.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOUVELLE MÉTHODE

D'ENSEIGNEMENT

POUR LA PREMIÈRE ENFANCE.

SECONDE PARTIE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX ENFANS

DE LADY ÉDOUARD FITZ-GÉRALD.

Chers enfans,

Vous n'êtes pas encore en âge d'apprendre à lire, mais je me flatte que ce livre sera le premier que l'on mettra sous vos yeux.

Je ne me console de n'avoir pas inventé ces méthodes pour mes propres enfans et pour mes élèves, qu'en pensant qu'elles pourront un jour vous être utiles.

J'ai tracé dans cet ouvrage les préceptes de la vertu; mais c'est dans

votre respectable famille, et dans la vie et la conduite de votre tendre mère, que vous en trouverez les exemples et les plus parfaits modèles.

NOUVELLE MÉTHODE

D'ENSEIGNEMENT

POUR LA PREMIÈRE ENFANCE.

PREMIER DIALOGUE.

DIALOGUE entre une mère et sa fille âgée de six ou sept ans; la mère et la fille sont assises l'une à côté de l'autre, elles cousent toutes les deux.

L'ENFANT.

MAMAN, quelle heure est-il?

LA MÈRE.

Regardez à la pendule.

L'ENFANT.

Il est quatre heures.

LA MÈRE.

Vous voyèz bien, mon enfant, que vous venez de me faire une question inutile, et nous étions convenues que vous ne ques-

tionneriez que lorsque cela seroit nécessaire, ou pour vous instruire.

L'ENFANT.

Je ne pensois pas à la pendule.

LA MÈRE.

Et vous n'aviez nulle envie de savoir quelle heure il est, convenez-en?

L'ENFANT.

Cela est vrai, maman; je ne demande cela que pour dire quelque chose.

LA MÈRE.

Ne prenez pas cette habitude, ma chère amie; car si vous la preniez, vous ne seriez jamais aimable.

L'ENFANT.

Pourquoi donc cela, maman?

LA MÈRE.

C'est que lorsqu'on parle sans aucune réflexion, on dit, ou des bêtises, ou des impertinences, ou des inutilités, et cela n'est pas aimable. C'est comme votre petit frère qui demandoit hier à cette dame qui étoit chez moi, pourquoi elle avoit le nez si gros et si rouge?

L'ENFANT (*riant*).

C'étoit là une impertinence, mais Paulin n'a que quatre ans...

LA MÈRE.

Mais vous qui en avez six...

L'ENFANT.

Aussi, je ne fais pas de questions impertinentes, je n'en fais que d'inutiles.

LA MÈRE.

Cela est encore trop, mais, je vous le répète, quand on parle sans réflexion, on dit très-souvent à tout âge des impertinences moins grossières que celle que je viens de vous citer de Paulin, mais on en dit.

L'ENFANT.

Pardonnez-moi, chère maman, je tâcherai de ne plus parler sans réflexion, et de ne plus faire que des questions utiles.

LA MÈRE.

Cela ne suffit pas, il faut encore ne faire des questions qu'aux personnes qui s'intéressent à nous, et qui sont en état d'y répondre parfaitement : par exemple, Sophie vous aime ; mais si vous alliez lui faire des questions sur l'histoire et sur la géographie, elle seroit obligée de vous dire qu'elle ne sait pas ces choses, et peut-être qu'elle seroit honteuse de déclarer cette ignorance ; ainsi votre question auroit été inutile et,

de plus, déplacée, c'est-à-dire inconsidérée et peu convenable.

L'ENFANT.

Mais si je questionnois sur la géographie M. de Merville?

LA MÈRE.

Il la sait parfaitement; mais vous n'avez vu M. de Merville que deux fois, il n'a pas seulement pris garde à vous, il n'a aucune raison particulière de s'intéresser à votre éducation.

L'ENFANT.

C'est vrai; vous dites, maman, qu'on ne doit faire des questions qu'aux gens qui nous aiment, ainsi je n'en dois point faire à M. de Merville; mais pourtant, si on étoit obligeant, on répondroit aux questions de tout le monde.

LA MÈRE.

Assurément, c'est ce qu'on doit faire, et M. de Merville le feroit sans doute, mais il ne le feroit que par politesse, et nous ne devons pas abuser de la politesse des autres, parce que, si nous en abusons, nous ne sommes pas polis nous-mêmes. Quand vous me faites une question utile, comme j'aime à vous instruire, j'ai un grand plaisir à

vous répondre : un étranger ne peut avoir ce même plaisir; vous risquez donc de l'importuner ou de l'ennuyer quand vous l'interrogez.

L'ENFANT.

Je me souviendrai bien de tout cela.

LA MÈRE.

Ce n'est pas tout, il faut encore, quand vous questionnez même les gens qui vous aiment, savoir prendre pour cela le moment favorable, sans quoi vous seriez très-importune : par exemple, quand je suis avec du monde, quand vous me voyez causer avec quelqu'un, si vous veniez dans ce moment, à moins d'une nécessité absolue, interrompre ma conversation et me faire des questions, cela seroit ridicule et importun.

L'ENFANT.

Oh ! sûrement, je dois garder mes questions pour nos tête à tête.

LA MÈRE.

Et même alors, si j'écrivois, si je lisois, vous devez éviter de m'interrompre.

L'ENFANT.

Vous verrez, maman, que je me sou-

viendrai parfaitement de tout ce que vous venez de me dire.

LA MÈRE.

Il faut à mon tour que je vous fasse une question : savez-vous ce que c'est que faire l'extrait d'un livre ?

L'ENFANT.

Oh! oui, maman, c'est ce que vous faites après vos lectures.

LA MÈRE.

Eh bien! qu'est-ce que je fais alors?

L'ENFANT.

Mais, je crois que vous copiez le livre.

LA MÈRE.

Cela seroit bien long et bien inutile quand on possède le livre.

L'ENFANT.

Cependant je vous ai vue copier des pages entières.

LA MÈRE.

Cela se peut, mais jamais je n'ai copié un livre tout entier. Devinez donc à présent ce que c'est que faire l'extrait d'un livre.

L'ENFANT.

C'est d'en copier quelques pages, et non pas tout.

LA MÈRE.

Justement ; et quel dessein a-t-on en faisant cela ?

L'ENFANT.

Je ne sais pas, maman.

LA MÈRE.

Tâchez de trouver cela toute seule. Croyez-vous que, ne copiant que quelques pages d'un livre, après l'avoir lu, je ne choisisse pas ce que je veux copier, et que je copie au hasard ?

L'ENFANT.

Sophie copie comme cela, pour apprendre l'orthographe.

LA MÈRE.

Oui, et cela s'appelle simplement *copier*, et non faire un extrait. Mais moi je sais l'orthographe, je ne copie pas pour l'apprendre, j'ai une autre idée, je copie pour faire *un extrait*. Croyez-vous donc que je ne choisisse pas ce que je veux copier ?

L'ENFANT.

Non, maman, vous choisissez.

LA MÈRE.

Et qu'est-ce que je choisis ?

L'ENFANT.

Je n'en sais rien.

LA MÈRE.

Mais vous savez que j'ai lu le livre avant d'en rien copier. Il y a dans un livre des choses qui plaisent, et d'autres qui plaisent moins ou qui déplaisent.

L'ENFANT.

Eh bien! vous copiez les choses qui vous plaisent.

LA MÈRE.

Comme je ne lis que de bons livres, ces choses qui me plaisent sont instructives.

L'ENFANT.

Vous copiez ces choses instructives.

LA MÈRE.

Précisément, et voilà ce qu'on appelle faire un extrait. A présent, dites-moi à quoi cela sert?

L'ENFANT.

Cela sert à ne pas oublier ces choses instructives.

LA MÈRE.

Sans doute, parce qu'on peut les retrouver et les relire quand on veut dans son livre d'extrait, au lieu qu'on ne sau-

roit les retrouver dans plusieurs gros volumes imprimés, puisqu'il faudroit relire des volumes pour retrouver quelques pages.

L'ENFANT.

Quand je saurai écrire, je ferai des extraits.

LA MÈRE.

Il est impossible de bien profiter de ses lectures sans cela. Mais il est assez difficile de bien faire un extrait.

L'ENFANT.

Comment donc?

LA MÈRE.

Premièrement, il faut savoir bien choisir les choses qu'on veut extraire; 2°. on copie quelquefois, mais on ne copie pas toujours.

L'ENFANT.

Et que fait-on alors?

LA MÈRE.

Au lieu de copier mot à mot, très-souvent on ne rend que le sens des phrases, ou l'on n'écrit que les faits en supprimant beaucoup de mots.

L'ENFANT.

Je ne comprends pas cela.

LA MÈRE.

Tenez, prenez ce livre et lisez le passage que je vous marque avec mon doigt.

L'ENFANT (*lisant*).

« Un maître d'école suédois nommé
» Olaüs Védel, qui étoit extrêmement
» pauvre, épousa une riche veuve, qui
» avoit des dettes, et deux enfans d'un
» premier mariage. Védel qui avoit de
» grands talens, et un excellent carac-
» tère, gouverna parfaitement les af-
» faires de sa femme, paya toutes ses
» dettes, fit de grandes entreprises qui
» réussirent (car Dieu protége les entre-
» prises des honnêtes gens), et enfin
» Védel augmenta considérablement les
» richesses de sa femme, qui fut en état
» d'acheter des terres et de beaux jar-
» dins que Védel cultivoit lui-même.
» En outre le bon Védel aimoit les enfans
» de sa femme comme s'ils eussent été
» les siens; il se plaisoit à les instruire et
» à leur donner une excellente éducation.
» Au bout de vingt-cinq ans la femme de
» Védel mourut. Par les lois du pays tout
» le bien qui venoit de la femme apparte-
» noit aux enfans qu'elle avoit eus de son

» premier mariage, et Védel ne devoit » avoir qu'une pension qui lui assuroit de » quoi vivre honnêtement. Mais les enfans » de sa femme dirent que Védel, en leur » donnant une bonne éducation, leur avoit » donné ce qui vaut beaucoup mieux que » les richesses, que par conséquent ils le » regardoient comme un père, et qu'ainsi, » ils lui laissoient pour sa vie la fortune » toute entière; ne voulant même pas » pour eux de pensions, parce que l'ins- » truction et les talens qu'ils tenoient de » Védel les mettoient en état de travailler » honorablement et d'obtenir des places qui » leur donneroient de quoi vivre». (*Recueil de traits mémorables, tirés de l'histoire de Danemarck, de Norwége et de Suède.*)

L'ENFANT (*après avoir lu*).

Voilà de bons enfans, bien reconnoissans.

LA MÈRE.

Donnez-moi mon écritoire, je vais extraire ce trait.

L'ENFANT.

Tenez, maman.

LA MÈRE (*après avoir écrit*).

Ecoutez, je vais vous lire mon extrait.

(*Elle lit tout haut.*)

Un pauvre maître d'école suédois nommé Olaüs Védel, épousa une riche veuve qui cependant avoit des dettes, et deux enfans d'un premier mariage. Védel arrangea les affaires de sa femme, paya les dettes, augmenta beaucoup sa fortune, en outre il éleva parfaitement les enfans. Au bout de vingt-cinq ans la femme mourut, tout le bien appartenoit aux enfans, mais par une juste reconnoissance ils le laissèrent en entier à Védel pour toute sa vie, ne se réservant même pas de pension pour eux, ne voulant vivre que de leur travail.

L'ENFANT.

Ce que vous avez écrit est bien plus court que ce qui est dans le livre.

LA MÈRE.

Mais vous voyez que j'ai pris du livre tout ce qu'il y a d'essentiel, j'ai supprimé des mots et les choses les moins importantes; et voilà ce qui s'appelle rendre le sens d'un récit, d'un passage, sans copier exactement; en un mot, c'est là ce qu'on appelle faire un extrait.

L'ENFANT.

J'entends. Il faut seulement écrire le plus important.

LA MÈRE.

Et le plus important ce sont les choses instructives, ou touchantes, ou vertueuses.

L'ENFANT.

Le plus important du passage que nous avons lu dans ce livre, c'étoit la reconnoissance des enfans de la femme de Védel?

LA MÈRE.

Assurément, parce que cela est touchant et vertueux.

L'ENFANT.

A présent je sais ce que c'est que faire un extrait. Si je savois écrire, je pourrois en faire.

LA MÈRE.

Sans écrire il ne tient qu'à vous d'en faire, si vous voulez.

L'ENFANT.

En dictant?

LA MÈRE.

Non, d'une autre manière, en causant.

L'ENFANT.

C'est drôle!... en causant?

LA MÈRE.

Oui, en causant. Par exemple, nous

été bien reconnoissans ; et puis, maman m'a dit de faire en parlant l'extrait de toute notre conversation....

LA MÈRE.

Et c'est ce que vous venez de faire parfaitement bien.

L'ENFANT.

Cela me fait bien plaisir. Oh! ma chère maman, je vous en prie, faites-moi faire comme cela l'extrait de toutes nos conversations.

LA MÈRE.

De tout mon cœur.

L'ENFANT.

Cela est bien amusant, et cela fera que j'écouterai avec encore plus d'attention, afin de faire un bon extrait.

LA MÈRE.

Rien au monde ne peut mieux former votre esprit et votre langage, et en très-peu de temps cette habitude vous donnera une intelligence extraordinaire.

L'ENFANT.

Maman, vous pourriez aussi quelquefois me lire de petites histoires bien courtes, et après je vous en ferai tout de suite l'extrait.

LA MÈRE.

C'est une très-bonne idée, nous commencerons cela demain.

SECOND DIALOGUE.

(*La mère et l'enfant travaillent ensemble comme la veille.*)

L'ENFANT.

Ah! maman, mon aiguille vient de se casser.

LA MÈRE.

Je vais vous en donner une autre.

L'ENFANT.

Maman, avec quoi fait-on les aiguilles?

LA MÈRE.

Tâchez de le deviner.

L'ENFANT.

Je ne peux pas, maman.

LA MÈRE.

Vous connoissez les métaux?

L'ENFANT.

Oui, maman, j'en ai des échantillons dans ma petite boîte.

LA MÈRE.

Eh bien ! les aiguilles sont-elles de bois, de pierre, de marbre ?

L'ENFANT.

Oh ! non, elles sont de métal, mais de quel métal ?

LA MÈRE.

Tâchez toujours, avant de questionner, de deviner toute seule ce que vous voulez savoir ; cela est très-amusant.

L'ENFANT.

Voyons !... Une aiguille est de métal ;... ce n'est pas d'argent, car elle n'est pas blanche ; ce n'est pas d'or, car elle n'est pas d'un beau jaune brillant ; ce n'est pas de cuivre, car elle n'est pas d'un vilain jaune qui sent mauvais.... mais, maman, elle est donc de fer ?

LA MÈRE.

Vous y voilà.

L'ENFANT.

Mais, maman, le fer n'est pas uni et brillant comme cela.

LA MÈRE.

C'est qu'il a été poli et préparé d'une certaine manière, et quand on l'a rendu

comme vous le voyez, on ne l'appelle plus du fer, on l'appelle de l'acier ; ainsi l'acier est du fer poli.

L'ENFANT.

Et une aiguille est d'acier. A présent je vais deviner comment on la fait....

LA MÈRE.

Cela est impossible, vous ne pourriez le deviner ; mais nous irons ensemble à une manufacture dans laquelle on fait des aiguilles ; vous les verrez faire, et cela vous amusera beaucoup.

L'ENFANT.

Je voudrois savoir comment on fait toutes les choses dont nous nous servons.

LA MÈRE.

Vous avez raison ; car il est honteux d'ignorer des choses que nous avons sans cesse sous les yeux.

L'ENFANT.

Maman, permettez-moi de regarder vos aiguilles.

LA MÈRE.

Tenez, voilà mon étui.

L'ENFANT.

Mon Dieu ! comme en voilà de petites !...

Comme cela est joli ! comme cela est fin !..
Il faut que les hommes soient bien adroits pour faire quelque chose de si délicat.....

LA MÈRE.

Vous rappelez-vous d'avoir vu à la foire un petit chariot d'ivoire traîné par une puce qui y étoit attachée par une petite chaîne d'or ?

L'ENFANT.

Oh ! oui, maman, cela étoit charmant.

LA MÈRE.

J'ai lu dans un journal allemand qu'un ouvrier, nommé Oswald Nerlinger, fit une coupe d'un grain de poivre, que cette coupe en contenoit 1200 autres....

L'ENFANT.

O Dieu ! comme ces 1200 coupes devoient être petites, puisqu'elles tenoient dans un grain de poivre !....

LA MÈRE.

Ce n'est pas tout, chacune de ces petites coupes avoit son bord doré, et se tenoit sur son pied.

L'ENFANT.

Que j'aurois voulu voir cela !

LA MÈRE.

Vous avez raison d'admirer l'adresse

des hommes, elle est en effet étonnante, et mérite bien que l'on apprenne avec soin comment se font tous ces ouvrages ; cependant il y a bien d'autres choses plus dignes d'être admirées....

L'ENFANT.

Apprenez-les-moi donc, chère maman.

LA MÈRE.

Je vais tout de suite vous en donner une idée. (*Elle se lève.*)

L'ENFANT.

Que voulez-vous, maman?

LA MÈRE.

Je veux approcher de nous le microscope de votre papa, qu'il a fait apporter dans ce cabinet ce matin.

L'ENFANT.

J'en suis bien aise, j'aime à regarder dans un microscope.

LA MÈRE.

Celui-ci est excellent et grossit prodigieusement les objets. Je vais mettre sous le verre la plus petite de mes aiguilles. Regardez bien, avant, comme elle est fine, unie et polie.... A présent, regardez-la à travers le verre.... Eh bien! que voyez-vous?

L'ENFANT.

Mon Dieu, maman, c'est affreux ce que je vois; cette aiguille me paroît toute raboteuse....

LA MÈRE.

Vous y voyez des trous, des sillons, des inégalités, n'est-ce pas ?

L'ENFANT.

Cela ressemble à une vilaine barre de fer bien grossière.

LA MÈRE.

Eh bien ! tout ce que vous voyez là, toutes ces imperfections se trouvent réellement à cette aiguille; nos yeux sont trop foibles pour apercevoir ces défauts sans le verre qui grossit l'aiguille; mais ces défauts n'en sont pas moins réels.

L'ENFANT.

L'ouvrier qui a fait cette aiguille seroit tout honteux, s'il la regardoit au microscope.

LA MÈRE.

Otez l'aiguille; je vais mettre autre chose sous le verre.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est, maman ?

LA MÈRE.

C'est un petit aiguillon d'abeille.

L'ENFANT.

Oh ! qu'il est petit et joli !.... et comme il est luisant et uni ; mais je sais d'avance qu'au microscope il paroîtra tout raboteux....

LA MÈRE.

Le voilà posé : regardez !

L'ENFANT (*regardant*).

Ah ! que cela est singulier !... maman !

LA MÈRE.

Eh bien !

L'ENFANT.

Il est grossi, grossi comme l'aiguille, et il n'est pas du tout raboteux... au contraire, il est toujours aussi uni.... l'aiguille n'avoit plus de pointe, et cet aiguillon a toujours une petite pointe fine comme les cheveux ; pourquoi donc cela, maman ?

LA MÈRE.

C'est que l'ouvrier qui a fait cet aiguillon est infiniment plus habile que l'ouvrier qui a fait l'aiguille.

L'ENFANT.

Quel est donc cet ouvrier si habile ?

LA MÈRE.

Celui qui a fait les cieux, les astres, la terre, les plantes et toutes les créatures.

L'ENFANT.

C'est Dieu.

LA MÈRE.

Assurément! N'est-ce pas Dieu qui a fait les abeilles et tous les animaux?

L'ENFANT.

Certainement!

LA MÈRE.

C'est donc Dieu qui a fait l'aiguillon de cette abeille; voilà pourquoi cet aiguillon est si supérieur à une aiguille, parce qu'une aiguille n'est faite que par un homme. Mais continuons de regarder dans le microscope. Voici un petit morceau de linon de la plus grande finesse, placez-le sous le verre. Que voyez-vous?

L'ENFANT.

Je vois comme un gros vilain filet, tout inégal, et bien mal fait....

LA MÈRE.

Voici un petit morceau d'une dentelle superbe; regardez comme elle est bien travaillée....

L'ENFANT.

Oh ! pour cela je crois que cela sera joli, même au microscope ; le voilà sous le verre....

LA MÈRE.

Eh bien ?

L'ENFANT.

C'est horrible..... cela paroît fait de poils tout raboteux avec de grands trous inégaux, et ces fils qui sont si grossiers ont l'air d'être attachés tout de travers....

LA MÈRE.

C'est que ce sont encore là des ouvrages des hommes.

L'ENFANT.

Ah ! maman, voyons à présent un ouvrage de Dieu.

LA MÈRE.

Savez-vous ce que c'est que cela ?

L'ENFANT.

Oui, maman, c'est une coque de vers à soie.

LA MÈRE.

Les petits fils qui la composent sont bien fins, bien unis, voyez s'ils paroîtront inégaux au microscope.

L'ENFANT (*regardant dans le microscope*).

Ah ! c'est toujours aussi régulier, la coque est toujours aussi unie, aussi brillante, les fils aussi égaux...

LA MÈRE.

C'est que cela est l'ouvrage de Dieu. Examinons encore quelque chose! Qu'est-ce qu'il y a sur ce papier ?

L'ENFANT.

Des petits points faits avec de l'encre, et des petites taches toutes rondes, faites aussi avec de l'encre.

LA MÈRE.

Ces petits points et les petites mouchetures vous paroissent bien parfaitement ronds ?

L'ENFANT.

Oh ! oui, parfaitement ronds.

LA MÈRE.

Ils sont faits avec le plus grand soin.... regardez-les au microscope....

L'ENFANT.

Eh bien! ces petits points et ces mouchetures ne sont plus que de grandes taches tout inégales, et dentelées tout autour, et elles ne sont plus du tout rondes.

LA MÈRE.

Otez le papier, nous allons voir de l'ouvrage de Dieu. Ceci est une aile de papillon, vous voyez qu'elle est semée de petites mouchetures rondes; mettez-la sous le verre. Que voyez-vous ?

L'ENFANT.

Je vois ce que je voyois sans le verre, excepté que cela est plus grand.

LA MÈRE.

Les mouchetures sont toujours aussi rondes, elles ne sont pas dentelées, défigurées, inégales....

L'ENFANT.

Oh! pas du tout, elles sont parfaites; oh! comme les ouvrages du bon Dieu sont beaux!....

LA MÈRE.

Ils méritent donc bien qu'on se donne la peine de les étudier!

L'ENFANT.

Sûrement; mais je ferai toujours comme cela, je les comparerai aux ouvrages des hommes.

LA MÈRE.

Et toujours, en toutes choses, vous trouverez des défauts dans les ouvrages

des hommes, et plus vous deviendrez savante, plus vous trouverez parfaits les ouvrages de Dieu. Cela doit vous faire penser deux choses : la première, que Dieu mérite autant notre admiration que notre amour ; la seconde, que les hommes orgueilleux sont extravagans, parce qu'ils ne peuvent rien faire de parfaitement beau, de parfaitement régulier, et que leurs plus beaux ouvrages sont remplis de défauts et d'imperfections. Je suis obligée de sortir pour aller faire une visite ; mais avant de nous quitter, voulez-vous faire l'extrait de notre conversation, *un extrait de vive voix*, comme hier ?

L'ENFANT.

Volontiers, maman. Toute notre conversation est venue de ce que j'ai cassé mon aiguille.... Vous m'avez appris que les aiguilles étoient d'acier, que l'acier est du fer préparé d'une certaine manière... Et puis nous avons regardé une aiguille bien fine dans le microscope, et elle a paru toute raboteuse et sans pointe ; au lieu de cela un aiguillon d'abeille a paru au microscope tout aussi uni et aussi pointu qu'il le paroît à la vue, et vous m'avez expliqué que cela venoit de ce que c'est

Dieu qui fait les abeilles et leurs aiguillons, tandis que ce sont les hommes qui font les aiguilles.

LA MÈRE.

Très-bien, ma chère amie... Ensuite nous avons comparé au microscope différens ouvrages des hommes, et différens ouvrages de Dieu.

L'ENFANT.

Et toujours les ouvrages des hommes étoient pleins de défauts, et les ouvrages de Dieu étoient parfaits.

LA MÈRE.

Quelle réflexion ai-je faite à ce sujet?

L'ENFANT.

Que cela nous devoit bien faire admirer Dieu, et devoit nous rendre bien humbles.

LA MÈRE.

Nous avons dit aussi qu'il falloit étudier les ouvrages de Dieu et les ouvrages des hommes, en les comparant toujours, et que c'étoit une étude très-intéressante. Pour étudier les ouvrages des hommes, il faut voir beaucoup de manufactures, il faut apprendre à dessiner, à peindre, et bien d'autres choses. Pour étudier les ou-

vrages de Dieu, il faut apprendre la botanique et l'histoire naturelle.

L'ENFANT.

J'apprendrai tout cela, chère maman.

LA MÈRE.

Je l'espère, parce que vous êtes docile et appliquée, et que vous aimez les conversations instructives. Bonsoir, ma bonne enfant, vous serez couchée quand je rentrerai ce soir...

L'ENFANT.

Venez toujours m'embrasser dans mon lit.

LA MÈRE.

Je craindrois de vous réveiller.

L'ENFANT.

Ce réveil-là pourroit-il me faire mal? — A quelle heure partirons-nous demain matin pour la Champagne?

LA MÈRE.

A huit heures.

L'ENFANT.

Nous coucherons en chemin?

LA MÈRE.

Oui, une fois...

L'ENFANT.

J'en suis bien aise, j'ai bien envie de coucher dans une auberge, cela ne m'est jamais arrivé.

TROISIÈME DIALOGUE.

La mère et l'enfant sont dans une chambre d'auberge sur la route de Champagne.

LA MÈRE.

Ecoutez, mon enfant, allez dire à votre bonne, qui est dans l'autre chambre, que je la prie de descendre et de demander à l'hôtesse s'il y a quelqu'un logé au-dessous de nous; c'est une chose dont je m'informe toujours en arrivant dans les auberges, surtout quand j'y dois coucher.

L'ENFANT.

Pourquoi cela, maman?

LA MÈRE.

Je vous le dirai quand vous aurez fait ma commission.

(*L'enfant sort.*)

L'ENFANT (*rentrant*).

Maman, ma bonne n'est pas descendue, parce qu'elle savoit ce que vous deman-

dez. Il y a sous cet appartement une dame malade, et qui est dans son lit depuis huit jours.

LA MÈRE.

Eh bien! devinez-vous à présent pourquoi je faisois cette question!

L'ENFANT.

Non, maman.

LA MÈRE.

Pensez-y bien, chère enfant, vous qui avez un si bon cœur...

L'ENFANT.

Vous imaginez que peut-être il y auroit quelqu'un de malade dans ce logement, et vous vouliez le savoir pour ne pas faire de bruit... parce que le bruit sur la tête empêche de dormir...

LA MÈRE.

Et même quand la personne qui loge au-dessous de nous ne seroit pas malade, j'éviterois de faire du bruit; car les voyageurs sont quelquefois bien fatigués, ils ont besoin de repos et se couchent en arrivant. Jugez des attentions que je me crois obligée d'avoir pour une femme malade et arrêtée dans une auberge depuis huit jours.... Mais que faites-vous donc là, mon enfant?

L'ENFANT.

Maman, j'ôte mes souliers, pour ne pas faire du tout de bruit en marchant...

LA MÈRE.

Vous avez raison, je vais ôter aussi les miens.

L'ENFANT.

Maman, vous dites que le vin d'auberge est toujours mauvais et malsain; cette personne malade n'en a peut-être pas de bon, et vous en avez deux bouteilles...

LA MÈRE.

Je vous sais gré de cette pensée; allez dire à votre bonne qu'elle porte ces deux bouteilles chez la malade, qu'elle les offre à la garde-malade... Allez!

(L'enfant sort en marchant tout doucement sur la pointe des pieds.)

L'ENFANT (*revenant*).

J'ai été un peu long-temps, parce que je suis descendue avec ma bonne. Nous avons gratté tout doucement à la porte, une femme-de-chambre est venue, nous avons offert le vin, la femme-de-chambre le refusoit, mais nous l'avons forcée de l'accepter, parce qu'elle nous a dit que sa

maîtresse n'en avoit pas de bon et qu'elle en désiroit.

LA MÈRE.

Et nous qui nous portons bien, nous nous en passerons sans peine.

L'ENFANT.

Et même en buvant le mauvais vin de l'auberge, cela nous fera plaisir de penser que cette pauvre malade en a de meilleur. Mais, maman, n'avez-vous pas été malade aussi une fois dans une auberge?

LA MÈRE.

Oui, pendant deux mois, et je pensai mourir.

L'ENFANT.

Aviez-vous des voyageurs logés au-dessus de votre appartement?

LA MÈRE.

Non, mais j'avois tout à côté de moi des voisins dont je n'étois séparée que par une cloison très-mince; c'étoient une jeune dame et son mari, qui, pour leur plaisir, séjournèrent trois semaines dans cette ville, et restèrent tout ce temps dans l'auberge où j'étois.

L'ENFANT.

Et ils ne vous faisoient pas du tout de bruit?

LA MÈRE.

Au contraire, ils faisoient un vacarme épouvantable.

L'ENFANT.

Est-il possible!

LA MÈRE.

Ils savoient pourtant que j'étois bien malade à côté d'eux, mais ils n'y pensoient pas. Tous les matins en se levant ils chantoient à tue-tête, et faisoient la conversation la plus bruyante que j'aye jamais entendue; comme ils sortoient tout de suite après le dîner pour aller au spectacle et souper dehors, j'avois du repos dans la journée, mais ils rentroient fort tard et souvent au milieu de la nuit. Alors le tapage recommençoit avec une telle violence, que j'en aurois été incommodée en parfaite santé, et dans l'état où j'étois, ces secousses continuelles me mirent à la mort...

L'ENFANT.

O ciel!...

LA MÈRE.

On prit enfin le parti de me transporter mourante dans un autre logement.....

L'ENFANT.

Mais ces voyageurs-là étoient des monstres....

LA MÈRE.

Point du tout, c'étoient des gens étourdis et sans réflexion...

L'ENFANT.

Mais pourtant s'ils avoient eu de bons cœurs, ils auroient craint de vous faire mal par ce tapage...

LA MÈRE.

Ils étoient si occupés de leurs plaisirs qu'ils ne pensoient pas du tout à moi. S'ils avoient su à quel point ils me faisoient mal, ils n'auroient sûrement pas eu cette inhumanité. Mais enfin ce fut leur inattention qui me donna cette grande maladie, et si j'en étois morte, ils auroient été coupables de ma mort devant Dieu. Voilà ce que c'est que de se conduire sans réflexion, et de s'accoutumer à ne se gêner en rien pour les autres.

L'ENFANT.

C'est affreux!....

LA MÈRE.

Tout le monde a horreur des homicides; c'est-à-dire des scélérats qui tuent, qui em-

poisonnent, qui assassinent, mais on peut être homicide sans tuer, sans assassiner, sans empoisonner, et c'est à quoi on ne réfléchit pas assez.

L'ENFANT.

Sûrement, ces voyageurs étoient des homicides, puisqu'ils vous causèrent une grande maladie.

LA MÈRE.

Il est vrai pourtant que ce n'étoit pas leur projet, mais ils en étoient toujours coupables, parce qu'avec un peu d'attention et en se gênant un peu, ils m'auroient épargné cette maladie; et Dieu punit sévèrement l'inattention et l'étourderie qui font tort à notre prochain.

L'ENFANT.

Quand nous donnons injustement du chagrin à quelqu'un, c'est aussi une espèce d'homicide, car on dit qu'on peut mourir de chagrin?

LA MÈRE.

Assurément, et quand on afflige injustement quelqu'un, on le rend triste. La tristesse, l'injustice, dérangent la santé, et souvent causent des maladies mortelles.

L'ENFANT.

Mon Dieu! comme il faut prendre garde à cela!

LA MÈRE.

Un mari qui maltraite sa femme peut la faire mourir de chagrin; des enfans indociles, étourdis, inappliqués, désolent leurs parens, et peuvent...

L'ENFANT.

O chère maman! n'achevez pas! Je serai toujours docile, je m'appliquerai bien....

LA MÈRE.

J'en suis sûre, parce que vous êtes humble et sensible. Aussi, loin d'abréger ma vie, vous en serez la consolation et le bonheur, et pour cela, chère enfant, soyez toujours bonne, humble et réfléchie. Accoutumez-vous en toutes choses à sacrifier vos plaisirs à ceux des autres, à vous gêner et vous contraindre, quand cela est le moins du monde utile à la santé ou à la satisfaction des personnes qui vous sont le plus indifférentes; c'est ainsi que vous aurez toujours de l'humanité, et sans cela on en manque continuellement en mille occasions. Vous comprenez bien que les

médisans peuvent être aussi des homicides ?

L'ENFANT.

Sûrement, puisque le mal qu'ils disent des autres peut causer de grands chagrins.

LA MÈRE.

Et que les chagrins détruisent la santé et par conséquent abrègent la vie.

L'ENFANT.

Mais quand on a de la bonté et que l'on réfléchit, je crois qu'on a bien de l'aversion pour la médisance....

LA MÈRE.

Ce que vous dites là est parfaitement juste, il n'y a que les méchans, ou les gens sans véritable esprit et sans réflexion, qui soient médisans.

QUATRIÈME DIALOGUE.

La mère et l'enfant se promenant dans un jardin.

LA MÈRE.

Qu'avez-vous, mon enfant? vous avez l'air triste.

L'ENFANT.

Maman, c'est la mort de madame de Léry qui m'attriste.

LA MÈRE.

Vous la connoissez à peine, nous ne l'avons vue que deux fois....

L'ENFANT.

Oui, maman, mais je l'ai vue hier au soir en bonne santé; elle étoit bien gaie, et elle est morte ce matin tout d'un coup!...

LA MÈRE.

Cela s'appelle une mort subite; c'est une chose assez commune. J'en ai vu plusieurs de semblables. J'ai vu mourir une femme dans un grand cercle, à une table de jeu; elle paroissoit se porter à mer-

veille ; elle parloit et rioit, quand tout à coup elle baissa la tête sur ses cartes ; on lui demanda ce qu'elle regardoit, elle ne put répondre, car elle étoit morte... (1).

L'ENFANT.

Mon Dieu !

LA MÈRE.

Un homme de ma connoissance est mort de même. Il s'habilloit pour sortir, il demanda de l'eau pour se laver les mains, et en s'essuyant les mains il tomba roide mort (2).

L'ENFANT.

Oh! que c'est effrayant !...

LA MÈRE.

Et pourquoi ?

L'ENFANT.

Ah! chère maman, quand on pense qu'on peut voir mourir comme cela ceux qu'on aime !...

LA MÈRE.

Cette pensée-là est bien triste, j'en con-

(1) J'ai vu mourir ainsi la marquise de Polignac du Palais-Royal, quelques années avant la révolution.

(2) Le marquis de Conflans, quelque temps avant la révolution.

viens; mais cependant la mort n'est qu'une absence...

L'ENFANT.

Qu'une absence! ..... mais quand quelqu'un meurt, on ne le revoit plus jamais...

LA MÈRE.

On ne le revoit plus dans ce monde; mais on le retrouve dans le ciel, si on a été bon pendant sa vie, et on le retrouve pour ne le plus quitter, et pour exister toujours et pour être éternellement heureux. Avec cette pensée- là on ne doit pas raisonnablement s'effrayer de la mort; j'avoue qu'il est très-naturel de s'affliger quand on voit mourir ceux qu'on aime, car c'est la plus grande peine que l'on puisse éprouver sur la terre; mais on doit se consoler en pensant qu'on les retrouve sûrement pour ne plus les perdre.

L'ENFANT.

Cela est vrai, mais, pourtant, maman, cela m'effraieroit de voir mourir quelqu'un que je ne connoîtrois pas du tout.

LA MÈRE.

Pour moi je ne suis effrayée que de voir

mourir ceux qui ont mal vécu. La mort est affreuse pour les impies et pour les méchans, parce que Dieu les punira. Mais quand je sais que quelqu'un a bien vécu, c'est-à-dire qu'il a été pieux, charitable, bon, alors je le trouve heureux de mourir, parce que je sais qu'il ira dans le ciel, et qu'il jouira d'un bonheur éternel.

L'ENFANT.

Ainsi, maman, quand nous sommes bons, nous devrions donc désirer de mourir ?

LA MÈRE.

Non, parce que nous ne devons désirer que ce que Dieu veut. Tant que Dieu nous laisse vivre, nous ne devons songer qu'à bien employer la vie, c'est-à-dire à honorer, servir Dieu, et faire du bien à notre prochain ! plus nous aurons fait de bien, et plus Dieu nous rendra heureux après notre mort. Ainsi nous devons même désirer de vivre long-temps, afin de pouvoir augmenter le nombre de nos bonnes actions. En même temps nous ne devons point craindre la mort, parce que les méchans seuls doivent la craindre, et puis parce que nous devons

toujours être soumis à toutes les volontés de Dieu.

L'ENFANT.

Maman, on dit qu'il y a des gens qui se sont tués eux-mêmes, c'est un crime ?...

LA MÈRE.

Assurément, et un horrible crime, car c'est abandonner volontairement ses parens et ses amis, c'est renoncer à tous les devoirs qui nous attachent à la terre, et enfin c'est faire une chose contre la volonté de Dieu, qui vouloit donner une plus longue vie.

L'ENFANT.

Ceux qui font ce crime n'aiment donc pas Dieu ?

LA MÈRE.

Non, ce crime n'est jamais commis que par les impies.

L'ENFANT.

Et pourquoi ces impies veulent-ils se tuer ?

LA MÈRE.

Parce qu'ils n'ont pas le courage de supporter avec patience le malheur, la pauvreté ; et puis ces gens-là n'aiment personne, ne sont pas vertueux, et alors

on est sans consolation ; Dieu ne les protége plus, et quand Dieu s'éloigne de nous, nous devenons foibles, insensés et incapables de réflexion : dans cet état il prend à ces gens-là un mouvement de rage, une espèce de folie furieuse, et ils se tuent!

L'ENFANT.

Cela fait frémir.

LA MÈRE.

Au lieu de cela, les personnes vertueuses supportent patiemment le malheur, parce qu'elles sont parfaitement soumises à la volonté de Dieu, et qu'elles savent qu'il les récompensera de leur patience et de leur courage.

CINQUIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

Savez-vous, maman, que cette pauvre Jeanneton n'est pas entrée au service de cette dame qui avoit promis de la prendre?

toujours être soumis à toutes les volontés de Dieu.

L'ENFANT.

Maman, on dit qu'il y a des gens qui se sont tués eux-mêmes, c'est un crime ?...

LA MÈRE.

Assurément, et un horrible crime, car c'est abandonner volontairement ses parens et ses amis, c'est renoncer à tous les devoirs qui nous attachent à la terre, et enfin c'est faire une chose contre la volonté de Dieu, qui vouloit donner une plus longue vie.

L'ENFANT.

Ceux qui font ce crime n'aiment donc pas Dieu ?

LA MÈRE.

Non, ce crime n'est jamais commis que par les impies.

L'ENFANT.

Et pourquoi ces impies veulent-ils se tuer ?

LA MÈRE.

Parce qu'ils n'ont pas le courage de supporter avec patience le malheur, la pauvreté ; et puis ces gens-là n'aiment personne, ne sont pas vertueux, et alors

elle conta cela, et dit dans la maison que Jeanneton tomboit du haut-mal; je me souviens que maman gronda Sophie pour avoir dit cela.

LA MÈRE.

Et vous souvenez-vous de la raison pour laquelle je la grondai?

L'ENFANT.

Oui, maman, vous lui dites qu'elle n'étoit pas médecin, et qu'ainsi elle pouvoit se tromper là-dessus, parce qu'il y a des maux de nerfs qui ressemblent beaucoup à l'épilepsie. Vous lui dites encore qu'elle auroit dû seulement vous dire en particulier ce qu'elle croyoit, et non le conter à tout le monde dans la maison, parce que l'épilepsie est une affreuse maladie qui effraie beaucoup de gens, et que si cette pauvre fille passoit pour l'avoir, elle ne trouveroit plus à se placer.

LA MÈRE.

Vous voyez que j'avois raison, puisque la dame qui devoit la prendre n'en veut plus, et uniquement parce qu'on a répété ce qu'avoit dit Sophie, et que cela a été redit à cette dame.

L'ENFANT.

Mais, maman, le médecin qui a depuis vu Jeanneton dans un évanouissement semblable, dit que ce n'est pas le haut-mal....

LA MÈRE.

Oui, et en effet elle n'a pas du tout cette maladie.

L'ENFANT.

Eh bien ! le médecin n'a qu'à dire cela à cette dame !...

LA MÈRE.

Il le lui a dit, mais cette dame étoit prévenue d'avance, et elle pense toujours, malgré tout ce qu'on peut lui dire, que le premier accident de Jeanneton étoit une attaque d'épilepsie... Sophie a été chez elle pour s'accuser elle-même d'imprudence, pour lui avouer que c'est elle qui avoit dit cela sans réflexion et sans raison, et pour l'assurer qu'elle s'étoit trompée; tout cela a été inutile. Cela vous prouve, mon enfant, qu'il est fort aisé de nuire à quelqu'un, et qu'ensuite, même quand on le reconnoît et qu'on s'en repent, il est très-difficile et souvent impossible de réparer le mal qu'on a fait.

L'ENFANT.

Sophie est pourtant bien bonne.

LA MÈRE.

Oui, parce qu'elle est très-jeune encore; mais si elle ne se corrige pas de ses défauts, elle deviendra certainement très-dangereuse et très-méchante, quoiqu'elle ait naturellement un bon cœur; mais elle manque de réflexion, et elle a beaucoup de commérage...

L'ENFANT.

Maman, qu'est-ce que le commérage? Je ne le sais pas bien.

LA MÈRE.

Une personne qui a du commérage, est une personne frivole, curieuse et bavarde, qui aime à se mêler de toutes sortes de petites choses qui ne la regardent pas, à savoir ce que disent et font les autres; elle aime surtout à parler, à conter, et quand elle a conté tout ce qu'elle a vu, et répété tout ce qu'on lui a dit, communément elle invente, ou du moins elle exagère ses histoires; ainsi ce défaut rend indiscrète, inconsidérée et menteuse, et de plus il ennuie tout le monde...

conduit nécessairement au commérage.

L'ENFANT.

Maman, je voudrois encore vous demander une chose, pourquoi a-t-on tant de peur des personnes qui tombent du haut-mal ?

LA MÈRE.

Parce qu'en général on croit que ce mal se gagne, mais cela n'est pas vrai; ma mère a eu à son service pendant vingt ans une femme de chambre qui tomboit du haut-mal; elle aimoit cette pauvre femme, et l'a toujours gardée et soignée jusqu'à sa mort, j'en aurois fait autant à sa place; cette maladie, ainsi que presque toutes les maladies, ne se gagne point; mais les gens qui manquent de courage en sont effrayés et la craignent; c'est une foiblesse, et de plus un manque d'humanité.

L'ENFANT.

On peut gagner la rougeole, la fièvre rouge et la petite vérole ?

LA MÈRE.

Oui, et seulement quand on n'a jamais eu ces maladies; ainsi il est absurde et honteux de craindre toutes les autres.

SIXIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

MAMAN, je voudrois savoir clairement ce que c'est que le courage?

LA MÈRE.

Ma fille, le courage pour les femmes n'est autre chose que d'être soumis à la volonté de Dieu, et d'avoir de la patience, de la raison et de l'humanité.

L'ENFANT.

Comment cela, maman?

LA MÈRE.

Quand on est soumis à Dieu, on ne s'impatiente point, on ne se désespère point, parce que tout ce que nous éprouvons ne nous arrive que par la volonté de Dieu, ainsi on a de la patience. Quand on a de la raison, on sait que les plaintes et les regrets ne changeroient pas notre sort; ainsi quand on souffre, on ne répète pas sottement et inutilement: ô que j'ai mal à la tête! ô que j'ai mal à l'estomac! et on se tait. Quand on a de l'humanité,

on aime à soigner les malades, à secourir les infortunés, et l'on ne craint point de gagner des maladies, on n'y pense pas, et l'on s'exposeroit même volontiers à déranger sa santé et à souffrir soi-même pour soulager les autres! Vous voyez que toutes ces vertus donnent nécessairement le courage.

L'ENFANT.

Ainsi celles qui n'ont pas du courage n'ont donc pas ces vertus?

LA MÈRE.

Oui, communément elles ne les ont pas, et voilà pourquoi on méprise tant les personnes qui manquent de courage; cependant quelquefois le manque de courage ne vient que de mauvaise habitude, de mauvaise éducation. J'ai connu des personnes très-poltronnes qui avoient de l'esprit et beaucoup d'humanité... Mais celles-là n'étoient poltronnes que dans des minuties, et elles avoient beaucoup de courage dans les grandes occasions.

L'ENFANT.

Maman, toutes les fois qu'il tonne, Toinette fait deux cris, l'un pour l'éclair, l'autre pour le tonnerre, et puis elle baisse la tête sur ses genoux.

LA MÈRE.

Aussi Toinette n'a que quatre ans; si elle avoit de la raison, elle ne feroit rien de tout cela, parce qu'elle sauroit que crier et baisser la tête n'empêche pas de tonner. Toutes ces démonstrations inutiles sont ridicules et extravagantes.

SEPTIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

Maman, le livre que vous m'avez donné m'amuse beaucoup; j'aime bien la lecture.

LA MÈRE.

Tant mieux, c'est de tous les goûts le plus utile, pourvu qu'on ne lise que de bons livres.

L'ENFANT.

Les bons livres sont ceux qui nous instruisent?

LA MÈRE.

Oui, tous les livres qui nous enseignent à devenir meilleurs, à nous bien conduire. Mais ce n'est pas assez de les aimer et de

les lire avec plaisir, il faut suivre les bons conseils qu'on y trouve. Songez-vous à cela en lisant?

L'ENFANT.

Pas trop, maman.

LA MÈRE.

Eh bien! c'est tout comme si vous ne lisiez pas. Il faut, ma chère amie, prendre une excellente habitude, qui vous perfectionnera beaucoup et promptement; c'est de vous promettre que vous mettrez en pratique, c'est-à-dire que vous ferez vous-même sur-le-champ, quand cela sera possible, toutes les actions vertueuses que vous trouverez dans un livre et que vous n'aurez point encore faites.

L'ENFANT.

Oui, maman, je vous promets cela.

LA MÈRE.

C'est alors que vous profiterez de vos lectures. Car à quoi sert d'admirer une chose si on ne veut pas l'imiter? Les méchans eux-mêmes admirent la vertu, parce que rien n'est si beau que la vertu, mais ils l'admirent sans la pratiquer...

L'ENFANT.

Je ne veux pas admirer seulement comme les méchans, j'imiterai tant que

SIXIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

Maman, je voudrois savoir clairement ce que c'est que le courage ?

LA MÈRE.

Ma fille, le courage pour les femmes n'est autre chose que d'être soumis à la volonté de Dieu, et d'avoir de la patience, de la raison et de l'humanité.

L'ENFANT.

Comment cela, maman ?

LA MÈRE.

Quand on est soumis à Dieu, on ne s'impatiente point, on ne se désespère point, parce que tout ce que nous éprouvons ne nous arrive que par la volonté de Dieu, ainsi on a de la patience. Quand on a de la raison, on sait que les plaintes et les regrets ne changeroient pas notre sort; ainsi quand on souffre, on ne répète pas sottement et inutilement : ô que j'ai mal à la tête ! ô que j'ai mal à l'estomac ! et on se tait. Quand on a de l'humanité,

prenoit bien garde de les gâter. Enfin elle faisoit peu à peu des habits neufs pour les poupées, et quand les étrennes ou le jour de sa naissance approchoient, on ne lui voyoit plus du tout de joujoux; il ne lui en restoit pas un seul, à l'exception de quelques petites choses brisées ou gâtées; mais savez-vous, maman, ce qu'elle en avoit fait? C'est là ce qui est charmant!

LA MÈRE.

Eh bien?

L'ENFANT.

Jenny connoissoit une vieille femme bien pauvre, qui faisoit, pour gagner sa vie, un petit négoce de tous ces joujoux. Quand Jenny recevoit ces joujoux, elle donnoit quelques jours après à la femme les joujoux ressemblans aux autres qu'elle avoit serrés à part. La bonne femme vendoit tout de suite ces joujoux tout neufs, ce qui lui faisoit attendre patiemment les autres; ensuite quand les étrennes approchoient, Jenny donnoit encore les joujoux en bon état qu'elle nettoyoit bien avant; et puis elle déshabilloit les poupées et les rhabilloit avec les habits neufs qu'elle avoit faits, et puis elle les donnoit encore à la femme qui les vendoit à merveille, parce qu'elles

étoient charmantes, puisque les habits étoient neufs....

LA MÈRE.

Les poupées cependant étoient vieilles?

L'ENFANT.

Oui, maman; mais avec leurs beaux habits elles étoient comme toutes neuves.

LA MÈRE.

Elles n'avoient donc pas le front, et les joues, et les bras rompus, et le nez cassé?

L'ENFANT.

Ah! maman, j'entends bien ce que vous voulez dire; il est vrai que jusqu'ici j'ai toujours cassé le nez de mes poupées....

LA MÈRE.

Et puis vous perdez la plus grande partie des pièces de vos ouvrages, et vous brisez les autres.

L'ENFANT.

Je n'avois pas la bonne idée de Jenny.

LA MÈRE.

Pour revenir à votre histoire, je suis de votre avis, je la trouve charmante. Cette Jenny deviendra une personne parfaite, puisque si jeune elle est déjà adroite, laborieuse, soigneuse, et bienfaisante (1).

(1) J'ai vu à Berlin une société de jeunes de-

L'ENFANT.

Maman, je voudrois imiter cette action; avec ce projet-là je deviendrai bien soigneuse, je ne perdrai plus rien, je ne casserai plus de nez....

LA MÈRE.

Je n'en doute pas, parce que vous êtes bonne, et que destinant vos joujoux à faire une bonne action, vous ne voudrez pas les gâter.

L'ENFANT.

Oh! j'en aurai un soin!.... Mais, maman, il faudra me trouver une pauvre femme.

LA MÈRE.

Je m'en charge; et comme je veux contribuer à cette bonne action, quand vous ne recevrez pas en présent des joujoux doubles, je vous donnerai une petite somme que vous remettrez à la femme; en

moiselles, qui, pendant plusieurs mois, ont consacré tous leurs momens de loisir à vêtir une grande quantité de poupées, qu'elles ont ensuite vendues au profit de quelques pauvres enfans orphelins, qu'elles ont ainsi tirés d'une affreuse misère. Une ingénieuse industrie devient sublime quand elle est employée au soulagement des infortunés.

outre je joindrai à ce que vous donnerez quelques-uns de mes petits ouvrages qu'elle vendra à son profit : des pelotes, des ménagères, des petits paniers, des nattes de paille, et même souvent je vous aiderai à travailler pour les poupées, car rien n'est puérile ou frivole de ce qui peut être utile aux autres.

L'ENFANT.

Quand commencerons-nous, chère maman ?

LA MÈRE.

Aujourd'hui même, si vous voulez.

L'ENFANT.

Hélas ! je n'ai pas une poupée que l'on puisse habiller, elles sont toutes cassées.

LA MÈRE.

J'en ferai acheter deux que nous aurons sans habits, et nous les vêtirons.

L'ENFANT.

Ah ! chère maman, que vous êtes bonne !

LA MÈRE.

Vous devez sentir à présent combien on est coupable quand on n'a nul soin, que l'on perd, que l'on brise tout, puisque ces mêmes choses pourroient faire subsister des pauvres. Les vieux joujoux de Jenny

procureroient du pain à une pauvre femme.

L'ENFANT.

Pour vous, maman, vous ne perdez rien, pas même les vieux gants et les cachets des lettres que vous recevez....

LA MÈRE.

On revend ces vieux gants à des marchands qui en font de la colle; ces cachets et ceux que me donnent mes amis auxquels je les demande, forment au bout de l'année deux ou trois grands sacs qui se revendent aussi; je donne tout cela à une pauvre femme qui m'a dit qu'elle en retire par an plus d'un louis. Supposons que dans une ville aussi grande que Paris 500 personnes fassent ainsi que moi cet amas de vieux gants et de cachets pour les donner à un pauvre, voilà dans une seule ville cinq cents louis d'aumônes de plus, et sans qu'il en ait rien coûté à personne.

L'ENFANT.

A présent que je sais tout cela, je ne perdrai jamais une épingle.

LA MÈRE.

Et vous me promettez de profiter toujours de vos lectures comme nous en sommes convenues; c'est-à-dire, d'imiter tout

ce que vous admirerez, comme vous le faites pour le trait de Jenny?

L'ENFANT.

Oh! oui, maman.

LA MÈRE.

Et quand vous serez un peu plus âgée, il faudra aussi tâcher d'inventer vous-même des bonnes actions: j'ai connu une personne qui s'étoit fait une loi de réfléchir tous les matins en se levant, pendant une demi-heure, aux bonnes actions qu'elle pourroit faire dans la journée, et elle inventoit souvent des choses charmantes et toutes nouvelles.

L'ENFANT.

Je pourrois m'accoutumer à cela dès à présent.

LA MÈRE.

Vous feriez fort bien, et je vous assure que vous y trouverez un grand plaisir; je vous conseille de penser à cela de temps en temps à vos promenades.

L'ENFANT.

Oui, maman, j'y penserai dès aujourd'hui.

HUITIÈME DIALOGUE.

LA MÈRE.

Eh bien! avez-vous tâché hier, en vous promenant, d'imaginer quelque bonne action?

L'ENFANT.

Oui, maman ; ô j'ai bien pensé ! et j'ai inventé beaucoup de choses, mais j'ai eu bien de la peine. . . .

LA MÈRE.

Comment cela?

L'ENFANT.

Oh! parce que je n'inventois d'abord que des choses qu'un enfant ne pouvoit pas faire; enfin pour tout ce que j'imaginois, j'étois trop petite, ou je n'étois pas assez forte, ou j'étois trop ignorante: cela me faisoit envier les grandes personnes, elles sont bien heureuses, elles peuvent faire tant de bien! et les pauvres enfans n'en peuvent guère faire.

LA MÈRE.

Quand on en fait autant qu'on le peut,

on est toujours heureux. Mais rendez-moi compte avec détail de toutes vos pensées là-dessus, car cela m'intéresse extrêmement.

L'ENFANT.

Eh bien! maman, aussitôt que j'ai été à la promenade, je me suis donc mise à penser, et j'ai dit en moi-même : je n'ai point d'argent, je n'ai rien à donner, ainsi il ne faut pas que je songe à faire quelques présens. Cherchons quelqu'autre bonne action. Là-dessus il m'est venu des idées, mais qui, comme je l'ai dit, n'étoient pas possibles pour une enfant, cela me désoloit.... Je ne savois plus qu'imaginer; dans ce moment-là nous sortions du bois, et nous tournions à droite pour aller sur le bord de la rivière; nous vîmes là une petite fille qui avoit sur le dos une hotte pleine de branches d'arbres, et qui tenoit un panier plein de gros cailloux qu'elle venoit de ramasser sur le bord de la rivière : je lui demandai ce qu'elle vouloit faire de ces pierres; elle me répondit que c'étoit pour les semer depuis le petit pont qui est au commencement du village jusqu'à la porte de la maison de sa mère, parce que, pour peu qu'il pleuve, il y a dans cette rue

une boue affreuse, et ces pierres jetées dans la rue feront une espèce de chemin sur lequel on pourra passer sans enfoncer. Là-dessus je voulus porter le panier de la petite fille qui étoit dejà si fatiguée de porter sa hotte, mais le panier étoit trop lourd; la France qui étoit avec nous s'en chargea, et pour servir à quelque chose, j'en pris deux pierres que j'ai portées. Nous avons ainsi reconduit la petite fille chez elle, et nous lui avons aidé à semer les cailloux; mais il en faudra encore plus de trente paniers pour faire le chemin, et j'ai pensé qu'à ma promenade du matin j'irois aussi ramasser des cailloux dans un petit panier, et en revenant je les porterai dans la rue, pour aider à faire le chemin.

LA MÈRE.

C'est une fort bonne idée; il faudra faire beaucoup de voyages....

L'ENFANT.

Cela ne sera pas fini dans un jour; mais je continuerai jusqu'à ce que cela soit fait, et ce sera toujours une petite peine de moins pour la pauvre fille.

LA MÈRE.

Assurément.

L'ENFANT.

Maman, j'ai encore eu une autre idée: c'est de semer tous les jours dans la campagne quelques grains de bonnes plantes, ou de planter des arbres, des cerisiers, par exemple, parce que cela est bien aisé.

LA MÈRE.

C'est ce que j'ai fait bien souvent, et c'est ce qu'il est charmant d'entreprendre à votre âge; car si, comme je l'espère, vous vivez jusqu'à quatre-vingt-dix ans, alors vous aurez embelli la terre d'une forêt entière et d'une multitude de champs de fleurs.

L'ENFANT.

Et ce sont là de bonnes actions, car les arbres sont bien utiles, ils donnent de l'ombrage, des fruits, et fournissent du bois pour se chauffer, et pour faire une quantité de choses; les plantes sont utiles aussi pour la médecine....

LA MÈRE.

Et pour mille autres choses; on en tire de belles couleurs, on se nourrit de celles qui sont bonnes à manger, les autres nourrissent les troupeaux, donnent du lait aux vaches. Voyez comme vous serez heureuse

à quatre-vingt-dix ans en pensant à tout cela !

L'ENFANT.

Oh ! oui, maman, et cela me donne envie de vivre long-temps !

LA MÈRE.

Vous voyez donc combien ceux qui se tuent sont coupables, puisqu'on peut faire tant de bien en vivant, et même une énorme quantité de bonnes actions sans rien donner, sans rien dépenser et se priver de rien, et sans se fatiguer.

L'ENFANT.

Je ne jetterai plus jamais, ni grains, ni noyaux de cerises.

LA MÈRE.

Il faut ne rien perdre, et ne négliger aucune occasion de faire une chose utile. Il n'y a qu'un seul moyen d'être heureux et de jouir véritablement de la vie, c'est de faire toujours tout le bien qu'on peut faire.

L'ENFANT.

Maman, j'ai pensé aussi que je pourrois aller tous les jours, si vous le permettez, faire une petite lecture tout haut à la bonne madame Hubert, qui ne peut pas sortir de sa chambre, puisqu'elle est impotente : je

sais que souvent vous allez lui lire des livres de piété...

LA MÈRE.

J'y consens; je vous donnerai les livres que vous pouvez lui lire. Elle sera fort sensible à cette attention, parce que cette idée vient de vous; car, lorsque vous faites une chose honnête, vous y avez bien moins de mérite si on vous l'a conseillée, que lorsque vous vous y décidez de vous-même.

L'ENFANT.

A l'avenir je penserai toujours toute seule à tout ce que je puis faire d'utile et de bon....

LA MÈRE.

C'est là le moyen de devenir véritablement bonne et aimable.

L'ENFANT.

Et, dès demain, je semerai et je planterai.

LA MÈRE.

Mais que semerez-vous?

L'ENFANT.

Oh! toutes les graines que je pourrai attraper.

LA MÈRE.

Vous prendriez une peine superflue si vous ne saviez pas comment et quand

il faut semer; c'est un art qu'il faut apprendre.

L'ENFANT.

Mon Dieu on ne peut donc rien faire d'utile sans apprendre quelque chose?

LA MÈRE.

Non; et voilà pourquoi l'ignorance est honteuse, c'est qu'elle nous prive presqu'en toutes choses du bonheur d'être utile aux autres.

L'ENFANT.

Cela me chagrine, je ne pourrai donc pas semer de sitôt?

LA MÈRE.

Allez demain matin interroger le jardinier, il vous dira ce que vous pouvez semer et planter dans cette saison; il vous enseignera comment vous devez faire, et en vous instruisant ainsi tous les matins avec lui, vous pourrez commencer tout de suite, et en même temps vous apprendrez l'agriculture, qui est de tous les arts le plus intéressant, le plus amusant et le plus utile.

L'ENFANT.

Oh! j'irai le questionner demain matin, maman; j'ai bien envie de devenir savante, afin d'être utile aux autres.

LA MÈRE.

Il ne tient qu'à vous ; ne perdez pas de temps, ne laissez jamais échapper une occasion de vous instruire et d'apprendre quelque chose de nouveau, et vous deviendrez très-savante.

NEUVIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

Maman, qu'est-ce que d'avoir acquis de la gloire ? J'ai lu cette phrase dans un almanach.

LA MÈRE.

C'est d'être célèbre pour avoir fait de bonnes actions qui ont été connues de tout le monde.

L'ENFANT.

Et qu'est-ce que c'est qu'un héros ?

LA MÈRE.

C'est l'homme qui s'est acquis de la gloire par ses actions connues de tout le monde.

L'ENFANT.

C'est bien beau, la gloire !

LA MÈRE.

Oui, il est doux d'être estimé des hommes, mais il est encore plus doux de se rappeler de bonnes actions secrètes, parce que Dieu préfère celles-là, et que ce sont celles-là qu'il se plaît à récompenser.

L'ENFANT.

On est toujours maître d'acquérir de la gloire; on n'a qu'à faire de bonnes actions, et le dire à tout le monde.

LA MÈRE.

Point du tout; car pour avoir de la gloire, il faut être estimé et admiré, et une personne qui se vante de ce qu'elle a fait de bien, loin d'être estimée, est méprisée; ainsi elle auroit beau faire de bonnes actions, si elle s'en vantoit, ou si elle ne les faisoit que pour s'attirer des louanges, elle n'auroit aucune gloire, et on se moqueroit de sa vanité.

L'ENFANT.

O cela est juste, et je comprends bien cela, et je comprends aussi qu'on n'a de la gloire que lorsqu'on fait de bonnes actions par bon cœur, ou pour Dieu, et qu'ensuite ces bonnes actions se découvrent par hasard.

LA MÈRE.

Et elles se découvrent toujours tôt ou tard ; car avec le temps les bonnes et mauvaises actions se découvrent sûrement. Dieu le veut ainsi, afin de donner de la gloire aux gens vertueux, et de couvrir de honte les méchans.

L'ENFANT.

Maman, excepté à vous, à qui je ne dois rien cacher, et à mon papa, je ne dirai mes bonnes actions à personne. Mais pourtant il y a des actions qu'on ne peut pas cacher?

LA MÈRE.

Sans doute il y en a ; mais quand il est impossible de les faire en secret, on ne peut pas être accusé de vanité, et alors elles procurent de la gloire ; ainsi, souvenez-vous bien de cela, que sans la vertu et la modestie, il n'y a point de gloire, et quoique la gloire soit une belle chose, il est mille fois préférable de plaire à Dieu, et de n'agir que pour lui seul ou par bonté de cœur.

DIXIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

Maman, vous m'avez dit qu'on ne doit faire cas que de ce qui est utile ou de ce qui peut l'être aux autres ; je comprends bien qu'il est utile de lire, d'apprendre l'histoire et la géographie, et bien d'autres sciences, mais j'apprends outre cela des choses qui me paroissent bien inutiles.

LA MÈRE.

Quelles sont-elles ?

L'ENFANT.

Le dessin, la musique et la danse.

LA MÈRE.

Ces choses qui ne forment ni l'esprit ni le cœur, ne sont pas en effet aussi essentielles que la lecture et l'étude de l'histoire ; aussi y employez-vous beaucoup moins de temps : ce ne sont que des talens agréables, mais ils ne sont pas inutiles.

L'ENFANT.

Comment cela, maman ?

LA MÈRE.

On ne peut pas toujours lire, écrire,

causer, ou s'occuper de choses sérieuses, et le dessin et la musique sont pour les grandes personnes les récréations les plus amusantes ; d'ailleurs le dessin est très-utile pour une grande quantité d'ouvrages de femme et surtout pour la broderie ; ajoutons à cela que le dessin et la peinture portés au point de la perfection, ne sont nullement des arts frivoles ! La botanique, science utile et si charmante, ne peut se passer des peintres de fleurs, et les peintres d'histoire immortalisent les actions vertueuses et les héros en les représentant dans leurs tableaux. Les paysagistes contribuent à faire aimer la vertu, ils rappellent à ceux qui ont le malheur d'habiter toujours des palais, que la paix et le bonheur ne se trouvent qu'aux champs, et que les amusemens champêtres sont les seuls dont on ne puisse se lasser ; en un mot, les talens agréables plaisent dans la société, ils y répandent beaucoup d'agrément et de variété, et il n'est pas inutile de plaire dans sa famille et à ses amis. Enfin nous ne pouvons savoir quel sera un jour notre sort, et si nous perdons tout notre bien, les talens alors deviennent fort utiles. Il est très-louable de vivre de

son travail ; et si l'on n'a point de fortune, qu'on sache la musique ou bien dessiner, on n'est pas obligé d'emprunter pour vivre. Vous savez que beaucoup d'émigrés ont perdu tout ce qu'ils possédoient ; eh bien ! tous ceux qui avoient des talens se sont très-bien tirés d'affaire. Les uns donnoient des leçons de différentes choses ou obtenoient de bonnes places, les autres vendoient leurs ouvrages, tandis que ceux qui n'avoient ni instruction ni talens, tomboient dans la misère.

L'ENFANT.

Mais l'instruction toute seule ne suffisoit-elle pas pour gagner sa vie ?

LA MÈRE.

Elle peut suffire dans beaucoup de cas, mais il est plus long et plus difficile de la faire connoître que les talens agréables qui se connoissent tout de suite ; on ne peut pas prouver en quelques jours qu'on a prodigieusement lu, on prouve en un quart d'heure qu'on joue bien de la harpe, qu'on peint bien ; et quand on a un pressant besoin d'argent, les talens en peuvent procurer tout de suite. Enfin on peut joindre les talens à l'instruction, et alors on possède toutes les ressources possibles.

L'ENFANT.

Ah ! je vois à présent que les talens agréables ne sont pas inutiles.

LA MÈRE.

Dites-moi, mon enfant, quand nous sortons pour faire à pied une bien longue promenade, ne prenons-nous pas des précautions, dans la supposition qu'il peut pleuvoir, que le vent peut s'élever, qu'il peut survenir un orage ?

L'ENFANT.

Oui, nous emportons des parapluies, des manteaux, et quelquefois des provisions pour notre goûter....

LA MÈRE.

Eh bien ! voilà ce qu'on appelle de la prudence, et voilà dans la vie comment il faut faire ; quand nous allons nous promener par le plus beau temps du monde, nous disons que peut-être il pleuvra, que peut-être il fera froid, parce que cela est possible, et nous emportons ce qu'il nous faut pour nous garantir du vent et de l'orage ; de même, quand nous sommes riches, nous ne savons pas si nous le serons toujours, et nous devons avoir la prudence d'acquérir toutes les choses qui pourront nous garantir de la misère, dans le cas où

nous perdrions tout notre bien, parce que cela est très-possible, et c'est à quoi nous peuvent servir l'instruction et les talens.

L'ENFANT.

Sûrement tout cela est bien utile; mais la danse, maman?

LA MÈRE.

La danse n'est utile qu'à la santé, c'est un exercice très-sain dans la jeunesse; il est assurément très-utile d'avoir une bonne santé, et l'on y parvient sûrement avec de la sobriété, en faisant différens exercices, tels que la promenade et la danse, et en se formant un caractère doux, égal et patient.

L'ENFANT.

Quoi! le caractère fait quelque chose à la santé?

LA MÈRE.

En doutez-vous? puisque nous avons déjà dit que le chagrin dérange la santé et peut tuer! Quand on s'impatiente sans cesse, quand on se fâche, quand on pleure pour un rien, quand on est contrarié pour des bagatelles, qu'on a continuellement de l'humeur et du mécontentement, n'est-on pas malheureux? toutes ces choses ne

sont-elles pas des peines, des chagrins?

L'ENFANT.

Cela est vrai.

LA MÈRE.

Eh bien! ces chagrins, comme tous les chagrins, font un tort affreux à la santé, et causent avec le temps des maladies cruelles. Vous voyez donc bien que, pour jouir d'une santé parfaite, pour être aimé de tout le monde, pour être heureux, il faut se corriger de tous ses défauts.

ONZIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

MAMAN, qu'est-ce que la liberté?

LA MÈRE.

C'est le pouvoir de faire tout ce qui nous est légitimement utile ou agréable, c'est-à-dire tout ce qui n'est ni contre la religion, ni contre les lois, ni contre le gouvernement, ni contre notre propre intérêt. Si l'on agit contre une de ces choses, on passe les bornes de la liberté, on tombe

dans la licence, ce qui est criminel, et par conséquent punissable.

L'ENFANT.

Je peux donc faire, sans que maman me gronde ou m'en empêche, tout ce qui ne sera ni contre la religion, ni contre les lois, ni contre le gouvernement, ni contre mon intérêt ?

LA MÈRE.

Assurément.

L'ENFANT.

En vérité, maman, vous me laisseriez faire à mon gré de cette manière-là ?

LA MÈRE.

Je n'aurois aucun droit de vous en empêcher.

L'ENFANT.

Vous ne badinez pas, maman ?

LA MÈRE.

Vous savez que, même en plaisantant, je ne me permettrois pas un mensonge.

L'ENFANT.

Mais c'est charmant, cela ! Je serai donc la maîtresse de faire ce que je voudrai, pourvu que je ne *tombe pas dans la licence* ?

LA MÈRE.

Nul doute à cela. Mais comment saurez-

vous que vous ne tomberez pas dans la licence ?

L'ENFANT.

Maman....

LA MÈRE.

Connoissez-vous parfaitement la religion ? connoissez-vous les lois ?

L'ENFANT.

Oh ! non, maman.

LA MÈRE.

Savez-vous seulement ce que c'est que le gouvernement ?

L'ENFANT.

Point du tout.

LA MÈRE.

Avez-vous beaucoup réfléchi sur ce qui vous est utile ou désavantageux ?

L'ENFANT.

Je n'y ai jamais pensé.

LA MÈRE.

Vous ne connoissez donc pas vos propres intérêts ?

L'ENFANT.

Non, maman.

LA MÈRE.

Eh bien ! comment ferez-vous donc pour savoir si vous agissez contre des choses que vous ne connoissez point ?

L'ENFANT.

Je ne pourrai pas le savoir, c'est vrai. Mais combien de temps faut-il pour apprendre tout cela, en s'appliquant bien?

LA MÈRE.

Toute l'enfance et une grande partie de la jeunesse.

L'ENFANT.

Ainsi donc, les enfans et les très-jeunes personnes ne peuvent pas avoir de liberté?

LA MÈRE.

Je vous le demande, qu'en pensez-vous?

L'ENFANT.

C'est impossible, je le comprends, puisqu'il faut savoir tant de choses. Mais, maman, un enfant qui seroit *un prodige*, et qui pourroit apprendre promptement tout cela?

LA MÈRE.

Cet enfant ne seroit pas plus libre que vous, parce qu'il sauroit que la religion et les lois commandent aux enfans et aux jeunes gens, jusqu'à leur majorité, de ne rien faire que par les ordres de leurs parens.

L'ENFANT.

En effet, je sais déjà que Dieu or-

donne aux enfans d'obéir en tout à leurs parens...

LA MÈRE.

Les lois le prescrivent aussi, et cela est fort raisonnable, parce que l'enfant le plus spirituel est hors d'état, faute d'expérience, de se bien conduire, ainsi que les personnes qui sont extrêmement jeunes.

L'ENFANT.

Mais, maman, je fais une réflexion, il y a beaucoup de grandes personnes très-ignorantes, par exemple parmi le peuple, et qui ne connoissent pas plus que moi les lois et le gouvernement, et qui, outre cela, sont nées bien bêtes; on ne doit donc pas non plus leur laisser de la liberté, il faut donc qu'elles obéissent comme des enfans?

LA MÈRE.

Je vous répondrai là-dessus quand vous serez plus âgée; en attendant, occupez-vous de connoître vos devoirs, et non ceux des autres. Les devoirs de votre âge sont bien doux et bien faciles à remplir. *L'obéissance* les renferme tous, et l'on n'exige de vous que ce qui vous

L'ENFANT.

Je ne pourrai pas le savoir, c'est vrai. Mais combien de temps faut-il pour apprendre tout cela, en s'appliquant bien?

LA MÈRE.

Toute l'enfance et une grande partie de la jeunesse.

L'ENFANT.

Ainsi donc, les enfans et les très-jeunes personnes ne peuvent pas avoir de liberté?

LA MÈRE.

Je vous le demande, qu'en pensez-vous?

L'ENFANT.

C'est impossible, je le comprends, puisqu'il faut savoir tant de choses. Mais, maman, un enfant qui seroit *un prodige*, et qui pourroit apprendre promptement tout cela?

LA MÈRE.

Cet enfant ne seroit pas plus libre que vous, parce qu'il sauroit que la religion et les lois commandent aux enfans et aux jeunes gens, jusqu'à leur majorité, de ne rien faire que par les ordres de leurs parens.

L'ENFANT.

En effet, je sais déjà que Dieu or-

donne aux enfans d'obéir en tout à leurs parens...

LA MÈRE.

Les lois le prescrivent aussi, et cela est fort raisonnable, parce que l'enfant le plus spirituel est hors d'état, faute d'expérience, de se bien conduire, ainsi que les personnes qui sont extrêmement jeunes.

L'ENFANT.

Mais, maman, je fais une réflexion, il y a beaucoup de grandes personnes très-ignorantes, par exemple parmi le peuple, et qui ne connoissent pas plus que moi les lois et le gouvernement, et qui, outre cela, sont nées bien bêtes; on ne doit donc pas non plus leur laisser de la liberté, il faut donc qu'elles obéissent comme des enfans?

LA MÈRE.

Je vous répondrai là-dessus quand vous serez plus âgée; en attendant, occupez-vous de connoître vos devoirs, et non ceux des autres. Les devoirs de votre âge sont bien doux et bien faciles à remplir. *L'obéissance* les renferme tous, et l'on n'exige de vous que ce qui vous

est utile et ce qui peut assurer votre bonheur à venir.

L'ENFANT.

Chère maman, je serai obéissante et soumise tout le temps que durera mon éducation, et ensuite je le serai encore avec vous jusqu'à la fin de ma vie, par reconnoissance.

DOUZIÈME DIALOGUE.

LA MÈRE *et* L'ENFANT, *se promenant dans les champs.*

L'ENFANT.

MAMAN, me permettez-vous de courir?

LA MÈRE.

Volontiers.

L'ENFANT, *revenant en courant.*

Ah! maman, regardez le joli petit fruit rouge que je viens de cueillir!

LA MÈRE, *vivement.*

Vous en avez mangé?

L'ENFANT.

Oh! non, maman; vous m'avez défendu

de manger, hors mes repas, la moindre chose sans votre permission. Ce joli fruit me fait bien envie, me permettez-vous d'en manger à présent?

LA MÈRE.

Mon enfant, ce fruit est du poison.

L'ENFANT.

O ciel! qui s'en douteroit?

LA MÈRE.

Voyez comme la soumission aux volontés d'une mère est utile: si vous étiez gourmande et désobéissante, vous vous seriez empoisonnée.

L'ENFANT.

Si j'avois eu la liberté de faire tout ce qui me plaît sans demander permission, je serois bien malade à présent.

LA MÈRE.

Vous voyez donc bien que la liberté n'est pas faite pour l'enfance?...

L'ENFANT.

Ni pour l'ignorance, puisqu'il faut savoir ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est bon, et ce qui est dangereux.

TREIZIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

MAMAN, irons-nous aujourd'hui nous promener?

LA MÈRE.

Oui, mon enfant.

L'ENFANT.

Mais toutes seules?

LA MÈRE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

L'ENFANT.

Parce que j'aime mieux être tête à tête avec vous.

LA MÈRE.

Mais je n'emmenerai que votre frère.

L'ENFANT.

Oh! n'importe.

LA MÈRE.

Par quelle raison cela vous déplaît-il? Votre frère ne nous empêche pas de causer.

sont-elles pas des peines, des chagrins?

L'ENFANT.

Cela est vrai.

LA MÈRE.

Eh bien! ces chagrins, comme tous les chagrins, font un tort affreux à la santé, et causent avec le temps des maladies cruelles. Vous voyez donc bien que, pour jouir d'une santé parfaite, pour être aimé de tout le monde, pour être heureux, il faut se corriger de tous ses défauts.

ONZIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

MAMAN, qu'est-ce que la liberté?

LA MÈRE.

C'est le pouvoir de faire tout ce qui nous est légitimement utile ou agréable, c'est-à-dire tout ce qui n'est ni contre la religion, ni contre les lois, ni contre le gouvernement, ni contre notre propre intérêt. Si l'on agit contre une de ces choses, on passe les bornes de la liberté, on tombe

LA MÈRE.

Si vous aimiez mieux les manger toute seule, cela ne seroit-il pas vilain?

L'ENFANT.

Sûrement, bien vilain.

LA MÈRE.

Oui, car toutes les personnes qui ont un bon cœur aiment à faire partager aux autres leurs plaisirs et leur satisfaction; et quand on pense autrement, on est ce qu'on appelle *égoïste*, et c'est le caractère du monde le plus haïssable.

L'ENFANT.

Maman, je ne veux pas être égoïste.

LA MÈRE.

Accoutumez-vous donc à jouir du plaisir des autres; devenez obligeante, vous trouverez que rien n'est plus doux, et chacun s'empressera à vous plaire. Moins vous songerez à vous, plus on s'occupera de vous, et quand vous aurez pris cette habitude, non-seulement elle ne vous coûtera rien, mais elle vous deviendra très-agréable.

QUATORZIÈME DIALOGUE.

L'ENFANT.

Maman, j'ai vu tantôt un petit garçon insupportable ; il étoit chez madame de ***, au goûter qu'on nous a donné.

LA MÈRE.

Que faisoit-il donc ?

L'ENFANT.

D'abord, un train épouvantable ; et puis il étoit contrariant pour les jeunes demoiselles ; et puis il se fâchoit, il se mettoit en colère ; et puis après tout cela il boudoit et il ne vouloit plus jouer. Ce n'est pas tout, il étoit familier avec les grandes personnes, il interrompoit leurs conversations, et il touchoit à tout dans la chambre...

LA MÈRE.

Voilà le portrait d'un vilain petit garçon. Mais c'étoit donc un petit paysan ?

L'ENFANT.

Point du tout, maman, c'est le fils de M. de ***.

LA MÈRE.

Ah! ah! je le connois.

L'ENFANT.

Il est sûrement bien méchant?

LA MÈRE.

Il ne faut pas se presser de juger, surtout en mal.

L'ENFANT.

Mais un enfant qui désobéit, qui se met en colère, qui est impoli....

LA MÈRE.

Je connois cet enfant, et je vous assure qu'au fond il n'est point du tout méchant, et au contraire il est bon, sensible, sincère, et il a de l'esprit.

L'ENFANT.

Cela m'étonne bien.

LA MÈRE.

Et cela n'est pourtant pas surprenant; cet enfant a été très-mal élevé jusqu'à l'âge de neuf ans, il a pris de très-mauvaises habitudes, il n'est que depuis peu de temps en de bonnes mains; on ne se corrige pas en un jour; mais je suis sûre que dans quelques mois il ne sera pas reconnoissable; je sais qu'il sent ses torts, et cela suffit pour s'en corriger.

L'ENFANT.

Ah ! cela est différent.

LA MÈRE.

Je vous le répète, ne vous pressez jamais de juger de quelque manière que ce puisse être, mais surtout en mal.

XVe ET DERNIER DIALOGUE.

Les jeux d'enfans.

LA MÈRE.

De tous vos jeux quel est celui que vous aimez le mieux ?

L'ENFANT.

Ce qui m'amuse le plus est de jouer *à la madame* (1).

LA MÈRE.

Vous avez raison, c'est le plus joli de tous les jeux, et il est si charmant que les grandes personnes l'ont imité et en font leur amusement favori.

---

(1) Les enfans allemands appellent ce jeu, *jouer à la maîtresse d'école ;* le fond du jeu est le même.

L'ENFANT.

Comment cela, maman ?

LA MÈRE.

La comédie que nous aimons tant, n'est autre chose que jouer à la madame.

L'ENFANT.

La comédie ?

LA MÈRE.

Assurément : que faites-vous quand vous jouez à la madame ?

L'ENFANT.

Nous prenons des noms qui ne sont pas les nôtres, nous supposons que nous sommes d'autres personnes ; moi je fais toujours la mère, Toinette fait ma fille, mon petit frère fait un jockey....

LA MÈRE.

Eh bien ! voilà ce que c'est que la comédie, on y prend des noms supposés, on y représente des personnages imaginaires...

L'ENFANT.

Mais la comédie est bien plus belle que le jeu *de madame* ?

LA MÈRE.

Point du tout, si le jeu de madame est bien joué....

L'ENFANT.

Vous badinez, maman ?

LA MÈRE.

Non, je vous assure ; je ne connois rien de plus agréable et de plus ingénieux que ce jeu, quand on le sait bien....

L'ENFANT.

Mais, maman, pourquoi donc ne nous avez-vous pas appris à le jouer comme il faut ?

LA MÈRE.

Parce que vous étiez trop enfant.

L'ENFANT *riant.*

Trop enfant pour jouer à la madame !

LA MÈRE.

Oui, c'est un jeu très-gai et très-divertissant ; mais pour y bien jouer, il faut qu'un des enfans sache écrire et compter.

L'ENFANT.

J'écris encore bien mal ; mais Gertrude, qui a huit ans et demi, a une jolie écriture, et compte bien.

LA MÈRE.

Alors nous donnerons à Gertrude le rôle de cuisinière, et je me charge de vous apprendre toutes les règles du jeu....

L'ENFANT.

O chère maman, je meurs d'envie de les savoir ! .... Mais je serai toujours la mère ?

LA MÈRE.

Oui, toujours; cependant si vous saviez écrire aussi, cela vaudroit mieux....

L'ENFANT.

Je le saurai bientôt, ma chère maman.

LA MÈRE.

Il faudroit aussi savoir compter.... Mais je vous aiderai.

L'ENFANT *embrassant sa mère.*

Que vous êtes bonne, chère maman! mais ayez donc la bonté de m'expliquer ce jeu.

LA MÈRE.

Premièrement il faut une maîtresse qui est la mère de famille....

L'ENFANT.

C'est moi.

LA MÈR

Et les poupées sont les enfans.

L'ENFANT.

Ma poupée aussi et celle de Gertrude sont mes enfans.

LA MÈRE.

Quand il y a des petits garçons, ils font les maîtres et les domestiques; mais on peut s'en passer.

L'ENFANT.

Nous avons un jockey.

LA MÈRE.

Il est malheureux qu'il ne soit pas plus âgé, parce qu'il ne peut faire le maître d'histoire ou de géographie.

L'ENFANT.

Oui, cela est fâcheux, cela doit être charmant; mais il fait nos commissions....

LA MÈRE.

Il faut enfin une cuisinière....

L'ENFANT.

Nous faisons toutes la cuisine.

LA MÈRE.

Il faut une cuisinière en titre.

L'ENFANT.

Ce sera Gertrude.

LA MÈRE.

Voilà tous les personnages nécessaires.

L'ENFANT.

Et puis comment joue-t-on?

LA MÈRE.

Ne voulez-vous pas dans ce jeu imiter ce qui se passe dans l'intérieur d'une famille?

L'ENFANT.

Oui, maman.

LA MÈRE.

Pour y bien jouer, il faut donc imiter exactement tout ce qui se fait dans un ménage.

L'ENFANT.

Mais, c'est ce que nous faisons.

LA MÈRE.

C'est ce que vous ne faites que fort imparfaitement, car vous supprimez des choses très-intéressantes. Voici comment j'y ai vu jouer de charmans enfans de dix et douze ans : on suppose, en commençant le jeu, qu'on est au matin ; la mère vient de se lever, elle demande la cuisinière ou son cuisinier ; car un petit garçon peut jouer ce rôle, s'il sait écrire et compter.

L'ENFANT.

Pour nous, nous aurons une cuisinière.

LA MÈRE.

La mère demande donc sa cuisinière ; cette dernière apporte son livre de cuisine et lit la dépense de la veille....

L'ENFANT.

Elle fait semblant de lire?

LA MÈRE.

Point du tout; elle lit un véritable mémoire qui contient le détail d'un dîner de cinq ou six personnes, et d'un petit sou-

per, avec le prix de ce que chaque chose a coûté....

L'ENFANT.

Le prix de la viande, des légumes, des fruits?

LA MÈRE.

Le prix de tout cela marqué comme sur un vrai mémoire.

L'ENFANT.

Mais Gertrude ne sait pas ces prix?

LA MÈRE.

Dans les commencemens elle le demandera à sa bonne, elle composera le mémoire avec elle, et au bout de peu de temps elle saura bien faire un mémoire toute seule, d'autant mieux que, gardant le livre où les prix seront marqués, elle n'aura qu'à le consulter pour faire de nouveaux mémoires....

L'ENFANT.

Et quand elle aura lu son mémoire?

LA MÈRE.

Vous qui faites la mère, vous devez examiner chaque article, pour voir s'il n'y a rien de trop cher.

L'ENFANT.

Il faudra donc aussi que je sache les prix?

LA MÈRE.

Assurément, mais cela n'est pas difficile, je vous en donnerai une petite liste.

L'ENFANT.

Oh! je l'apprendrai par cœur tout de suite.

LA MÈRE.

Il suffira d'abord de savoir les principales choses; combien coûte la livre de pain, la livre de beurre, la livre de viande de bœuf, de mouton, de veau, la livre de sucre, de café; combien coûte un poulet, une pinte de lait; vous apprendrez tout cela en un jour, et tout le reste en très-peu de temps, d'autant mieux que les mémoires de la cuisinière vous remettront sans cesse ces prix sous les yeux....

L'ENFANT.

Et quand j'aurai examiné le mémoire?

LA MÈRE.

Vous vérifierez si le compte du mémoire est juste, en refaisant l'addition.

L'ENFANT.

Je ne pourrai pas faire cela.

LA MÈRE.

Quand je serai là, je le ferai pour vous, ou bien vous ferez semblant de vérifier le mémoire.

L'ENFANT.

Nous avons un jockey.

LA MÈRE.

Il est malheureux qu'il ne soit pas plus âgé, parce qu'il ne peut faire le maître d'histoire ou de géographie.

L'ENFANT.

Oui, cela est fâcheux, cela doit être charmant; mais il fait nos commissions....

LA MÈRE.

Il faut enfin une cuisinière....

L'ENFANT.

Nous faisons toutes la cuisine.

LA MÈRE.

Il faut une cuisinière en titre.

L'ENFANT.

Ce sera Gertrude.

LA MÈRE.

Voilà tous les personnages nécessaires.

L'ENFANT.

Et puis comment joue-t-on?

LA MÈRE.

Ne voulez-vous pas dans ce jeu imiter ce qui se passe dans l'intérieur d'une famille?

L'ENFANT.

Oui, maman.

vous ferez les soupes aux herbes, au lait, des omelettes; vous apprêterez des légumes, vous ferez quelquefois des crêmes et de la pâtisserie.

L'ENFANT.

Des crêmes et de la pâtisserie! mais nous ne saurons pas en faire.

LA MÈRE.

Jeanneton, toujours présente à vos jeux, vous l'enseignera, et je vous donnerai pour faire ce que vous ferez de vraie cuisine, des pièces de ménage, non pas grandes comme les nôtres, mais une fois plus grandes que celles de vos poupées.

L'ENFANT.

Ah! maman, si nous pouvions faire du café....

LA MÈRE.

Quelquefois vous le pourrez: au lieu de café vous aurez de l'orge; vous savez que lorsqu'il est brûlé, il a la même couleur et le goût du café.

L'ENFANT.

Oh! oui, c'est tout de même.

LA MÈRE.

Vous le ferez rôtir, vous aurez un petit moulin pour le moudre, vous le ferez comme on fait le café......

L'ENFANT.

Oh ! que cela m'amusera !

LA MÈRE.

Une chose qui est encore plus amusante, c'est de faire la lessive pour les poupées une fois tous les quinze jours.

L'ENFANT.

La lessive ?

LA MÈRE.

Oui, une vraie lessive, que nos servantes vous feront faire dans toutes les règles ; au lieu d'une grande cuve vous aurez un petit baquet, dans lequel on mettra les draps, les chemises, les serviettes de vos poupées....

L'ENFANT.

Et une vraie lessive avec des cendres ?

LA MÈRE.

Tout comme celle qu'on fait pour nous.

L'ENFANT.

Oh ! par exemple, rien ne me divertira davantage.

LA MÈRE.

D'abord les servantes la feront devant vous pour vous apprendre, ensuite vous la ferez toute seule ; mais pour les petits bonnets, les fichus et les tabliers de linon de vos poupées, vous les savonnerez et les

repasserez avec de petits fers faits exprès...

L'ENFANT.

Des petits fers à repasser, quelle jolie chose !

LA MÈRE.

On vous enseignera à bien repasser, à bien empeser le linon.

L'ENFANT.

Je ne ferai plus des robes d'étoffes à mes poupées, ni rien en gaze, afin d'avoir plus de choses à blanchir.

LA MÈRE.

Revenons au jeu ; après avoir commandé le dîner, vous payez le mémoire de la cuisinière.

L'ENFANT.

Je n'ai point d'argent....

LA MÈRE.

Je ferai faire pour le jeu, de faux louis et de faux écus très-bien imités en carton doré et argenté ; vous aurez un rouleau de louis et un sac d'écus, et pour jouer, je vous donnerai une bourse remplie de petite monnoie....

L'ENFANT.

Mon Dieu, comme cela sera naturel !

LA MÈRE.

Je vous l'ai dit, rien n'est charmant

comme ce jeu, lorsqu'il est bien joué.

L'ENFANT.

Mais je serai bien embarrassée pour payer.

LA MÈRE.

Non, cela n'est pas difficile; Jeanneton vous aidera dans les commencemens, et vous l'apprendrez très-promptement.

L'ENFANT.

Et quand j'aurai payé?

LA MÈRE.

Alors on vous annonce un marchand qui vous apporte des échantillons d'étoffes, de linge et d'autres choses, dont il faudra encore savoir le prix, parce qu'il faudra marchander.

L'ENFANT.

Il faudra donc encore me donner une liste de ces prix?

LA MÈRE.

Nous vous donnerons tout cela.

L'ENFANT.

Mais qui fera la marchande?

LA MÈRE.

Jeanneton ou Gertrude, car la même personne peut faire plusieurs rôles. Après tout cela on vous amène votre fille: vous la coiffez, l'habillez, et vous lui donnez

quelques leçons, ou bien un maître lui en donne en votre présence : je vous achèterai pour cela des petites cartes de géographie, qui sont charmantes par leur petitesse et leur gentillesse.

L'ENFANT.

Oh ! que c'est charmant !... Des vraies petites cartes ?...

LA MÈRE.

Très-vraies, et avec une épingle vous lui montrerez sur ces cartes tous les principaux noms, enfin vous donnerez une leçon comme celles qu'on vous donne.

L'ENFANT.

Et quand les leçons sont données ?

LA MÈRE.

Alors vous faites le dîner avec la cuisinière et sous la direction de Jeanneton, et puis vous vous mettez à table ; après le dîner vous recevez des visites....

L'ENFANT.

Oh ! nous faisons toujours cela ; Gertrude fait une dame qui vient me voir, Toinette fait sa fille.

LA MÈRE.

Oui, mais vous jouez mal les visites, vous ne faites pas les complimens d'usage, vous ne reconduisez pas les dames, vous

n'êtes pas assez polie, vous n'imitez pas bien à cet égard tout ce que vous me voyez faire quand je reçois des visites...

L'ENFANT.

J'y prendrai bien garde à présent, et j'imiterai parfaitement tout ce que vous faites.

LA MÈRE.

Pour varier le jeu, on suppose de temps en temps que l'on voyage, et que l'on est dans une auberge et en pays étranger, en Angleterre, par exemple, parce que vous savez parler anglais; alors on parle anglais à celle qui fait l'hôtesse, et l'on paie dans la monnoie du pays...

L'ENFANT.

Mais nous n'aurons point les monnoies anglaises...

LA MÈRE.

Vous aurez tout cela, si réellement vous voulez bien jouer...

L'ENFANT.

Oui, maman, je veux jouer comme vous venez de le dire; et à présent que je sais la vraie manière, je ne m'amuserois plus du tout en jouant comme nous avons fait jusqu'ici.

LA MÈRE.

Eh bien! je vous ferai faire des *guinées* et des *couronnes* en carton doré et argenté, comme les louis et les écus dont je vous ai parlé; je vous donnerai en réalité les petites monnoies anglaises, je joindrai à cela quelques autres collections de ce genre, de différentes monnoies étrangères; je vous apprendrai à les connoître, afin que vous puissiez jouer parfaitement aux voyages.

L'ENFANT.

Et cela nous servira un jour quand nous voyagerons véritablement, nous connoîtrons toutes les monnoies?

LA MÈRE.

Je n'y pensois pas, mais cela est vrai.

L'ENFANT.

Et même bien d'autres choses du jeu nous serviront un jour quand nous serons grands...

LA MÈRE.

N'est-ce pas un agrément de plus? n'est-il pas charmant de s'instruire en jouant? Mais à propos de cela; il y a encore une chose qu'il faut que vous appreniez; mais cela est bien amusant....

L'ENFANT.

Quoi donc, maman?

LA MÈRE.

A bien conduire votre poupée quand elle est malade.

L'ENFANT.

Je sais assez bien cela; quand elle est enrhumée je lui fais prendre de l'eau d'orge avec du lait, et du sirop de gomme.

LA MÈRE.

Cela ne suffit pas, il faut qu'une mère de famille connoisse les propriétés de tout ce qu'on mange, c'est-à-dire ce qui est sain ou malsain, échauffant ou rafraîchissant, afin de prescrire le régime convenable à l'état de santé de ses enfans; vous pouvez apprendre cela bien facilement; quand nous n'avons point de monde à dîner, faites-moi à table des questions là-dessus, je vous répondrai avec détail.

L'ENFANT.

Ah! maman, je vous questionnerai dès aujourd'hui...

LA MÈRE.

Il faut encore que vous connoissiez les herbes sèches, ces herbes qu'on vend chez les herboristes, et qu'on prend en infusion pour différens maux; je vous en donnerai

une petite collection avec les noms écrits sur chaque paquet ; enfin il faut que vous connoissiez toutes les drogues employées en médecine, parce que, d'après l'ordonnance du médecin, quand on envoie chercher une drogue, la mère de famille doit l'examiner, pour voir si l'apothicaire ne s'est pas trompé : vous connoissez bien ma boîte d'apothicairerie ?

L'ENFANT.

Oui, maman.

LA MÈRE.

Je vous en donnerai une pareille en petit.

L'ENFANT.

En petit ! pour une poupée !...

LA MÈRE.

Oui, pour une poupée.

L'ENFANT.

Et avec des vraies drogues ?

LA MÈRE.

Oui, il y aura des petits échantillons de toutes les drogues...

L'ENFANT.

Et un petit mortier ? des petites balances ?

LA MÈRE.

Assurément.

L'ENFANT.

O mon Dieu, quel joli joujou! et quand l'aurai-je?

LA MÈRE.

Aussitôt que vous connoîtrez les herbes sèches, et que vous en saurez les noms et les propriétés, parce qu'on ne peut pas apprendre tout à la fois.

L'ENFANT.

Oh! je saurai bientôt cela, je m'y appliquerai de toutes mes forces.

LA MÈRE.

Pour avoir la petite apothicairerie?

L'ENFANT.

Cela est vrai, maman.

LA MÈRE.

En effet, c'est la plus jolie petite chose du monde; il y a des petites boîtes faites dans la perfection, des petits flacons charmans, un petit livre relié et imprimé qui explique tout cela...

L'ENFANT.

Quoi! cela est donc fait?

LA MÈRE.

Oui, et cela se trouve dans toutes les boutiques *de joujoux d'éducation...*

L'ENFANT.

Mais je n'ai pas vu ces boutiques-là.

LA MÈRE.

Il n'y en a point, du moins de complètes, dans la ville que nous habitons; mais j'en ferai venir, et je ne doute pas que les collections de monnoies, les petites apothicaireries, *les herbiers de poupées*, les petits atlas de poupées, et toutes les choses de ce genre ne se vendent bientôt partout.

L'ENFANT.

Il y a des herbiers de poupées?

LA MÈRE.

Sans doute; ce sont des herbiers gravés en noir et même coloriés, d'un très-petit format, avec lesquels les enfans donnent aux poupées des leçons de botanique.

L'ENFANT.

Oh! si je pouvois en avoir un!...

LA MÈRE.

Vous aurez d'abord les herbes, ensuite la petite cassette de drogues, et quand vous connoîtrez bien les drogues, je vous donnerai l'herbier de poupée, et après

cela bien d'autres jolis joujoux, un petit laboratoire, un cabinet de physique et mille autres choses.

L'ENFANT.

Un petit laboratoire !

LA MÈRE.

Oui, ce sont tous les instrumens en petit qui servent à la science qu'on appelle *chimie*, et le *cabinet de physique* forme de même les principales machines de la science nommée *physique*.

L'ENFANT.

Que les hommes sont bons de faire tant de choses pour les enfans !

LA MÈRE.

Ah ! pour moi je trouve que l'on ne s'est jamais encore assez occupé d'eux.

FIN DES DIALOGUES.

INSTRUCTIONS

Relatives au Jeu de Madame, pour la petite fille qui doit jouer le rôle de mère.

La petite fille, comme on l'a dit, doit, à ses récréations, apprendre, 1°. le prix des *comestibles* (1) et du linge, des étoffes, etc.; 2°. elle doit connoître la valeur des monnoies; 3°. savoir comment on fait la cuisine, l'office et la lessive; 4°. elle doit connoître les drogues en général, et toutes les plantes desséchées que l'on prend en infusion: enfin elle doit savoir de la médecine tout ce qui a rapport au régime des enfans et aux petits maux qui leur surviennent, pour lesquels on n'appelle point de médecin. En voici un petit détail.

Propriétés des alimens.

Ce qui est gras est malsain, ainsi que la crême et le beurre, et surtout le beurre fondu.

(1) Les choses que l'on mange.

Le boeuf est une viande saine, mais qui ne convient pas aux estomacs délicats, aux malades et aux convalescens, ainsi que le mouton; le veau rôti froid est plus léger, et est très-sain. Le bouillon de veau est rafraîchissant, l'eau de veau l'est davantage. Il faut en prendre à jeun quand on est échauffé, ainsi que l'orgeat. Toutes les choses qui rafraîchissent font à la longue mal à l'estomac; il faut les prendre avec précaution.

Le poulet et le lapin sont des viandes très-légères et très-saines; le porc est une viande très-malsaine.

Le lièvre est lourd. Toutes les viandes noires sont lourdes et indigestes. Toutes les viandes salées et fumées sont malsaines, ainsi que les saucisses, les cervelas, le boudin, etc.

Parmi les poissons, les plus légers et les plus sains sont les perches, les limandes et les merlans. — Les écrevisses, échauffantes; — les grenouilles rafraîchissantes et bonnes pour la poitrine. Le saumon est très-lourd, ainsi que le thon, le brochet, etc.

L'anguille est le poisson et l'aliment le plus indigeste et le plus malsain. Les huîtres, rafraîchissantes. Les moules peu

saines, et dangereuses dans les mois de mai, juin, juillet et août.

Le laitage (à l'exception de la crême et du beurre) est très-sain quand il n'est pas contraire à l'estomac. Il est bon pour la poitrine. Il est contraire aux personnes qui ont de la bile, c'est-à-dire, des humeurs, ou qui ont mal au foie.

Les alimens trop salés et épicés échauffent et gâtent le sang. L'excès du sucre a le même inconvénient.

Parmi les légumes, les plus sains sont les carottes; elles ne sont pas rafraîchissantes, mais elles sont bonnes pour l'estomac, pour les maladies de foie et pour le sang: on en fait prendre pour guérir de la jaunisse. Les asperges, très-saines; les cardes, très-légères; les épinards, la chicorée, très-bons pour le sang, ainsi que les pissenlits et le cerfeuil. Le cresson est bon pour le sang, mais il est indigeste, et il échauffe beaucoup.

L'oseille est très-saine; mais tout ce qui est *acide*, c'est-à-dire, aigrelet, n'est pas bon pour les mauvaises poitrines, et par conséquent dans les rhumes. La laitue cuite, très-rafraîchissante; le concombre cuit, très-rafraîchissant, et par cette raison n'est

pas bon pour l'estomac; les *mâches*, salade très-saine; celle de concombre cru est fort indigeste. Les navets, bons pour le rhume.

Tous les pois sont indigestes, ainsi que les choux. Le céleri est échauffant; les artichauts cuits sont sains, et crus sont très-malsains. Les morilles et les champignons sont malsains et très-dangereux. Les pommes de terre, lourdes, mais saines et bonnes pour le sang, quand elles ne sont ni trop nouvelles ni trop vieilles; il faut attendre, pour les manger, qu'elles ayent pris une certaine grosseur.

La manière la plus saine d'accommoder les légumes, c'est au bouillon bien dégraissé, sans beurre et sans jus. —L'ail très-échauffant. Les truffes sont très-échauffantes et très-malsaines.

Tous les acides sont bons contre la bile.

Parmi les fruits, les plus sains sont les cerises aigrelettes, les cerises noires fondantes, les groseilles rouges, les fraises, quand on en mange avec modération; elles sont rafraîchissantes: les poires fondantes, les pêches, très-rafraîchissantes.

Les prunes les plus saines sont celles de mirabelle; les figues, très-rafraîchis-

santes, beaucoup d'estomacs ne les supportent pas; les framboises, peu saines; les mûres, très-rafraîchissantes.

Les pommes, saines et bonnes pour la poitrine. Les oranges et les citrons sont des fruits très-sains. Les abricots ne sont pas comptés au nombre des fruits salutaires, ni les nèfles.

Le potiron ou citrouille, rafraîchissant, et bon pour la poitrine. — Le raisin, le plus sain de tous les fruits.

Le melon, rafraîchissant, mais mauvais pour l'estomac.

Les fruits les plus malsains sont les bigarreaux, les noisettes, les noix, et même les amandes, quoique le lait d'amande et l'orgeat soient très-sains, quand l'estomac les supporte. La plupart des prunes sont malsaines; tous les fruits secs et tapés, à l'exception des cerises et du raisin, sont indigestes, surtout les poires tapées.

Tous les fruits ne sont salutaires que lorsqu'ils sont parfaitement mûrs, et qu'on ne les mange qu'à déjeûner; ils ne font que du mal après le dîner, au dessert, surtout ceux qui sont acides.

Les œufs ne sont bons que lorsqu'ils sont frais du jour, et mangés à la coque;

les œufs durs sont très-indigestes. En général, les œufs sont échauffans. — La panade et la bouillie sont de mauvais alimens.

Les bonnes confitures sont la gelée de groseille, la moins cuite est la meilleure; la marmelade d'abricot, la gelée de pomme, la meilleure est celle de Rouen; la gelée de coing, bonne pour l'estomac, et échauffante.

Les sirops bons pour la poitrine, sont les sirops de capillaire, de gomme, et de guimauve; le sirop de mûres est bon pour les maux de gorge; on l'emploie en gargarismes.

Le vin est échauffant; la bière peu saine. Le *porter*, boisson anglaise, est très-sain. La plus saine de toutes les boissons, c'est la bonne eau. On connoît que l'eau est bonne, quand elle est claire, qu'elle n'a point de mauvais goût, qu'elle n'est pas fade, que les légumes y cuisent facilement, et qu'elle fait bien mousser le savon.

Le café à l'eau est prodigieusement échauffant; au lait, il prend une qualité malsaine. — Le thé est pernicieux pour les nerfs, il donne des tremblemens. On en prend une infusion bien légère dans les

indigestions; une infusion, faite de même, de menthe ou de mélisse, vaudroit mieux. — Le chocolat d'une bonne qualité, avec peu ou point de vanille, est assez sain, surtout à l'eau. Mais toutes les boissons chaudes, prises habituellement, gâtent l'estomac et les dents.

Les petits pains au lait ne sont pas sains, le meilleur pain est celui de ménage, et le rassis est le plus sain. Il ne faut jamais manger la mie du pain frais. Les indigestions de mie de pain frais sont communément mortelles. — Toutes les pâtisseries sont malsaines. Les sucreries sont mauvaises pour la santé, et particulièrement les dragées, les pralines et le nougat. — Le sucre d'orge, la pâte de guimauve, la réglisse, sont bons pour la toux.

Les infusions bonnes pour les nerfs, sont celles de menthe, de mélisse, de fleurs d'orange, et surtout de tilleul.

Pour la toux, le *bouillon blanc*.

Lorsque le rhume vient de transpiration arrêtée, de refroidissement, on prend pendant trois jours, en se couchant, deux ou trois tasses d'infusion de coquelicot; dans chaque tasse, on met un morceau de sucre et une cuillerée à café de sirop de vinai-

gre (1). — On peut prendre pour la même cause le remède suivant : on met dans un bowl de lait deux bonnes pincées de gingembre en poudre, on fait bouillir ce mélange six ou sept minutes, ensuite on le boit à jeun, ce qu'on fait pendant trois jours. On donne ce même remède à ceux qui ont la goutte dans l'estomac, la goutte aussitôt redescend aux pieds.

Les herbes qui font un peu suer, sont le coquelicot, la camomille, le sureau, etc. On les prend lorsqu'on a eu une transpiration arrêtée, ce qui produit différens maux, souvent mortels, des rhumes, de la courbature, de la fièvre, des pleurésies, des fluxions de poitrine, etc. On risque d'avoir ces différens maux lorsqu'on fait les choses suivantes : lorsqu'on se rafraîchit subitement quand on a très-chaud ; qu'on met ses pieds sur un carreau froid ; qu'en sortant d'un appartement très-chaud, on s'expose sans précaution à un air frais lorsqu'on est en sueur ; que l'on boit quelque chose de froid, ou que l'on prend des glaces, etc. Quand on se lève, et qu'on sort

---

(1) Le coquelicot a deux propriétés ; il fait suer et porte à dormir.

de son lit, il faut aussi ne faire aucune de ces choses. — Lorsqu'on prend des breuvages sudorifiques (qui font suer), il faut ne pas souper, et les prendre en se couchant.

Les personnes sanguines, c'est-à-dire qui ont beaucoup de sang, qui sont sujettes aux maux de tête, qui ont des boutons, des rougeurs, etc. doivent avoir un régime doux et rafraîchissant, et éviter de manger des choses échauffantes.

Les personnes qui ont de la bile, doivent s'abstenir de laitage, manger peu de viande, et faire usage des acides.

Les personnes qui ont mal à la poitrine ne doivent pas faire usage des acides, ainsi que les personnes qui sont d'une excessive maigreur. Les farineux sont bons pour elles; les pommes de terre, le sagou et le salep, sont d'excellens alimens pour tout le monde.

Presque tous les alimens qui échauffent, resserrent aussi.

Presque tous les alimens qui rafraîchissent, relâchent.

Tous les fruits à noyaux relâchent. Les pruneaux cuits sont particulièrement relâchans. Le coing resserre beaucoup.

Le miel est sain et relâchant.

Quand on a le dévoiement, il faut cesser de manger de la viande et du laitage, et les choses très-relâchantes ; cependant il faut se rafraîchir, par exemple, avec l'orgeat, qui ne relâche point, quoiqu'il rafraîchisse.

Quand on a la maladie contraire au dévoiement, il faut se rafraîchir et prendre les alimens qui relâchent, le miel, les pruneaux, etc.

On a indiqué les choses bonnes pour le rhume. Pour les contusions, on y applique un peu d'eau et de sel. Pour les coups à la tête, la même chose; on respire de l'eau de bonferme; on met les pieds et les jambes dans de l'eau tiède, seulement pendant un quart d'heure, et toujours à jeun. On boit en infusion des vulnéraires suisses. On boit tout de suite après le coup un petit verre de verjus, ou d'un autre acide très-fort. — En voilà bien assez pour mettre une petite fille en état de jouer très-joliment *la mère*. Quand elle saura ces détails, elle conduira sa poupée avec beaucoup d'illusion. Cependant, comme j'ai connu des petites filles ambitieuses qui, désirant jouer à *madame* avec la dernière perfection, vouloient con-

noître les propriétés des drogues usuelles et quelques mots de médecine, je vais achever cet article de manière à ne rien laisser à souhaiter à celles qui auront la même ambition.

Explication des signes et abréviations usitées dans les formules ou ordonnances de médecine.

℔ signifie *livre* de poids.

℞ signifie *prenez*, parce que c'est la première lettre d'un mot latin qui a cette signification.

℞ ℔I signifie prenez une livre.

℔IV quatre livres.

ß signifie demi ou moitié.

℔ ß signifie une demi-livre.

aa signifie de l'un et de l'autre.

aaa signifie *amalgame*, ce mot veut dire *mélange*.

℥ once.

℥I une once.

ʒ gros ou dragme.

ʒI un gros.

℈ scrupule.

℈I un scrupule.

gr̄ grain.

gr̄I un grain.

Coch. abréviation du mot latin *cochlear*, qui signifie *cuillerée*.

Coch. I une cuillerée.

G ou *gut.* goutte.

F. ou *fasc.* du mot latin *fasciculus*: c'est ce que le bras ployé en rond peut contenir.

M. ou *man.* du mot latin *manipulus*, poignée.

P. ou *pug.* du mot latin *pugillum*, pincée.

Cyath. *cyathus*, verre, gobelet.

La pinte de Paris contient ℔ II ou ℥XVI, deux livres ou 16 onces.

La chopine contient ℔ I ou ℥VIII, une livre ou 8 onces.

Le poisson ou le verre, ℥IV, 4 onces.

La cuillerée à bouche, ℥ß, une demi-once.

La cuillerée à café, ʒIß, un demi-gros.

L'once contient ʒ VIII, 8 gros.

Le gros contient LXXII g̃, 72 grains.

Le scrupule, g̃XXIV, 24 grains.

Le grain est le poids d'un grain d'orge.

Des principales drogues.

La manne est un purgatif très-doux. On la prend à la dose de deux ou trois onces

pour les grandes personnes, fondue dans un bouillon ou dans de l'eau de-chicorée.

La rhubarbe. Elle est bonne pour le dévoiement. Elle fortifie l'estomac, elle excite l'appétit et tue les vers. Si on veut qu'elle soit purgative, on la prend à la dose de vingt-quatre grains dans une cuillerée de soupe. Si on ne la prend que pour fortifier l'estomac, dix ou douze grains suffisent.

La crême de tartre. C'est un purgatif. On la prend à la dose de deux gros. On s'en sert pour cailler le lait et faire du petit-lait; on met un demi-gros de crême de tartre par pinte de lait pour faire du petit-lait.

La crême de tartre est une poudre blanche d'un goût acide. Il faut bien se garder de la confondre avec *le sel de tartre*, qui est un poison (1). Ces deux substances, malgré la ressemblance de noms, de couleur et d'aspect, sont très-faciles à distinguer; *le sel de tartre*, au bout d'un moment, posé à nu sur du papier, le mouille, c'est pourquoi on le met toujours dans un verre. Ainsi, dans le cas où ayant demandé de la crême de tartre, on l'apporteroit dans un petit bocal, il faudroit

(1) L'auteur a failli perdre la vie par cette méprise.

s'en défier, et ne la pas prendre. Toutes les autres drogues ne peuvent se prendre que d'après les ordonnances d'un médecin.

Explication de quelques mots de médecine.

Apéritif, qui facilite le cours des humeurs. Les asperges sont apéritives.

Diaphorétique, qui excite la transpiration. Le sureau, la camomille, le coquelicot, etc.

Sudorifique, qui fait suer.

Diurétique, qui fait uriner.

Purgatifs drastiques, purgatifs très-violens.

Céphalique, bon pour la tête.

Odontalgique, bon pour les dents. La petite sauge, le cochléaria sont bons pour les dents.

Ophthalmique, bon pour les yeux. L'eau de rose, l'eau de bluets et de plantain, sont ophthalmiques. Un remède composé pour les yeux s'appelle un collyre.

Fébrifuge, pour guérir la fièvre. Le quinquina est un fébrifuge.

Carminatif, qui chasse les vents.

Narcotique ou *soporifique*, qui fait dormir. Le safran, le coquelicot, sont un

peu narcotiques. *L'opium*, qui se tire d'un pavot blanc d'Asie, est le plus fort narcotique, mais l'usage en est très-dangereux. Quand la dose en est trop forte, c'est un poison mortel.

Tonique, qui augmente la force.

Incisif, qui divise les humeurs.

Alexitère ou *alexipharmaque*, contre-poisons.

Détersif, qui nettoie.

Astringens et *styptiques*, qui resserrent. La rhubarbe est un peu astringente, la conserve de rose est astringente.

Vulnéraires, propres à la guérison des plaies.

Aphrodisiaques, remèdes qui agitent le sang.

Antiseptiques, qui s'opposent à la gangrène. On s'en sert en topiques, c'est-à-dire, à l'extérieur.

Antiputridès, qui s'opposent à la pourriture. On s'en sert pour l'intérieur.

Antiphlogistiques, propres à diminuer la chaleur.

Antispasmodiques, qui calment les nerfs. Les gouttes d'Hoffman, dont l'éther fait la base, sont un anti-spasmodique, etc.

TABLE

Pour apprendre à connoître les chiffres arabes et romains.

Un.	1	I.
deux	2	II.
trois.	3	III.
quatre.	4	IV.
cinq.	5	V.
six	6	VI.
sept.	7	VII.
huit.	8	VIII.
neuf.	9	IX.
dix	10	X.
onze.	11	XI.
douze	12	XII.
treize	13	XIII.
quatorze	14	XIV.
quinze	15	XV.
seize	16	XVI.
dix-sept	17	XVII.
dix-huit.	18	XVIII.
dix-neuf.	19	XIX.
vingt	20	XX.

vingt-un.	21	XXI.
vingt-deux.	22	XXII.
vingt-trois.	23	XXIII.
vingt-quatre.	24	XXIV.
vingt-cinq.	25	XXV.
vingt-six	26	XXVI.
vingt-sept.	27	XXVII.
vingt-huit.	28	XXVIII.
vingt-neuf.	29	XXIX.
trente.	30	XXX.
trente-un.	31	XXXI.
trente-deux.	32	XXXII.
trente-trois.	33	XXXIII.
trente-quatre. . . .	34	XXXIV.
trente-cinq.	35	XXXV.
trente-six.	36	XXXVI.
trente-sept.	37	XXXVII.
trente-huit	38	XXXVIII.
trente-neuf	39	XXXIX.
quarante.	40	XXXX ou XL.
quarante-un.	41	XLI.
quarante-deux. . . .	42	XLII.
quarante-trois. . . .	43	XLIII.
quarante-quatre. . .	44	XLIV.
quarante-cinq. . . .	45	XLV.
quarante-six.	46	XLVI.
quarante-sept	47	XLVII.
quarante-huit	48	XLVIII.

quarante-neuf. . . . 49 XLIX.
cinquante . . . . . . 50 L.
cinquante-un . . . . 51 LI.
cinquante-deux . . . . 52 LII.
cinquante-trois. . . . 53 LIII.
cinquante-quatre. . . . 54 LIV.
cinquante-cinq. . . . 55 LV.
cinquante-six . . . . 56 LVI.
cinquante-sept. . . . 57 LVII.
cinquante-huit. . . . 58 LVIII.
cinquante-neuf. . . . 59 LIX.
soixante. . . . . . . 60 LX.
soixante-un . . . . . 61 LXI.
soixante-deux . . . . 62 LXII.
soixante-trois . . . . 63 LXIII.
soixante-quatre . . . 64 LXIV.
soixante-cinq . . . . 65 LXV.
soixante-six. . . . . 66 LXVI.
soixante-sept . . . . 67 LXVII.
soixante-huit . . . . 68 LXVIII.
soixante-neuf . . . . 69 LXIX.
soixante-dix. . . . . 70 LXX.
soixante-onze . . . . 71 LXXI.
soixante-douze . . . 72 LXXII.
soixante-treize . . . 73 LXXIII.
soixante-quatorze . . 74 LXXIV.
soixante-quinze . . . 75 LXXV.
soixante-seize . . . . 76 LXXVI.

4

soixante-dix-sept. . .	77	LXXVII.
soixante-dix-huit . .	78	LXXVIII.
soixante-dix-neuf . . .	79	LXXIX.
quatre-vingt.	80	LXXX.
quatre-vingt-un	81	LXXXI.
quatre-vingt-deux . . .	82	LXXXII.
quatre-vingt-trois . . .	83	LXXXIII.
quatre-vingt-quatre .	84	LXXXIV.
quatre-vingt-cinq . . .	85	LXXXV.
quatre-vingt-six . . .	86	LXXXVI.
quatre-vingt-sept . . .	87	LXXXVII.
quatre-vingt-huit . .	88	LXXXVIII.
quatre-vingt-neuf . .	89	LXXXIX.
quatre-vingt-dix	90	XC.
quatre-vingt-onze . . .	91	XCI.
quatre-vingt-douze . .	92	XCII.
quatre-vingt-treize . .	93	XCIII.
quatre-vingt-quatorze.	94	XCIV.
quatre-vingt-quinze.	95	XCV.
quatre-vingt-seize . .	96	XCVI.
quatre-vingt-dix-sept.	97	XCVII.
quatre-vingt-dix-huit.	98	XCVIII.
quatre-vingt-dix-neuf.	99	XCIX.
cent.	100	C.
deux cents.	200	CC.
trois cents	300	CCC.
quatre cents	400	CCCC.
cinq cents.	500	D.

six cents.	600	DC.
sept cents	700	DCC.
huit cents	800	DCCC.
neuf cents.	900	DCCCC.
mille	1000	M.
&c.	&c.	&c.

L'ILE DES ENFANS,

Histoire véritable.

Le comte de Sulinski, seigneur polonais, étoit (en 1774) établi avec sa famille dans une terre qu'il possédoit à quelques lieues de Varsovie. Le comte étoit le plus heureux des hommes; né de parens vertueux, il avoit reçu une excellente éducation; il ne devoit sa fortune qu'à sa bonne réputation, à son mérite et à ses talens; il n'avoit jamais dans toute sa vie perdu une occasion de faire du bien ou de s'instruire, aussi il avoit des amis sincères, et il joignoit à une grande instruction, une foule de talens et de connoissances agréables; et comme il étoit d'une extrême bonté et d'une grande modestie, il n'avoit ni ennemis ni envieux. Heureux époux et heureux père, il passoit toute l'année à la campagne, avec une femme digne de lui et quatre enfans charmans. Une singularité assez remarquable se trouvoit dans cette famille, c'est que les deux fils du comte, nommés Ca-

simir et Sigismond, âgés de neuf ans, étoient jumeaux; et les deux filles, Mathilde et Rosalba, âgées de huit ans, étoient aussi jumelles : ces quatre enfans vivoient ensemble dans la plus parfaite union, et par leur application et leur aimable caractère, ils faisoient le bonheur et les délices de leurs parens. Casimir surtout montroit un esprit extraordinaire pour son âge, ce qu'il devoit à la lecture, dont il savoit tirer tout le fruit possible, car il lisoit avec attention, il réfléchissoit sur ce qu'il avoit lu, il en causoit avec son père et sa mère, et il imitoit autant qu'il le pouvoit toutes les choses qu'il admiroit dans les livres, et souvent même à force d'y penser, il perfectionnoit les bonnes idées qu'il y trouvoit : outre les études réglées auxquelles il s'appliquoit, il s'en étoit fait de particulières, dont il retiroit, en s'amusant, une très-grande instruction; il avoit appris pour son plaisir presque tous les métiers des artisans du village; non-seulement il faisoit des petits paniers d'osier, il étoit encore très-bon menuisier, tourneur, tisserand; il empailloit une chaise dans la perfection, il savoit le métier de potier, et il avoit fait

lui-même pour ses sœurs deux jolis petits ménages de terre très-complets. Enfin il connoissoit tous les travaux de l'agriculture, et il étoit très-bon jardinier. Sigismond, qui s'appliquoit moins en lisant, et qui étoit moins réfléchi, n'avoit pas autant d'esprit, mais il aimoit tendrement son frère ; il lui demandoit des conseils dont il profitoit, et il le secondoit de son mieux dans toutes ses inventions et ses petites entreprises. Les deux sœurs étoient charmantes par leur sensibilité, leur douceur, leurs talens et leur adresse ; elles parloient aussi bien le français que le polonais ; elles avoient déjà une fort jolie écriture, savoient un peu de géographie et de musique ; elles calculoient bien pour leur âge, elles savoient coudre, filer et tricoter, et faisoient encore beaucoup d'autres jolis ouvrages de femmes ; enfin le *jeu de madame* leur avoit appris une quantité d'autres choses, à faire la cuisine, la pâtisserie, à blanchir, à repasser, et à connoître toutes les drogues : car c'est à ces aimables enfans que l'on doit le *jeu de madame* perfectionné tel qu'il l'est aujourd'hui, et tel que le jouent partout maintenant les enfans qui le savent bien.

Cette intéressante famille étoit parfaitement heureuse, les enfans n'avoient jamais entr'eux la moindre querelle. Comme ils étoient remplis d'application, de douceur et de docilité, ils étoient chéris de leurs parens, de leurs maîtres et des domestiques; tout le monde se mêloit à leurs jeux et cherchoit à leur procurer de nouveaux amusemens; ils recevoient sans cesse de jolis présens, et c'est pour eux qu'on a inventé les plus charmans joujoux qui se vendent aujourd'hui en France, en Angleterre et en Allemagne. Telle étoit leur situation au commencement de l'hiver 1774; cet hiver fut excessivement rude dans toute l'Europe, et surtout en Pologne; et dans la terre du comte, la disette de tourbe et de bois devint si grande, qu'on y manqua tout à coup de chauffage. Dans cette extrémité, le comte, pour soulager ses vassaux, se décida à sacrifier un bois superbe qui faisoit les délices de sa famille; ce bois, renfermé dans un parc immense, couvroit une île charmante entourée d'une petite rivière, remplie d'excellent poisson. L'île avoit dix-huit arpens, et les arbres en étoient d'une grosseur et d'une élévation extraordinaire. Les enfans aimoient par-

ticulièrement cette île ; c'étoit là qu'en été se passoient tous leurs jeux, et que se donnoient toutes leurs petites fêtes champêtres ; ils ne purent s'empêcher de témoigner combien ils regrettoient les beaux ombrages sous lesquels ils avoient passé de si doux momens. Mes enfans, leur dit le comte, j'espère que ce chagrin frivole fera place à une joie très-pure, quand vous saurez à quel usage je destine ces arbres si regrettés ; je ne vous en ai point encore informés, mais je vais vous en instruire : venez vous promener avec moi. A ces mots, le comte sortit du château, et ses enfans le suivirent. On se rendit au village ; le comte entre dans la première maison, on n'y trouve point de feu, et l'on y voit une famille souffrante qui se plaint avec amertume de la rigueur du froid. Le comte, qui s'étoit fait suivre par des domestiques qui portoient des couvertures et des fourrures grossières, mais bien chaudes, en distribua quelques-unes, en disant : Consolez-vous, mes amis, vous aurez bientôt du bois.... A ces paroles, tous les enfans devinant le dessin du comte, s'écrièrent à la fois : *Ah! papa, nous ne regrettons plus les ombrages !*... Le comte, en sor-

tant de la maison, dit au maître de la chaumière et à son fils âgé de vingt ans : *Prenez vos haches et suivez-moi.* On lui obéit. Le comte parcourut ainsi toutes les cabanes du village, faisant et disant les mêmes choses, et emmenant tous les hommes auxquels il ordonnoit d'emporter leurs haches ; après cela, on se rendit dans l'île, et le comte s'adressant à tous les paysans qui l'avoient suivi : Mes amis, leur dit-il, ce bois planté par mes aïeux, a servi pendant quarante ans à mes plaisirs, mais c'est aujourd'hui seulement qu'il fait mon bonheur, puisqu'il va ramener la joie dans vos foyers ; il est à vous, coupez-le, mes gens vous aideront, et moi-même j'y travaillerai avec vous ; nous aurons des charrettes, et tous mes chevaux seront employés à le conduire dans vos maisons. A ce discours une acclamation générale exprime la vive reconnoissance dont tous les cœurs sont pénétrés ; Casimir saute au cou de son père en disant : *Ah! papa, que vous êtes heureux!* Le comte invite les paysans à se mettre à l'ouvrage, mais tous restent immobiles, aucun d'eux ne veut lever la hache ; le comte les prie en vain.... Non, monsieur, dit un vieillard véné-

rable, non, nous n'aurons jamais le courage d'abattre ce bois que vous aimez tant, ce bois, la promenade favorite de vos enfans.... En parlant ainsi, le vieillard pleuroit, et toute la troupe de villageois partageoit son attendrissement. Eh bien! mon père, s'écria Casimir, commençons nous-mêmes l'ouvrage, mon frère et moi; nous ne sommes pas assez forts pour attaquer de gros arbres, mais nous abattrons bien les deux tilleuls que nous avons plantés, cela fera toujours quelques fagots.... En prononçant ces paroles, Casimir prend une hache, Sigismond en fait autant, et bientôt les jeunes tilleuls sont ébranlés; le comte et tous les domestiques imitent avec ardeur cet exemple, et le bois retentit des coups redoublés des haches: alors le comte exhortant les paysans à le seconder, ces bonnes gens s'y déterminèrent enfin. On fit dans cette journée un travail prodigieux, le bois coupé fut porté aux familles les plus souffrantes; l'espérance d'en avoir bientôt consola toutes les autres, tout le monde se coucha gaîment, et dormit bien, mais le sommeil le plus doux fut celui du comte, auteur d'une action bienfaisante qui faisoit tant d'heureux.

Le lendemain on se remit au travail avec le même zèle, et en peu de temps l'île fut entièrement dépouillée, on n'y laissa pas un arbre, à l'exception d'un seul ormeau chargé d'inscriptions et qui avoit été planté à la naissance du comte : cet arbre sacré pour la reconnoissance fut universellement respecté ; d'ailleurs on détruisit tout jusqu'au moindre buisson. Lorsque l'île fut dans cet état, le comte un matin fut s'y promener avec ses deux fils ; il s'assit avec eux sur la souche d'un chêne en regardant autour de lui : Mes enfans, leur dit-il, quelle impression fait sur vous l'aspect de ce bois dépouillé de tous ses ornemens ? Cela est singulier, répondit Casimir, rien ordinairement n'est plus triste que la vue d'un bois nouvellement coupé, et j'aimois tant les beaux ombrages de celui-ci !.... cependant je ne l'ai jamais regardé avec tant de plaisir, même durant les jours du printemps et de l'été... Tel est, reprit le comte, le pouvoir de la vertu, pouvoir suprême et si doux ! la vertu seule a l'heureux privilége d'embellir les choses les plus tristes et les plus désagréables, et souvent même de leur donner un charme inexprimable. Cela est bien vrai, dit Sigis-

mond ; avec quel plaisir maman et mes sœurs ont passé deux grandes matinées, ainsi que mon frère et moi, à ramasser des branches de bois et à les mettre en tas pour faire des fagots ! cela n'est pourtant pas amusant et cela les fatiguoit beaucoup, car elles ne sont pas accoutumées à faire un tel ouvrage. Mes enfans, ajouta le comte, n'oubliez jamais ces plaisirs si vrais et si purs, ce sont les seuls véritables, et les seuls qui puissent laisser des souvenirs délicieux ; dans toutes les circonstances de la vie, la vertu nous dédommage amplement de tout ce que nous faisons pour elle ; si quelquefois nous trouvons trop dur et trop pénible ce qu'elle exige de nous, soyons certains d'avance, que notre imagination nous trompe ; n'hésitons jamais à faire généreusement ce que la raison, le devoir et l'humanité nous prescrivent, et alors nous trouverons toujours notre récompense dans les sacrifices même que nous aurons faits. Quelques jours après cette conversation, Casimir forma un projet assez singulier, qu'il s'empressa de communiquer à son frère et à ses sœurs. Il lisoit dans ce temps-là Robinson Crusoé, et cette lecture lui donna l'idée de

composer, d'après le naufrage de Robinson, un jeu charmant qui pût durer plusieurs années. Après avoir bien médité ce joli projet, les enfans en firent part à leurs parens qui l'approuvèrent, et en conséquence ils obtinrent l'absolue possession de *l'île des Enfans*; il fut convenu qu'au printemps prochain on commenceroit le jeu inventé par Casimir, et qui devoit, avec quelques changemens nécessaires pour le plaisir de la petite société, représenter le naufrage de Robinson dans une île déserte, et retracer la patience, l'industrie et l'activité de ce célèbre voyageur. Quoique le mois de mai fût attendu avec la plus vive impatience, l'hiver se passa très-agréablement; les enfans, à toutes leurs récréations, ne parloient que de leur île, c'étoit un sujet inépuisable de conversations intéressantes; chacun tâchoit d'imaginer à cet égard quelque chose de nouveau, et le projet s'embellissoit et se perfectionnoit tous les jours; d'ailleurs on avoit beaucoup de préparatifs à faire, et on n'en négligeoit aucun.

Enfin, à l'époque fixée, le premier de mai, on se lève avant le jour avec une gaîté inexprimable; on s'habille, on dé-

jeûne à la hâte, et l'on s'embarque au lever de l'aurore sur une grande et vieille gondole qui servoit depuis quinze ans à se promener sur la rivière; on pense bien que dans cette occasion la gondole fut appelée *un vaisseau*, et que l'on ne manqua pas aussi de transformer la paisible rivière en une *vaste mer* totalement inconnue. Il n'entra dans la gondole, outre les quatre enfans, que le comte, la comtesse, le précepteur des enfans, et un garçon charpentier âgé de quinze ans, nommé Gillot, fort adroit, très-robuste, mais d'une si petite taille qu'il n'étoit guère plus grand que Casimir. Voilà toutes les personnes qui devoient *échouer* sur les bords de *l'île déserte*; mais on étoit convenu d'avance que les enfans seuls travailleroient dans l'île (dans ce nombre on comptoit Gillot), que d'ailleurs les grandes personnes ne seroient que spectateurs. Voilà donc toute la famille en pleine mer (car c'est ainsi qu'il falloit parler, quoiqu'on ne fût que sur une petite rivière), le comte et le précepteur ramoient; Casimir qui faisoit le rôle de Robinson Crusoé, consultoit sa boussole, lorsque tout à coup, par un hasard très-heureux pour l'illusion

du jeu, il s'éleva un vent très-fort; tout le monde s'écria : *Voilà une tempête affreuse, nous allons périr!* A ces mots la comtesse fit semblant de s'évanouir de frayeur, Mathilde et Rosalba en firent autant; dans cet instant de confusion on aborde dans l'île, en criant à tue-tête : *Nous échouons, nous échouons!*... Mes fils, dit gravement le comte, sauvez vos sœurs, je me charge de votre mère; et vous l'abbé, ajouta-t-il en s'adressant au précepteur, mettez-vous sur une planche, et tâchez de gagner le bord. Alors le comte prend dans ses bras la comtesse *évanouie*, Casimir et Sigismond chargent leurs sœurs sur leurs épaules, l'abbé se met à cheval sur une planche qu'il tenoit d'une main et qu'il traînoit après lui, et l'on descend ainsi dans l'île; on pose les femmes sur le gazon, elles ouvrent les yeux, on crie, on s'embrasse, on répète : *Nous sommes sauvés! Quel bonheur!*.... Cette scène fut très-bien jouée et très-touchante; mais cependant ce fut Gillot qui joua le mieux son rôle; on s'aperçut qu'il manquoit. O ciel! dit Casimir, qu'est devenu l'infortuné Gillot? auroit-il péri dans cet horrible naufrage!.... Comme il prononçoit

ces paroles, on découvrit Gillot *luttant contre les vagues*, c'est-à-dire marchant tranquillement dans la rivière qui étoit si peu profonde dans cet endroit, qu'il n'avoit de l'eau que jusqu'aux coudes. Volons à son secours, s'écria le comte, il faut lui jeter une corde. En effet on jette une corde à Gillot, qui se l'attache autour des reins, et se fit amener de la sorte sur *le rivage*, qui étoit un beau gazon à fleur d'eau. Chacun entoure Gillot et le félicite d'avoir échappé à un si grand danger, ensuite on fit le tour de l'île, et l'on décida que l'on fabriqueroit une grande feuillée pour mettre la famille à couvert. On avoit fait porter d'avance dans l'île les branchages et les pièces de bois nécessaires pour l'exécution de ce dessein, les enfans et Gillot se mirent sur-le-champ à l'ouvrage, et y travaillèrent avec ardeur pendant tout le temps destiné à leur récréation. Ce jeu (qui, comme on le verra, dura plusieurs années) fut continué sans interruption les jours suivans. Tous les jours, aux heures des récréations, on se rendoit dans l'île; quand le comte et la comtesse ne pouvoient y aller, ils se faisoient suppléer par l'abbé et par une femme de chambre; ces

deux dernières personnes ne travailloient point, mais souvent elles aidoient de leurs conseils les jeunes ouvriers. Ce fut un grand jour que celui où l'on acheva la feuillée; on l'avoit élevée à côté de l'ormeau, seul arbre qui eût été conservé dans l'île. Cette feuillée, proportionnée à la taille des ouvriers, étoit si basse que les grandes personnes ne pouvoient s'y tenir debout, mais elle étoit fort large, et pouvoit contenir aisément une table de dix couverts. Casimir proposa d'y dîner. Ce seroit avec grand plaisir, dit le comte, mais vous n'avez ni table, ni fourchettes, ni cuillers, ni plats, ni linge, ni siéges; quand vous aurez fait tout cela, et meublé votre cabane comme le bon Robinson, nous viendrons tous dîner avec vous. Mais, cher papa, reprit Casimir, où trouverons-nous les matériaux qu'il nous faut pour faire toutes ces choses? Vous savez, répondit le comte, que Robinson trouva un magasin de choses utiles dans la carcasse de son vaisseau échoué sur la côte, de même, vous trouverez dans la gondole renversée sur le gazon, tout ce que vous pourrez désirer pour vos travaux, outils de menuisier, de tour, de vannier, un métier de tisserand, tous

les matériaux pour faire de la poterie ; enfin tout, excepté des meubles tout faits. Mais, papa, pour faire de la poterie il faudra un four? — N'êtes-vous pas le maître d'en faire un dans votre île? — Je ne sais pas faire un four, mais je vais l'apprendre, et en attendant nous ferons les autres choses. En effet, les travaux recommencèrent avec un zèle infatigable ; Mathilde et Rosalba travailloient à la toile : il s'agissoit de faire seulement une grande nappe grossière, Casimir avoit monté le métier et commencé l'ouvrage ; son frère faisoit des paniers d'osier, Gillot et Casimir faisoient des tabourets de bois, il en falloit sept, et Casimir entreprit de plus de faire deux chaises empaillées ; en outre, pour se délasser de ces travaux pénibles, il s'amusoit à ébaucher des cuillers et des fourchettes de bois : ces ouvrages avançoient, mais l'article de la poterie embarrassoit beaucoup Casimir ; Gillot leur conseilla de prendre le fils du maître maçon du château, qui étoit de l'âge de Gillot, et déjà très-habile dans son métier. Ce conseil fut suivi, on fit venir le petit maçon dans l'île ; on l'avoit habillé en sauvage, il passa tout à coup devant la ca-

bane, on courut après lui, Casimir l'arrêta et le nomma *Vendredi*; on sait que ce fut ainsi que Robinson appela le petit sauvage qui partagea sa solitude. Vendredi entreprit la construction du four dont on avoit besoin, et, secondé par Casimir, Sigismond et Gillot, il réussit parfaitement; alors Casimir commença l'ouvrage de la poterie; les premiers essais ne furent pas heureux, mais on ne se rebuta point, on alla prendre de nouvelles leçons chez le potier du village, on se perfectionna, et l'on parvint à faire une douzaine d'assiettes, quelques plats, quelques tasses et deux ou trois pots. Ces différens ouvrages ne furent totalement finis qu'au mois de septembre, alors on s'occupa des apprêts du dîner; il fut décidé que Mathilde et Rosalba le feroient elles-mêmes dans l'île; en conséquence, on avoit transporté dans l'île, quelques jours d'avance, une vache et des poules: comme les enfans vouloient tout faire, les deux sœurs avoient appris à traire la vache; avec le lait qu'elles tirèrent elles firent elles-mêmes du beurre et préparèrent de la crême; elles eurent des œufs frais, elles firent du pain et des gâteaux; mais

tout cela ne suffisant pas pour le dîner, on y suppléa par la chasse et par la pêche. Casimir et son frère, pour imiter en tout Robinson, alloient à la chasse dans l'île deux ou trois fois par mois, ils avoient des petits fusils, et ils tiroient fort bien pour leur âge. Le matin du jour indiqué pour le dîner, ils furent à la chasse avec leur père, et ils rapportèrent trois pièces de gibier; ensuite on fit une grande pêche, on eut beaucoup de poisson qui fut porté aux deux sœurs qui, avec la seule aide de Gillot, dont l'intelligence s'étendoit à tout, firent un très-bon dîner; le dîner fait, on mit le couvert dans la feuillée: quand cette opération fut faite, on resta en admiration devant la table en songeant qu'on avoit fait tout cela. Le moment où l'on se mit à table fut délicieux; le comte et la comtesse, l'abbé et deux voisins invités ne pouvoient se lasser d'admirer et de louer ces étonnans ouvrages faits par six enfans. Gillot et Vendredi se mirent à table, et Dieu sait avec quel appétit et quelle gaîté l'on mangea. Les enfans étoient encore transportés de joie, ils buvoient avec délices dans leurs tasses grossières; leur grosse nappe de toile jaunâtre, leurs cuillers et leurs

fourchettes de bois, leurs plats de terre leur paroissoient les meubles les plus précieux et les plus charmans qu'ils eussent jamais vus, quoiqu'ils fussent accoutumés à manger ordinairement dans de l'argenterie et dans de la belle porcelaine. Mes enfans, leur dit le comte, je ne suis point étonné de la satisfaction que vous éprouvez, elle est très-naturelle; vous jouissez de votre travail et de votre industrie, et moi, quand je donne un bon dîner à mes amis, je suis privé de ce plaisir; car il faudroit que je fusse bien sot, pour tirer quelque vanité d'avoir de beaux plats de porcelaine que je n'ai fait qu'acheter, ou d'avoir de bons ragoûts apprêtés par un cuisinier: en tout cela je n'ai pas le moindre mérite; mais il est permis de s'applaudir du fruit de ses travaux, et de ce qu'on doit à sa persévérance, à son intelligence et à son habileté: aimez donc toujours le travail, les ressources et les jouissances qu'il procure sont aussi douces qu'honorables.

Les succès augmentant l'ambition des enfans, ils eurent le plus grand désir de bâtir une chaumière à la place de la feuillée, qui étoit tout à fait desséchée. Le comte y consentit, à condition que le père

de Vendredi dirigeroit ce nouveau travail, mais sans y mettre la main, se contentant d'ordonner. Les enfans firent le plan de la chaumière, qui devoit contenir quatre pièces, et en outre un petit jardin, une étable pour une vache, et une basse-cour pour des poules. Cet ouvrage occupa le reste de l'automne, tout l'hiver et tout le printemps, et une partie de l'été; enfin, au mois de juillet 1775, la chaumière, l'étable et la basse-cour, étoient absolument finies; quoique la maison ne fût pas meublée, qu'elle n'eût encore ni vitres ni serrures, on y déjeûna, on y dîna; et l'on auroit bien voulu pouvoir y coucher, tant on la trouvoit ravissante. On éprouva de grands embarras pour les serrures et les vitres, aucun des habitans de l'île ne savoit les métiers de serrurier et de vitrier. Casimir apprit facilement ce dernier métier; mais l'on ne put trouver dans le village un enfant serrurier, on fut le chercher à Varsovie. Après beaucoup de peines, l'abbé un jour annonça qu'il avoit découvert un très-bon serrurier qui seroit le plus petit de tous les habitans de l'île, car il n'avoit que trois pieds un pouce. La joie fut grande, on s'attendoit à voir un enfant

de sept ans : l'abbé amena ce petit serrurier, qui parut en effet d'une extraordinaire petitesse, c'étoit un nain. Quoiqu'il eût de la barbe et une grosse voix, il soutint qu'il étoit enfant, et en faveur de sa taille il fut admis dans la jeune société. On n'eut pas lieu de s'en repentir. Micao (c'étoit le nom du nain) avoit beaucoup d'intelligence et de force, et il étoit d'ailleurs le meilleur homme du monde. Cependant Mathilde et Rosalba représentèrent que, chargées du soin de la vache, de la basse-cour, des travaux intérieurs du ménage, et devant travailler aux meubles de la maison, elles ne pourroient suffire à tous ces travaux; et qu'il leur falloit des aides, ainsi que leurs frères en avoient. On leur chercha donc deux petites filles bien pauvres, mais qui eussent un métier, et l'on choisit Flipotte, âgée de 13 ans, fille d'un cardeur de laine, et Manette, âgée de 12 ans, fille d'un tailleur. Voilà l'île avec neuf habitans, en comptant le nain. La chaumière eut des serrures et des vitres au mois d'octobre; et pendant l'hiver d'ensuite toutes les récréations furent employées à faire toutes les choses nécessaires pour la bien meubler. On décida

que Micao, Gillot et Vendredi habiteroient véritablement la chaumière, et y vivroient du produit de la vache, des poules, de la pêche et de la chasse. Gillot et Vendredi étoient sous la direction du nain, âgé de 30 ans, et lui obéissoient en toutes choses comme à un vice-roi de l'île. Il fallut donc faire des lits pour ces trois habitans de l'île. On fit avec Flipotte, fille du cardeur de laine, trois bons matelas et trois paillasses; Casimir, Sigismond et les autres garçons firent les bois de lits, et nos trois insulaires furent très-bien couchés. On n'oublia pas de leur donner des draps faits par Mathilde, Rosalba et leurs petites compagnes. Les choses étoient en cet état au mois d'avril 1776, lorsque Casimir reçut une lettre de Varsovie, conçue en ces termes :

MONSIEUR,

« Je sais que vous avez une île dans » laquelle vous recevez les nains et les » enfans qui aiment le travail et qui savent » quelque métier; j'ai douze ans, je suis » fils d'un tailleur, et comme j'ai, depuis » plus de dix-huit mois, le désir d'être » reçu dans votre île, je me suis appliqué,

» et je suis en état de faire passablement » un habit, une veste, et j'ose même dire » une culotte. En outre, je sais assez bien » le métier de ferblantier, que j'ai appris, » en m'amusant, de mon oncle, notre » voisin. J'ai une sœur jumelle qui sait » très-bien coudre, filer et tricoter ; et » tous les deux nous savons faire aussi » du gros drap, une espèce de serge com- » mune que l'on fabriquoit chez mon père, » et dont on nous faisoit des habits. Nous » avons eu le malheur de perdre notre » père il y a deux mois ; nous sommes or- » phelins et pauvres, et l'on veut nous » mettre à l'hôpital ; ce qui nous cause » bien du chagrin ; j'ai recours à vous, » Monsieur, recevez-nous dans votre île, » car je ne voudrois pas abandonner ma » sœur, je ne pourrois pas être heureux » tout seul. Recevez-nous, vous ferez » une bonne action, et je vous assure que » nous travaillerons de tout notre cœur, » du matin au soir. Cette lettre est de » ma propre écriture, je sais aussi un peu » calculer.

» J'ai oublié de dire que ma sœur et » moi nous savons faire de la chandelle » sans moules. C'étoit nous qui faisions

» toute celle qui se brûloit dans la maison » de mon père.

» Je suis avec respect, votre humble » serviteur,

» PIERRE LOUSTING ».

Casimir fut enchanté de cette lettre; en la montrant à son frère et à ses sœurs, il ne manqua pas d'observer que Pierre Lousting n'auroit pas dû s'adresser à lui seul, puisque l'île appartenoit également à ses sœurs et à son frère. Mon cher Casimir, lui dit Sigismond, nous ne sommes point jaloux de cette distinction, et même elle est juste, car c'est toi qui as tout imaginé; c'est à toi à qui nous devons la possession de l'île, et nous devons t'en regarder comme le souverain. Point du tout, reprit Casimir, je serois un usurpateur, si je ne maintenois pas à cet égard, entre nous, la plus parfaite égalité; car c'est à nous quatre que mon père a donné l'île, et nous y avons tous les mêmes droits. Dans ce cas, dit Rosalba, il faut bâtir dans l'île une maison pour nos petites filles : vos compagnons sont logés, et nos compagnes sont obligées d'aller coucher dans le village et dans des granges;

car vous savez comme elles sont pauvres...! Mais, ma sœur, interrompit Mathilde, nos compagnes, à leur âge, ne peuvent pas, toutes seules, habiter une maison; Gilbot et Vendredi sont sous la conduite de Micao qui, malgré sa petitesse, a de la barbe et est un homme raisonnable... Eh bien! répondit Rosalba, il faut que nous ayions aussi une naine de trente ans, qui aura soin de nos petites filles, et qui aura, dans l'île, la même autorité que Micao. Cette idée parut lumineuse, mais où prendre une naine? Rosalba, que rien n'embarrassoit, assura que l'abbé, qui avoit procuré le nain, trouveroit sans peine la naine dont on avoit besoin. Il fut arrêté, dans cette conférence, qu'en supposant que le comte ne s'opposât point à ces nouveaux projets, on ne prendroit Pierre Lousting et sa sœur, que lorsque la nouvelle chaumière seroit bâtie, et qu'on auroit trouvé une naine convenable; qu'en attendant on feroit une petite pension à Pierre Lousting et à sa sœur, et qu'on les laisseroit à Varsovie, afin qu'ils pussent se perfectionner dans leurs métiers. Sigismond remarqua que, pour réunir tous les métiers dans l'île, il faudroit avoir encore de plus un

petit garçon, qui sût faire des sabots et des gros souliers : il proposa un enfant de dix ans, nommé Matthieu, neveu du sabotier du village ; il ajouta qu'on pourroit l'envoyer à Varsovie, apprendre à faire des souliers grossiers, et qu'il ne viendroit dans l'île qu'avec Pierre Lousting, sa sœur et la naine. Ceci fut encore agréé ; mais Rosalba, toujours attentive à maintenir l'égalité, observa qu'alors le nombre des petites filles n'égaleroit pas celui des garçons, et sur-le-champ elle proposa une orpheline de treize ans, nommée Florentine, très au fait des travaux du ménage, sachant bien faire la lessive, faisant d'excellens fromages, d'ailleurs adroite, remplie d'intelligence, et faisant de la petite dentelle fort jolie. On convint de l'équité de la proposition de Rosalba, et Florentine fut acceptée d'une voix unanime. Après cette conversation, on se transporta chez le comte et la comtesse, et on leur rendit compte de cette nouvelle délibération. Ces bons parens approuvèrent tout sans restriction ; on répondit le même jour à Pierre Lousting, on fit partir pour Varsovie le petit sabotier Matthieu ; l'abbé se chargea de trouver une naine, et l'on com-

mença à préparer tout ce qu'il falloit pour bâtir une nouvelle chaumière à trois cents pas de la première : en même temps on continua les travaux de poteries, de paniers, d'ustensiles de ménage, de meubles, afin de faire peu à peu toutes les choses nécessaires pour la nouvelle habitation.

La comtesse, qui faisoit beaucoup de bonnes actions en secret, avoit fait élever, à deux lieues de sa terre, une pauvre petite fille abandonnée de ses parens. Lorsqu'on donna l'île aux enfans, cette petite fille n'avoit que six ans ; la comtesse alors l'envoya à Varsovie, où on lui apprit à faire du gros filet et des lacets. Au mois d'octobre 1776, cette enfant, nommée Elmonde, avoit huit ans et demi ; la comtesse la fit venir. Elmonde lisoit bien, avoit une figure douce et agréable, beaucoup de gentillesse et de sensibilité, et faisoit parfaitement du filet et des lacets. La comtesse la présenta à ses enfans, en demandant pour elle une place dans l'île. On pense bien que cette place ne fut pas refusée. Elmonde reçut des enfans l'accueil le plus caressant ; on la trouva charmante, et on la combla de présens et de marques d'amitié. La comtesse déclara qu'elle la garde-

roit au château jusqu'à ce que la chaumière fût en état d'être habitée. Chacun s'empressa de perfectionner l'éducation d'Elmonde; Mathilde et Rosalba lui apprirent à écrire et à coudre; la comtesse lui apprit à broder et à faire de la tapisserie. Elmonde, remplie d'intelligence et de docilité, profitoit parfaitement de tous ces soins, et faisoit des progrès surprenans. Cependant Casimir et Sigismond ne manquèrent pas d'observer que cette nouvelle recrue leur donnoit le droit d'avoir un nouveau compagnon. Cela est juste, dit le comte, et c'est moi qui vous le fournirai. Je vous donnerai un charmant garçon, dont voici l'histoire, qui n'est connue que de votre mère. Pour l'intelligence de ma narration, je dois vous instruire de plusieurs choses que vous ignorez; vous êtes maintenant assez âgés et assez raisonnables, pour que nous puissions vous confier tous nos secrets.

Vous savez, mes enfans, combien nous sommes heureux, votre mère et moi; une félicité pure et durable n'est jamais l'ouvrage du hasard: la raison et la vertu peuvent seules la produire. Je vais donc vous faire connoître les causes du bonheur

constant dont nous jouissons. Mes parens avoient arrêté mon mariage, non avec votre mère, mais avec sa sœur aînée, qui, avantagée par un oncle, avoit une fortune infiniment plus considérable que celle de votre mère. Quand les choses furent arrangées, on me mena dans la terre du comte de Lanosky, père de celle qui m'étoit destinée, et nous passâmes là deux mois. Mesdemoiselles de Lanosky étoient toutes deux parfaitement bien élevées; Amélie (l'aînée, celle que je devois épouser) étoit la plus belle personne de la Pologne, et sa figure étoit aussi intéressante et aussi agréable que régulière : elle avoit beaucoup d'esprit, des talens, de la sensibilité, et d'excellentes qualités ; mais je m'aperçus bientôt que, sans être coquette, elle s'occupoit trop de sa figure et de sa parure, qu'elle attachoit trop de prix au plus frivole de tous les avantages, celui d'être belle ; j'en conclus que, par la suite, son caractère pourroit facilement se corrompre, que du moins elle aimeroit certainement le grand monde, la dissipation, et les dépenses de pure vanité, et qu'alors il me faudroit, ou contrarier ses goûts, ou lui sacrifier les miens, et que par consé-

quent notre union ne seroit pas heureuse. Emérance, sa sœur, avec une figure douce, noble et remplie de grâces, n'étoit ni belle ni jolie; mais je fus vivement frappé de la perfection de son caractère; elle avoit d'ailleurs une extrême supériorité sur sa sœur par l'instruction et les talens. Je trouvois un charme inexprimable dans sa conversation, toujours solide et toujours intéressante : plus je m'entretenois avec elle, et plus je sentois s'accroître en moi le désir de me perfectionner dans la vertu. En me rendant meilleur, elle m'apprenoit à l'apprécier, et je connus enfin qu'Emérance étoit la seule personne au monde qui pût assurer le bonheur de ma vie. Je ne me trompois point, car le sentiment que j'avois pour elle n'étant formé que par l'estime et l'admiration les mieux fondées, le temps, loin de l'affoiblir, ne pouvoit que le fortifier! J'ouvris mon cœur à mes parens, ils étoient remplis de vertus, ils approuvèrent mon choix; ils demandèrent et obtinrent pour moi la main d'Emérance, et il fut décidé que je l'épouserois dans le cours de l'année suivante. En attendant, ma mère la prit avec elle, et l'emmena

dans ce château (1); nous y passâmes huit mois avant de nous marier, et ce temps s'écoula délicieusement : chaque jour m'attachoit davantage à l'aimable Emérance ; tous les matins et tous les soirs nous allions avec ma mère nous promener dans votre île ; et là, souvent assis sous l'ormeau planté de la main de mon père, le jour de ma naissance, nous oubliâmes plus d'une fois l'heure du dîner ou du souper. Nous faisions des projets pour l'avenir ; ces projets étoient toujours bienfaisans. Ma mère les embellissoit encore par ses conseils et par ses réflexions : elle nous répétoit que

(1) C'est l'usage en Pologne. La mère du prétendu prend chez elle la jeune personne, un an, et quelquefois davantage, avant le mariage, afin d'achever son éducation, suivant les principes de la famille qui doit l'adopter, et afin de donner à ceux qui doivent s'unir les moyens de se connoître parfaitement. Il arrive quelquefois qu'en se connoissant si bien, on trouve qu'on ne se convient pas, et on ne s'épouse point; mais cet incident ne fait aucun tort à la réputation de la jeune personne, parce que la surveillance des belles-mères prétendues, et les précautions et les règles de décence établies dans ce cas, sont telles qu'elles mettent à l'abri de tout soupçon flétrissant ou injurieux.

le bonheur de la vie consiste à faire un digne usage de sa fortune, pourvu, ajoutoit-elle, que ce soit sans ostentation; car l'orgueil qui corrompt les vertus, anéantit le bonheur. Si la vanité se mêle à la bienfaisance, on éprouve sans cesse des dégoûts, des mortifications et des mécomptes; quand on recherche des louanges, on n'est jamais satisfait de celles que l'on reçoit, on trouve toujours qu'il y manque quelque chose; quand on est obligeant et généreux pour se faire des créatures et des partisans, on a continuellement des sujets de mécontentement, de dépit et d'humeur. Comme il n'est que trop commun de rencontrer des ingrats, on s'afflige, on s'aigrit; on se livre aux ressentimens, on se plaint avec amertume de l'injustice des hommes, on devient dur, défiant et farouche, car c'est la fausse vertu qui rend misanthrope. La misanthropie n'est autre chose que l'humeur inspirée par l'orgueil déçu. Enfin, un homme bienfaisant par vanité, éprouve l'espèce de jalousie la plus odieuse; la vertu des autres le blesse et le tourmente, si elle a de l'éclat; loin de jouir du bien qu'elle produit, il s'irrite de la gloire qui en résulte, et c'est ainsi que, malheureux au-

tant que dépravé, il perd aux yeux de Dieu et des hommes tout le fruit des bonnes actions qu'il peut faire; mais quand on n'agit que pour Dieu et pour satisfaire sa sensibilité, que la bienfaisance est délicieuse! quels souvenirs elle laisse au fond du cœur! O combien il est plus doux de se rappeler une bonne action secrète, une bonne œuvre que les louanges humaines n'ont point profanée, qu'une action éclatante, dont on a reçu la récompense, et souvent au-delà de sa valeur, par une multitude d'éloges! Tels étoient les discours de ma mère; ces réflexions nous frappèrent vivement, et en conséquence nous prîmes une résolution que nous avons fidèlement gardée jusqu'à ce jour. Emérance et moi nous nous promîmes que nous ferions toujours avec le plus grand secret toutes les bonnes actions qu'il seroit possible de cacher. Comme la confiance mutuelle étoit pour nous un devoir, nous convînmes que sur ce point, ainsi que sur tous les autres, nous serions réciproquement nos confidens, mais que nous n'admettrions aucun tiers dans cette espèce de confidence. Cette convention, exactement observée, a de toutes manières infiniment contribué à notre bonheur. Elle

nous a préservés d'une puérile vanité, en même temps elle a resserré le nœud sacré qui nous lie. Seuls témoins de nos meilleures actions, notre estime et nos suffrages nous tiennent lieu de gloire et de renommée. Ce sentiment devoit naturellement nous inspirer cette utile et douce émulation qui n'a jamais l'orgueilleuse prétention de surpasser, mais qui veut égaler ce qu'on admire. Chaque confidence vertueuse en préparoit toujours une semblable : Emérance, disois-je, tu viens d'ajouter à mon bonheur, en m'apprenant de toi un trait de plus, digne de ton caractère ; avec quel empressement je vais chercher l'occasion de te procurer le même plaisir ! C'est ainsi que nous jouissions toujours doublement du bien que nous faisions, et que la bienfaisance a toujours été pour nous une source intarissable de sensations ravissantes et d'entretiens et de projets délicieux. C'est ainsi qu'au sein d'une félicité pure et constante notre jeunesse s'est écoulée sans que nous puissions nous apercevoir qu'elle s'est évanouie. Qui la consacre à la vertu, n'en sauroit sentir la perte ; nos beaux jours ne sont point passés, et la vieillesse même ne nous les ravira pas.

Nous n'avons point connu les frivoles amusemens d'une vaine dissipation ; la paix, l'amitié, la sainte humanité, les sentimens de la nature ont fait le bonheur de nos jeunes ans, et le font aujourd'hui de même. Nous avons les mêmes goûts, nous menons le même genre de vie, le temps ne nous a rien ôté et nous a laissé les souvenirs les plus doux. Maintenant, continua le comte, je vais vous apprendre l'histoire du jeune garçon que je vous propose.

Nous fîmes, votre mère et moi, un voyage assez long il y a environ onze ans. En partant de Varsovie nous allâmes coucher à quinze lieues dans le château d'un de mes amis ; il étoit absent, mais il avoit donné à ses gens l'ordre de nous recevoir : nous y arrivâmes de bonne heure, les jours étoient déjà courts, c'étoit en automne. En attendant le souper, le concierge nous proposa de voir, pour nous amuser, une espèce d'opérateur, c'est-à-dire, un homme qui faisoit des tours de gobelet, et qui étoit arrivé la veille dans le village ; nous y consentîmes ; l'escamoteur vint, fit de fort jolis tours ; et comme Emérance paroissoit charmée de son adresse, il lui dit qu'il lui feroit voir le lendemain matin, avant

son départ, une chose infiniment plus curieuse, une espèce de mécanique d'un genre tout nouveau et très-singulier. Cette promesse piqua la curiosité d'Emérance; elle donna rendez-vous à l'escamoteur pour le lendemain à huit heures; nous ne devions partir qu'à dix. L'escamoteur nous demanda la permission de faire mettre dans notre chambre sa machine, en nous recommandant de n'y point toucher; il ajouta qu'elle seroit en sûreté dans notre appartement; au lieu qu'elle risqueroit d'être dérangée dans le cabaret qu'il habitoit, parce qu'il devoit coucher dans une chambre remplie de paysans et d'enfans très-curieux et très-indiscrets. Sa demande fut accordée; il sortit sur-le-champ, revint un moment après, portant, avec l'aide d'un autre homme, sa machine qu'il posa dans notre chambre. Il eut la précaution de fermer cette chambre dont il nous apporta la clef; ensuite il nous quitta, en nous assurant qu'il reviendroit au château le lendemain matin à huit heures. Nous étions dans le salon du château; un quart d'heure après le départ de l'escamoteur, on nous servit à souper, et après le souper nous montâmes dans la chambre qui nous

étoit destinée ; nous y trouvâmes la machine dont nous avoit parlé l'escamoteur ; nous n'y touchâmes point, mais je l'examinai ; elle étoit assez grande, toute ronde et fort large pour sa hauteur : elle ressembloit à un tour de religieuse, mais en grand. Il y avoit à l'un de ses côtés, comme une espèce de porte recouverte en gros papier collé par les bords sur le bois ; il nous fut impossible de deviner l'usage de cette machine, ni ce qu'elle pouvoit contenir. Emérance qui a toujours l'habitude de se coucher sans le secours de ses femmes, les avoit renvoyées, elle se décoiffoit devant un miroir, nous n'avions qu'une seule bougie, je voulus la moucher, et je l'éteignis : je pris le flambeau pour l'aller rallumer à la lampe de l'escalier, et je laissai Emérance toute seule dans la chambre. Je fus très-surpris, en revenant avec de la lumière, de voir Emérance accourir à ma rencontre d'un air effrayé. Cher ami, me dit-elle, je suis toute tremblante, il y a dans notre chambre quelque chose d'extraordinaire, j'ai entendu distinctement tout près de moi soupirer et sangloter... Comme elle disoit ces derniers mots, nous entrâmes dans la chambre, je

posai la bougie sur une table, je fis signe à Emérance de garder le silence, et nous écoutâmes attentivement. Au bout d'un moment, j'entendis en effet un petit gémissement sourd qui sembloit venir de la machine. Emérance pâlit et tomba dans un fauteuil... Je m'approchai de la machine, j'étois fort ému, je frappai doucement sur le bois; ensuite j'écoutai..... Jugez quelle fut notre surprise, lorsque nous entendîmes une petite voix enfantine, aussi douce que lamentable, prononcer ces paroles: *J'ai bien soif!*... Aussitôt ne voyant à la machine aucune ouverture, j'enfonçai mes doigts dans le papier, que j'arrachai entièrement, ce qui forma une grande ouverture qui nous découvrit le tableau le plus singulier et le plus charmant que j'aye jamais vu. Tout l'intérieur de la machine étoit orné de guirlandes de fleurs naturelles, et dans le milieu étoit assis, sur un petit siége, un enfant de trois ans, d'une beauté ravissante, vêtu en Amour, ayant un carquois sur l'épaule, et tenant un arc et des flèches. A cette vision inattendue, Emérance s'élança vers la machine, prit l'enfant dans ses bras; et sur-le-champ lui donna un verre d'eau; il but avec avi-

dité, ensuite il sourit, et passant ses petits bras autour du cou d'Emérance, il l'embrassa avec une gentillesse inexprimable. Nous ne pouvions nous lasser de le contempler, car il avoit autant de grâce que de fraîcheur et de beauté. Tout en nous caressant il s'endormit sur nos genoux. Emérance le débarrassa de son carquois; elle lui fit un lit sur un canapé, elle le coucha, et *l'Amour* fut bientôt profondément endormi. Pour nous, charmés de cette aventure, nous tînmes conseil sur ce que nous devions faire; il nous parut clair que l'escamoteur avoit eu le projet de nous donner ce charmant enfant. Cependant nous craignîmes qu'il ne vînt le reprendre le lendemain. Emérance m'avoua qu'elle en seroit au désespoir; mais, ajouta-t-elle, dans la supposition que l'enfant nous reste, pourrons-nous taire cette aventure? Assurément, répondis-je; nos gens sont accoutumés à la plus parfaite discrétion; nous pourrons leur cacher tous les détails, et ils ne diront rien de ce qu'ils sauront. Nous passâmes presque toute la nuit entière à raisonner sur cet événement, et à convenir des mesures que nous devions prendre. A six heures du matin nous étions

levés et habillés : je fus dire aux femmes d'Emérance qu'elles devoient partir sans nous attendre et sans voir leur maîtresse. Elles voyageoient dans une autre voiture ; ensuite je rentrai dans notre chambre avec un grand vase plein de lait, et du pain. L'enfant venoit de se réveiller, il pleuroit et demandoit son père ; pour toute réponse nous le caressâmes et nous le fîmes déjeûner. A huit heures, j'envoyai au cabaret demander l'escamoteur ; mais, à notre grande satisfaction, on vint nous dire qu'il étoit parti la veille au soir avec précipitation, en sortant du château. A cette nouvelle, Emérance, baignée des plus douces larmes, prit l'enfant dans ses bras avec un sentiment véritablement maternel ; nous nous embrassâmes l'un et l'autre en remerciant la Providence qui daignoit nous confier cet intéressant dépôt. Nous aimions à penser que, sans l'abandon du père de ce pauvre petit infortuné, ce charmant enfant auroit reçu la plus mauvaise éducation. Cette idée nous causoit la satisfaction la plus pure, et redoubloit notre attachement pour l'enfant. Emérance voulut lui donner un nom, et consultant son almanach, elle vit que la prétendue méca-

nique avoit été posée dans notre appartement le 25 de septembre, jour de *Saint Cléophas*; ainsi Emérance appela notre enfant Cléophas, nom qu'il a toujours gardé. A neuf heures, nous nous disposâmes à partir du château; nous avions avec nous un courrier que j'envoyai en avant : je cachai l'enfant dans mon manteau, et, sans qu'il eût été vu de qui que ce soit, je le mis comme un petit paquet dans la voiture, dont je baissai tous les stores; ensuite je fus chercher Emérance, nous montâmes en voiture et nous partîmes. Emérance coupa une espèce de schall qu'elle avoit, elle l'arrangea sur les épaules de Cléophas, afin de cacher son habit d'Amour; le soir nous arrivâmes dans une ville. Nos gens furent très-étonnés de voir un enfant dans les bras d'Emérance; nous leur recommandâmes de ne rien écrire à Varsovie relativement à cette aventure, et de n'en jamais parler quand nous serions de retour; j'ajoutai : C'est une bonne action que nous voulons faire, et suivant notre coutume, nous voulons la tenir secrète. Nos domestiques ayant déjà vu plusieurs choses de ce genre, sachant qu'une indiscrétion les feroit renvoyer, et d'ail-

leurs ignorant toutes les particularités singulières de cet événement, nous gardèrent fidèlement le plus profond secret. Nous nous arrêtâmes quelques jours dans la ville, afin d'y faire habiller convenablement Cléophas; ensuite nous continuâmes notre voyage. Quand nous étions obligés de voir du monde, nous laissions Cléophas avec les femmes d'Emérance; de sorte qu'il ne fut remarqué de personne : et cette aventure extraordinaire ne fit aucune espèce de bruit et resta totalement ignorée. De retour à Varsovie, nous mîmes Cléophas dans une excellente pension, où nous allions souvent le voir. Cet enfant rempli d'intelligence, d'esprit et de bonté, répondit parfaitement à nos soins; il a eu dans tous les genres les meilleurs maîtres, et il en a tellement profité que je ne connois point de jeunes gens à son âge (il a quatorze ans) qui ayent autant d'instruction et de talens; en outre, il est très-habile dans tous les exercices qui conviennent à un jeune homme : il monte à cheval avec une hardiesse étonnante, personne ne peut le surpasser à la course; il tire de l'arc aussi bien qu'un sauvage : c'est Emérance

qui a voulu qu'il eût ce talent, en souvenir du carquois et des flèches qu'il portoit lorsque nous le vîmes pour la première fois ; il dessine et peint d'une manière surprenante pour son âge ; il a un goût particulier pour l'architecture ; il sait bien les règles de cet art ; il est en état de lever un plan, de le dessiner, et de le faire en relief avec une adresse charmante. Comme il ne viendra habiter votre île que dans un an, il aura le temps de faire encore des progrès ; il vous enseignera plusieurs choses que vous ignorez, et M. l'abbé et moi nous achèverons son éducation en le perfectionnant dans ce qu'il sait, et l'instruisant d'une infinité de choses qu'on ne peut apprendre qu'en vivant à la campagne. En même temps, voulant qu'il vous soit utile sous tous les rapports, et que, malgré ses talens, il ne dédaigne pas l'honorable industrie d'un bon artisan, je vais lui faire apprendre le métier de tonnelier qui vous manque, aucun de vos insulaires ne le sachant ; et d'ailleurs on ne doit être admis dans votre île que lorsqu'on sait bien un métier véritablement utile.

Ce récit du comte fit le plus grand plaisir aux enfans ; ils témoignèrent un extrême

désir de connoître Cléophas, et on leur promit de les mener à Varsovie, afin de leur procurer cette satisfaction.

Cependant on commença sans délai les bâtimens projetés dans l'île; on convint même, outre la construction de la nouvelle chaumière, d'ajouter deux pièces de plus et une grange à l'ancienne, et par conséquent il fut décidé que la nouvelle cabane auroit aussi six pièces, une étable, un jardin et une grange. Afin d'abréger la longueur des travaux, on imagina de louer des petits ouvriers depuis l'âge de huit ans jusqu'à douze ou treize, qui viendroient tous les jours travailler dans l'île avec les insulaires et sous la direction du père de Vendredi. De cette manière les ouvrages furent à peu près finis en six mois; il ne restoit plus à faire que les granges, et à poser les serrures, les vitres de la nouvelle maison, à la meubler et à tracer le jardin. On étoit au 2 d'octobre, le 3 étoit le jour de naissance de la comtesse; les enfans voulurent lui donner une fête dans l'île. On fit cueillir dans les champs une prodigieuse quantité de bluets et de jolies bruyères couleur de lilas; on en forma des guirlandes dont on orna les

chaumières et surtout l'ormeau, cet arbre chéri conservé dans l'île ; on plaça au pied de cet ormeau une immense corbeille d'osier faite par les enfans et toute remplie de bluets et d'autres fleurs des champs; on la couvrit d'un voile de mousseline sur lequel ces mots étoient tracés en broderie de la main de Rosalba : *Offrande des insulaires.* A quelques pas de l'arbre on avoit dressé une table couverte de fruits et de laitage. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs, une foule de paysans se promenoit dans l'île, on les y avoit invités pour la fête ; les insulaires, et même les ouvriers qui avoient travaillé aux chaumières, étoient vêtus de blanc et portoient des bandoulières de bruyères. Mathilde, Rosalba et ses compagnes étoient aussi habillées en blanc, et elles avoient des ceintures et des couronnes de bluets. Les insulaires s'embarquant dans des petits bateaux ornés de fleurs, furent au château chercher le comte et la comtesse : on revint dans l'île au son d'une musique champêtre, on s'y mit à table, et après la collation, la comtesse emmena au château tout ce qui étoit dans l'île, et la fête se termina par un bal général.

Après le bal, quand tous les étrangers furent partis, la comtesse se rappela qu'ayant apporté de l'île la grande corbeille pleine de bluets que ses enfans lui avoient donnée, on l'avoit mise dans une galerie qui servoit de passage pour aller aux appartemens où tout le monde avoit dansé : elle dit à ses filles de l'aller chercher et de la porter dans sa chambre ; les deux sœurs se rendirent dans la galerie, et trouvèrent en effet la corbeille couverte du voile et posée sur une table de marbre ; elles voulurent la prendre, mais la trouvant très-lourde : Qu'a-t-on mis dans cette corbeille ? dirent-elles ; on peut à peine la soulever... En disant ces mots, elles levèrent le voile et firent un cri perçant en apercevant un charmant maillot, un enfant nouveau né, couché sur les fleurs et profondément endormi..... Aux cris de Mathilde et de Rosalba, le comte, sa femme, l'abbé, Casimir et Sigismond accoururent. Ah ! maman, s'écria Rosalba, voici une aventure pareille à celle de Cléophas... regardez... Pendant le bal, dit l'abbé, quelqu'étranger a mis là ce pauvre enfant ; mais au reste ce n'étoit pas l'abandonner, c'étoit le remettre en bonnes mains... Cha-

cun témoigna sa surprise, admira, caressa l'enfant, et on l'emporta dans la chambre de la comtesse; on ôta les fleurs de la corbeille, on y mit un coussin et l'on y recoucha l'enfant. C'étoit une jolie petite-fille qui n'avoit qu'un ou deux jours. Il faut, dit Casimir, que par la suite Cléophas l'épouse. Il est vrai, reprit la comtesse, qu'il y a beaucoup de conformité dans la destinée de ces deux enfans, mais Cléophas est trop âgé pour que ce mariage puisse avoir lieu; d'ailleurs nous avons un autre projet d'établissement pour lui. Ah! maman, s'écria Mathilde, donnez-nous cette jolie petite fille, nous l'élèverons dans notre île, la naine que nous devons avoir en prendra soin.... De tout mon cœur, répondit la comtesse; mais il faut d'abord lui donner une nourrice, et quand elle sera sevrée, nous l'établirons dans l'île. Cette promesse enchanta les deux sœurs. Là-dessus Casimir prétendit que, puisqu'on donnoit une petite fille à ses sœurs, son frère et lui avoient le droit de demander aussi un petit garçon au maillot; mais on lui répondit que la petite fille étoit un don de la Providence, et qu'un maillot de plus dans l'île n'y causeroit que de l'embarras;

et il renonça à cette prétention. Comment appellerons-nous cette chère petite ? dit Mathilde. Comme il vous plaira, répondit la comtesse. Nous l'avons trouvée couchée sur des bluets, reprit Mathilde ; ainsi je la nomme *Bluette*. Ce nom fut très-critiqué, mais Mathilde persistant, la petite fille reçut le nom de Bluette qu'elle a toujours conservé. Le lendemain on la fit baptiser ; Mathilde fut sa marraine, et Casimir son parrain. On trouva une bonne nourrice dans le village, et Bluette y fut portée le jour même. Mathilde, Rosalba et la jeune Elmonde s'occupèrent sur-le-champ du soin de faire une layette à Bluette, ce qui fut exécuté en peu de temps.

Les travaux de l'île avançoient toujours, et se continuèrent tout l'hiver. Tout fut fini au mois de juin 1777. On avoit trouvé une fort jolie naine âgée de vingt-quatre ans, de la taille de Micao, très-raisonnable, fort adroite, que l'on établit dans la nouvelle chaumière avec Elmonde, et les autres compagnes de Mathilde et de Rosalba. On fit venir de Varsovie Pierre Lousting et sa sœur, et le petit Matthieu qui savoit faire des sabots et de gros souliers. Enfin le comte fut chercher Cléophas

âgé alors de quinze ans, et devenu aussi bon tonnelier que bon peintre. A cette époque il se trouva dans l'île seize habitans, savoir: les quatre enfans du comte, Gillot, Vendredi, Micao, Matthieu, Pierre Lousting, Cléophas, Nanette, Flipotte, Florentine, Elmonde, Anne Lousting, sœur de Pierre Lousting, et Ninon, la naine, gouvernante des petites filles. Tous ces jeunes insulaires, à l'exception des enfans du comte, étoient véritablement habitans de l'île, puisqu'ils y couchoient et n'en sortoient que rarement durant le jour, étant occupés à travailler sans relâche. Les garçons habitèrent l'ancienne chaumière, les pièces en étoient fort grandes, et ils n'en occupoient que trois, les trois autres chambres servirent à différens usages : l'une étoit une cuisine, l'autre une laiterie, la dernière un salon où l'on s'assembloit pour les repas et pour travailler. Le même arrangement se trouvoit dans la chaumière des petites filles. On fit des réglemens pour ce peuple naissant; les enfans du comte composèrent ces lois, que le comte et la comtesse corrigèrent et perfectionnèrent; l'abbé fut déclaré pasteur de l'île; il s'y rendoit tous

les matins pour y donner une instruction chrétienne à tous les enfans ; il passoit à cet effet une demi-heure dans chaque chaumière ; en outre tous les dimanches, jours de repos, il leur faisoit des lectures pieuses et morales le matin et l'après-midi : et tous les insulaires alloient avec exactitude à la chapelle du château et à la paroisse remplir tous les devoirs du christianisme. Casimir, son frère, et Cléophas donnoient à tous les garçons des leçons d'écriture et de calcul ; Mathilde et Rosalba faisoient la même chose pour les filles. On fit un plan d'étude et d'occupations dont on ne s'écartoit jamais. La paix et l'union la plus parfaite régnoient dans cette petite république, on y jouissoit avec délices de toutes les commodités de la vie, parce qu'on ne les devoit qu'à son travail et à son industrie ; on n'y connoissoit ni l'envie, ni la jalousie, parce que les talens de chacun tournoient au profit de tous, et qu'on étoit obligé de s'enseigner mutuellement ce qu'on désiroit d'apprendre. Lorsque Cléophas arriva dans l'île, tout le monde fut enchanté : l'un disoit, il m'apprendra à dessiner ; l'autre disoit, il m'apprendra à tirer de l'arc et

à faire des tonneaux ; ou bien, il nous fera de jolis tableaux pour orner notre salon, et de notre côté nous lui enseignerons à cultiver un jardin, à faire des paniers, des vases de terre, des ouvrages de tour et de menuiserie, etc. Le premier ouvrage que Cléophas exécuta dans l'île fut un cadran solaire d'une forme très-élégante, il y mit cette belle inscription : *Comptons les heures pour n'en point perdre*. L'île s'embellissoit à vue d'œil ; outre les deux chaumières et leurs jolis jardins parfaitement cultivés et remplis de fleurs, de légumes et de fruits, on avoit fait un pré à peu de distance des maisons où paissoient les deux vaches et deux chèvres, possession précieuse des habitans ; on avoit, dès la première année, planté beaucoup de pins et de peupliers d'Italie, qui déjà formoient un des principaux ornemens de l'île ; on avoit semé un grand champ de blé, et beaucoup de pommes de terre qui venoient parfaitement. A côté de ces champs Cléophas proposa de faire un long berceau de treillage recouvert de vigne vierge et de chèvrefeuille, ce qui fut exécuté avec empressement et fini en deux mois. Les habitans, garçons et filles,

se rassembloient les fêtes et dimanches sous ce berceau qui contenoit des siéges dans toute sa longueur. Comme les réglemens défendoient les visites réciproquement dans les deux chaumières, on s'en retrouvoit avec plus de plaisir sous le berceau ; on y causoit, on y contoit des histoires, on y jouoit à de petits jeux ; quelquefois la jeune Elmonde, qui avoit une voix charmante, chantoit de jolies romances ; ensuite on faisoit des courses, on tiroit de l'arc ; et souvent on dansoit au son du flageolet de Micao, qui jouoit supérieurement de cet instrument. On étoit au 10 d'août, et l'on commença à s'occuper des préparatifs de la fête que l'on devoit donner à la comtesse le 3 octobre, jour de sa naissance : le comte fut consulté, et ce fut lui qui imagina le plan de la fête. On loua une grande quantité d'ouvriers, mais toujours des enfans de douze ou treize ans (car tout ce qui se faisoit dans l'île devoit être exécuté par des enfans) ; ces ouvriers et les insulaires construisirent quinze petites baraques de bois, formant des boutiques qui devoient être occupées par les insulaires. On annonça sur-le-champ dans le village et aux envi-

rons qu'il y auroit une foire dans *l'île des Enfans*, le 3 octobre; que cette foire dureroit quinze jours, que les boutiques seroient ouvertes depuis une heure après midi jusqu'à six. Chaque insulaire travaillant continuellement sans relâche, avoit un petit fonds de provisions des choses qu'il savoit faire; mais ces fonds ne suffisant pas pour une boutique, il falloit travailler sur nouveaux frais; le comte fournit tous les matériaux, et le 2 d'octobre les boutiques se trouvèrent assez bien fournies. Ce jour on installa la petite Bluette au nombre des insulaires, elle étoit sevrée, elle avoit un an; mais la comtesse déclara qu'elle n'habitèroit l'île que pendant le jour, qu'elle coucheroit dans le château dans la chambre de Mathilde et de Rosalba qui se chargeroient de son éducation; on fit une boutique pour Bluette, les deux sœurs jumelles devoient y être avec elle, afin de débiter sa marchandise; c'est pourquoi on ne fit que quinze baraques, car si chaque insulaire, en comptant Bluette, en avoit occupé une entière, il en auroit fallu dix-sept. Le 3 octobre le château du comte se trouva rempli d'une nombreuse compagnie de ses voi-

sins, de ses amis, et de plusieurs personnes venues exprès de Varsovie pour aller à la foire de l'île des Enfans; cette foire eut le plus grand succès: à l'exception de la boutiqne de Bluette, chaque insulaire étoit seul dans la sienne; tout se passa dans un ordre parfait, quelques domestiques du comte distribuoient des rafraîchissemens aux jeunes marchands et aux étrangers, et en même temps maintenoient une exacte police; car, outre les personnes de la compagnie, il y avoit dans l'île près de deux cents personnes, tant des paysans que des curieux des environs: on trouva toutes les boutiques charmantes; je ne parlerai que des plus jolies. 1°. Celle de Bluette; elle ne contenoit que des joujoux d'enfans, mais les plus ingénieux que l'on eût jamais vus, et tous faits par Mathilde et Rosalba. 2°. Celle d'Elmonde, remplie de filets pour la pêche, et de jolis ouvrages du même genre, des bourses, des pelotes, et puis des lacets et de charmantes broderies. 3°. La boutique de Casimir et celle de son frère; on y voyoit un peu de tout, des ouvrages de tour, de menuiserie, des paniers, de la poterie, des dessins, des paysages, etc. La bou-

tique de Florentine fut aussi très-remarquée ; on y trouvoit beaucoup de jolies choses ; entr'autres, des fleurs artificielles parfaitement imitées. Enfin la boutique de Cléophas parut la plus belle de toutes ; au lieu de table, il avoit arrangé ses marchandises sur quatre tonneaux renversés, faits par lui ; sur ces tonneaux étoient rangés de charmans petits plans en relief, et quelques petits ouvrages en ivoire faits à la main avec une extrême délicatesse, et toute la boutique étoit tapissée de beaux dessins d'architecture, et de quelques têtes peintes en pastel. Tout fut acheté, et personne ne marchanda. Voici l'usage qu'on fit de l'argent qui résulta de cette vente : chacun donna de son gain aux pauvres, on choisit pour cette aumône des vieillards infirmes ou des enfans orphelins ; le second quart de la somme fut gardé pour les menus plaisirs des marchands, et les deux autres quarts destinés à l'achat des matériaux nécessaires pour refaire de nouveaux ouvrages pour les autres foires ; car il fut décidé qu'à l'avenir il y en auroit deux par an, l'une au jour de la naissance de la comtesse, le 3 octobre, et la seconde le 7 de juillet, jour de la naissance du comte ;

mais on convint aussi que, pour les foires futures, l'argent seroit employé différemment, qu'il y auroit toujours un quart pour les pauvres, un quart et demi pour les achats, un demi-quart donné au marchand, mais qui serviroit à son entretien. Presque tout se fabriquoit dans l'île; cependant il falloit toujours acheter plusieurs choses, telles que du cuir, du papier, des crayons, des couleurs, etc. et qu'enfin le quatrième quart seroit remis entre les mains du comte en dépôt, qu'il feroit valoir cette petite somme, et qu'il la remettroit avec tous les intérêts à chaque insulaire qui auroit atteint l'âge de vingt ans. La seconde foire du mois de juillet 1778 fut beaucoup plus belle que la première, parce qu'on avoit eu plus de temps pour la préparer; il y eut aussi plus de monde, et de même toutes les marchandises furent vendues dans la quinzaine. Alors Cléophas eut l'idée de faire un nouveau bâtiment dans l'île; il montra son plan au comte, qui consentit à faire cette nouvelle dépense qui ne laisseroit rien à désirer aux insulaires. Il s'agissoit de faire un bâtiment toujours couvert de chaume, mais d'une forme élégante, dans des proportions

régulières, et soutenu par des colonnes rustiques; il devoit contenir un portique en colonnade, un grand salon, par-delà le salon une chapelle; à l'un des côtés du salon se trouvoit une chambre et un cabinet, de l'autre côté une cuisine et un office: ce bâtiment devoit s'appeler *le pavillon de l'hospitalité*. La chambre à coucher, contenant deux lits, étoit destinée en cas de besoin à loger des étrangers; le salon devoit contenir des armoires dans lesquelles on formeroit peu à peu une collection d'histoire naturelle et une bibliothèque: en outre ce salon étoit fait pour recevoir le comte et sa société; on y pourroit même dîner, puisqu'il y avoit une cuisine dans le pavillon. On commença sans délai cet ouvrage, qui n'étoit qu'ébauché à la troisième foire du mois d'octobre d'ensuite; mais le pavillon de l'hospitalité fut entièrement fini, et meublé à la cinquième foire de l'année 1779: cette foire fut la plus brillante de toutes, il y eut un monde prodigieux. Ces foires avoient acquis tant de célébrité, que le roi eut envie de les voir; il y vint avec toute la cour. Ce prince étoit aimable et bienfaisant; il savoit que les rois, qui ont

de si bonnes raisons de se défier des intrigans et de les craindre, doivent par le même motif donner tous les encouragemens possibles aux talens utiles et à l'industrie laborieuse, qui sont toujours les gages des mœurs paisibles et d'une bonne conduite; le roi combla d'éloges et de bienfaits les jeunes insulaires, il visita l'île avec détail, entra dans les chaumières et passa deux heures dans le salon du pavillon; il ne se lassoit point de louer et d'admirer tous ces ouvrages surprenans faits en cinq années par des enfans. Quelques jours après il envoya aux insulaires des caisses remplies de minéraux et de coquillages, des globes, des cartes de géographie, et une centaine de volumes choisis avec soin; des livres de piété, d'histoire, de morale, et de botanique; on mit ce précieux commencement de collection dans les armoires du salon; et Cléophas, Casimir et Sigismond, sous la direction de l'abbé, furent nommés chefs de ce nouveau muséum. Mathilde et Rosalba n'avoient paru dans la boutique de Bluette qu'à la première foire, leur âge ne leur permettoit plus ce genre d'amusement, les jeunes personnes ne devant s'exposer

aux regards du public que lorsqu'elles y sont obligées absolument par état ou par devoir. Elles faisoient toujours les joujoux de la boutique de Bluette, mais elles ne tenoient plus cette boutique, qu'on avoit par cette raison réunie à celle d'Elmonde.

Le pavillon de l'hospitalité, le plus grand ornement de l'île, faisoit les délices des habitans ; on avoit consacré la chapelle, et l'abbé venoit y dire la messe tous les jours ; les insulaires n'alloient à la paroisse qu'aux grandes fêtes : après la messe, tous les insulaires passoient dans le salon qu'on appeloit le muséum, l'abbé faisoit une lecture de piété d'une demi-heure, ensuite ceux qui avoient du goût pour l'histoire, la géographie et l'histoire naturelle, restoient pour entendre sur ces sujets des lectures et des démonstrations faites par Cléophas, et les deux frères jumeaux, ce qui duroit deux heures ; les autres insulaires qui n'avoient point de goût pour ces sciences, alloient à leurs travaux ordinaires. Voici les noms de ceux qui suivoient les leçons savantes : les quatre enfans du comte, Cléophas, l'un des maîtres, Gillot, Vendredi, plus instruits et plus intelligens que les autres, parce qu'ils

avoient été les premiers compagnons de Casimir; et parmi les filles Elmonde, Florentine et Nanette. Les deux sexes se trouvoient réunis à ces leçons, parce que l'abbé, la comtesse ou la gouvernante de ses filles y présidoient toujours. Le comte y venoit très-souvent.

Les leçons particulières d'écriture et de calcul se donnoient à d'autres heures, et seulement trois fois par semaine; Vendredi, Gillot, et Pierre Lousting écrivoient si bien, qu'ils ne recevoient plus de leçons et partageoient avec les deux frères et Cléophas le soin d'en donner aux autres, ce qui prenoit peu de temps à chacun des maîtres. Mathilde et Rosalba avoient fait aussi parmi les petites filles de bonnes écolières en état d'enseigner presqu'aussi bien qu'elles; c'étoient Florentine, Manette, âgées alors de quinze et seize ans, et Elmonde dans sa douzième année. Cette dernière, que la comtesse avoit fait élever avec soin dès sa première enfance, et dont ensuite, avec l'aide de ses filles, elle achevoit depuis quatre ans l'éducation, étoit, après Mathilde et Rosalba, la jeune personne de l'île la plus adroite, la plus instruite et la plus aimable. Les insulaires

embellissoient tous les jours leur muséum, Gillot empailloit parfaitement les oiseaux, et le salon étoit orné de plus de soixante oiseaux du pays empaillés par lui. Casimir et son frère y formoient une collection de papillons et d'insectes qui s'augmentoit tous les jours; ses sœurs y avoient déposé un herbier dont tous les enfans avoient cueilli les plantes depuis leur première enfance, et qu'ils avoient eux-mêmes desséchées avec le plus grand soin et mises en ordre. Elmonde avoit imaginé de faire une fort jolie collection de nids d'oiseaux; chaque nid, bien étiqueté, contenoit deux ou trois œufs et quelques plumes de l'oiseau qui l'avoit fait; Vendredi avoit rassemblé un prodigieux amas de graines; Cléophas, les enfans du comte, et la jeune Elmonde avoient peint une assez grande quantité de plantes exotiques et rares mises dans de jolis cadres faits par les insulaires, et qui décoroient une partie des murs du salon. Cette île heureuse et ses foires acquirent ainsi la plus grande célébrité; beaucoup de gens firent souvent plus de cent lieues pour connoître une chose si intéressante et si singulière. Les bons pères et les bonnes mères de famille s'empressoient d'y

amener leurs enfans, afin qu'ils profitassent des excellens exemples qu'ils trouvoient dans cette île. Dans la Pologne entière on exhortoit tous les enfans à imiter ceux du comte de Sulinski, ce qui donna lieu à un proverbe polonais qui est encore aujourd'hui d'usage en ce pays; quand on veut louer un enfant bien docile et bien appliqué, on dit: *Il est aimable comme un insulaire de l'île des Enfans.* Le comte parmi ses voisins en avoit un d'un très-mauvais caractère, c'étoit un grand seigneur fort riche, très-fastueux, et qui employoit tout son revenu en fêtes de pure vanité et en divertissemens frivoles; il faisoit une dépense énorme, et il avoit beaucoup de dettes. L'admiration que tout le monde montroit pour *l'île des Enfans* lui déplut, car il étoit orgueilleux, sot et envieux. Un jour qu'il se trouvoit chez le comte, il ne put s'empêcher de témoigner l'envie qu'il éprouvoit; c'est ce qui arrive à tous les envieux auxquels il est impossible de cacher ce honteux sentiment. Toutes ces dépenses, lui dit-il, que vous avez faites à votre île, doivent être énormes? Point du tout, répondit le comte, parce que j'y ai mis du temps, de la raison et

beaucoup d'économie. Il me semble, reprit Joblaski (c'est le nom de l'envieux), que tous ces établissemens sont ruineux? Non, dit le comte, car je n'ai point de dettes.... Mais, interrompit Joblaski, vous avez été forcé de faire de grands sacrifices, vous n'allez presque plus à Varsovie, vous n'avez pu orner votre jardin de nouvelles fabriques; vous aviez envie, il y a quelques années, d'augmenter les bâtimens de vos serres, et de faire au bout de votre parterre un pavillon chinois.... J'ai fait bien mieux, repartit le comte, j'ai fait bâtir des chaumières qui sont habitées; et j'ai perfectionné l'éducation de mes enfans. Mon cher Joblaski, je ne blâme point ceux qui emploient leur fortune à encourager, à récompenser les talens; les arts sont une belle chose, je trouve tout simple qu'on les aime et qu'on les favorise. C'est de tous les genres de magnificence le plus agréable et le plus noble; pour moi je n'ai point le goût de la magnificence, tous mes désirs se bornènt à faire le bien autant que je le puis et à vivre heureux dans mon intérieur; je ne critique pas votre genre de vie, pourquoi fronder le mien? Faut-il trouver une chose extra-

vagante, parce qu'elle n'est pas commune? Est-il plus déraisonnable d'employer ses revenus, sans se déranger, sans emprunter de l'argent, à procurer à ses enfans les amusemens les plus instructifs, à les rendre industrieux, heureux et bons, à nourrir et élever des pauvres orphelins, qu'à entretenir des troupes de comédiens et des musiciens, et à charger son jardin de tombeaux, de temples et d'obélisques? Personne assurément, reprit Joblaski, ne peut désapprouver la tendresse paternelle et la bienfaisance; mais on peut s'occuper de ses enfans et secourir les pauvres sans faire toutes ces choses extraordinaires. J'en conviens, dit le comte; cependant si l'on croit que ces *choses extraordinaires* ont plus d'utilité que les choses communes qui se pratiquent ordinairement, pourquoi n'oseroit-on les faire? On ne craint pas de se singulariser en inventant de nouveaux plaisirs, des fêtes ingénieuses et brillantes, etc. est-il blâmable d'inventer une nouvelle manière de faire le bien? Il me semble, au contraire, qu'il vaut infiniment mieux être ingénieux dans la bienfaisance, que dans des choses de pur agrément, et par conséquent toujours frivoles.

Joblaski ne sut que répondre à ce discours ; mais hors de la présence du comte, il continua de répéter, dans la société, que *l'île des Enfans étoit la chose du monde la plus étrange et la plus folle.*

Malgré les sots discours de l'envie, les mêmes travaux furent continués avec les mêmes succès, et chaque année augmentoit la réputation de l'île et de ses foires; plusieurs princes et beaucoup de particuliers, charmés de cet établissement, envoyoient souvent des présens pour le muséum ; les uns offroient des livres ; les autres des productions rares de la nature, de sorte que la bibliothèque et la collection d'histoire naturelle augmentant considérablement, on fut obligé d'ajouter de plus au pavillon une galerie, afin de pouvoir étaler toutes les richesses qu'on acquéroit.

Les insulaires, dans une assemblée générale (car ils en tenoient tous les six mois, et le comte y présidoit), firent un décret bienfaisant, qui ajouta encore à la célébrité de l'île. Ils décidèrent qu'à l'avenir, la chambre du pavillon de l'hospitalité seroit toujours occupée par des étrangers qui n'y séjourneroient qu'un an, et seroient, pour le même temps, à jamais remplacés

par d'autres, et qu'on prendroit alternativement deux hommes et deux femmes. On convint de ne recevoir que des artistes distingués, mais pauvres et obscurs, et des artisans habiles dans leur profession, mais dans la misère et manquant d'ouvrage. On arrêta que ces étrangers seroient logés, comme nous l'avons dit, et de plus nourris dans l'île; mais que si leur misère obligeoit à leur donner d'autres secours, ils rendroient, en s'en allant, sur le profit qu'ils auroient fait aux foires, l'argent qu'on auroit avancé pour eux, et qu'en outre, les artistes, en partant, feroient hommage au muséum, d'un de leurs ouvrages. Enfin on régla que, seulement pendant le temps des foires, les curieux et les amateurs n'entreroient au muséum, qu'en payant, c'est-à-dire, en donnant une pièce de monnoie pour former une somme qui seroit partagée en deux, et donnée, au bout de l'année, à l'artiste et à l'artisan reçus dans le pavillon de l'hospitalité.

Ce plan fut exécuté; on chercha les deux étrangers; on en trouva plusieurs, et l'on choisit ceux qui réunissoient aux talens les mœurs et la bonne conduite.

Les deux étrangers, admis dans l'île, furent un sculpteur et un chaudronnier, ce qui causa beaucoup de joie dans l'île, parce que ces deux arts y étoient nouveaux; les deux étrangers eurent bientôt des disciples. Gillot, qui savoit très-bien dessiner, prit un goût passionné pour la sculpture, reçut des leçons de cet art, et, par la suite, y devint très-habile. Au bout de l'année, les deux étrangers, sortis de la misère et de l'obscurité, ayant acquis de l'argent, de la célébrité et des protecteurs, quittèrent l'île, en bénissant le comte et les insulaires: le sculpteur laissa dans le muséum un beau buste d'Homère (1), et un bas-relief représentant l'hospitalité tendant les bras aux arts, tandis que la vertu les couronnoit. A ces deux étrangers succédèrent deux femmes, l'une musicienne, jouant supérieurement du piano, et l'autre couturière: elles furent installées dans le pavillon de l'hospitalité le premier septembre 1786.

(1) Grand poète grec qui a fait deux beaux poëmes qui sont traduits en français: l'un a pour titre l'*Iliade*, c'est l'histoire du siége de Troie; l'autre a pour titre l'*Odyssée*, c'est l'histoire d'Ulysse, célèbre héros grec.

L'île alors n'étoit plus occupée par des enfans ; tous les insulaires (à l'exception de Bluette âgée de dix ans) avoient passé l'adolescence et atteint la jeunesse. Casimir et Sigismond étoient dans leur vingt-unième année, leurs sœurs avoient dix-neuf ans. La nature et l'éducation avoient rendu ces quatre personnes si aimables et si accomplies, qu'on ne pouvoit les voir et les entendre sans les admirer, et les connoître sans les chérir. Ils sentoient profondément tout ce qu'ils devoient de reconnoissance à leurs excellens parens, pour une éducation si peu commune, et pour des soins si recherchés, si constans, et qui, en les instruisant, avoient répandu tant de plaisirs et de bonheur sur les années de leur enfance et de leur première jeunesse. Oui, disoient-ils, la bienfaisance nous sera toujours chère; elle à fait la félicité de nos beaux jours, nous aimerons toujours le travail, les talens et les arts qui nous ont procuré de si doux plaisirs ! Désormais nous ne verrons rien d'ingénieux et d'utile ; nous ne lirons rien de vertueux et de touchant, qui ne nous rappelle des souvenirs délicieux, et quel que soit notre sort, la fortune ne pourra jamais nous donner autant de bon-

heur que nous en avons goûté sous le toit paternel !

Le 22 octobre de la même année (quelques jours après la foire d'automne) fut le jour le plus mémorable pour les insulaires; Mathilde et Rosalba, depuis long-temps demandées par les familles les plus distinguées de Varsovie, furent enfin établies à cette époque; elles épousèrent deux frères, dignes d'elles par leurs vertus et leur mérite. Les deux maris avec leurs parens habitoient un château voisin de celui du comte. Il y eut encore le même jour d'autres mariages. Cléophas qui aimoit l'aimable Elmonde, remplit les vœux de la comtesse et de sa famille, en la demandant pour épouse; Gillot épousa Florentine; Vendredi obtint Manette, et Pierre Lousting, Flipotte. Sa sœur Anne épousa Matthieu. Ces six mariages se firent dans la même matinée et dans la chapelle du pavillon de l'hospitalité. Ces noces furent célébrées par des fêtes champêtres qui durèrent plusieurs jours. Ensuite les nouveaux mariés, à l'exception de Pierre Lousting, de sa sœur, quittèrent l'île (non sans attendrissement) et la terre du comte. Cléophas, par les soins de son bienfaiteur, eut un

emploi considérable à Varsovie, qui lui assuroit l'état le plus honorable et le sort le plus heureux. Gillot et Vendredi eurent aussi dans la même ville des établissemens avantageux convenables à leurs talens; d'ailleurs le comte remit à ces nouveaux mariés les sommes amassées avec les intérêts formés du produit de leurs travaux débités aux foires. A l'égard de Pierre Lousting, il déclara que, quoique marié, il désiroit se fixer à jamais dans l'île, ce qui lui fut accordé avec joie, ainsi qu'à Matthieu, mari d'Anne Lousting, qui fit la même demande. L'île se trouva réduite à neuf insulaires, en comptant les deux frères jumeaux et Bluette; mais en comptant aussi les deux étrangers du pavillon, il y restoit encore onze personnes. On donna à Pierre Lousting une chaumière toute entière pour lui et sa femme, on fit la même chose pour Matthieu. Micao logea chez ce dernier, et la naine habita la maison de Pierre; mais Micao déclara que ce ne seroit pas pour long-temps, parce que son intention étoit aussi de se marier, d'épouser Ninon, et de finir ses jours dans l'île. Le comte trouva ce mariage très-sortable, et permit de bâtir une nouvelle

chaumière pour ce petit couple qui devoit s'unir l'année d'ensuite. L'île, quoique dépeuplée, n'en fut pas moins florissante; outre qu'elle acquit, par le mariage projeté de Micao et de Ninon, une chaumière de plus, Cléophas s'occupa du soin de l'embellir d'un nouvel ornement qu'il fit à ses frais, comme un monument de sa reconnoissance; il revenoit souvent de Varsovie pour présider à ce travail, dont il avoit donné le dessin : c'étoit un obélisque de granit, sur lequel on fit graver les noms des dix-sept habitans de l'île, avec un abrégé de l'histoire de l'île depuis la coupe du bois en 1774, jusqu'à l'époque des mariages inclusivement. Il fut statué que les foires auroient toujours lieu; Mathilde et Rosalba promirent de travailler toujours pour la boutique de Bluette, et les autres nouveaux mariés conservèrent leurs boutiques, à condition de revenir tous les ans aux temps prescrits avec les marchandises et les ouvrages nécessaires. Enfin on décida que les enfans qui naîtroient des mariages des insulaires restés dans l'île, y seroient élevés comme l'avoient été les premiers insulaires, et qu'on exigeroit des étrangers admis dans le pavillon, de leur donner des

9.

L'orgueil est le plus ridicule et le plus sot des vices.

10.

Lorsque, sans nécessité, on parle de soi, on est ennuyeux et ridicule.

11.

Trois choses (surtout dans les jeunes gens) annoncent la bêtise ou la mauvaise éducation : de parler très-haut et de rire d'une manière bruyante ; d'avoir l'air de la familiarité avec des personnes mariées ou âgées, et d'entretenir de soi et de ses affaires (sans nécessité) ceux qui n'y prennent que peu ou point d'intérêt.

12.

Pour parler avec grâce, il faut ne parler ni trop haut, ni entre les dents, et d'un ton qui ne soit ni familier, ni honteux.

13.

Un enfant qui hésite de répondre à ce qu'on lui dit, ou qui répond avec embarras et en articulant mal, a l'air sot et mal élevé ; celui qui n'écoute pas ce qu'on lui dit, qui répond à moitié, et s'en va ensuite étourdiment, joint l'impertinence à la sottise.

14.

Dans tout ce qu'on fait, même dans les plus petites choses, il faut réfléchir et raisonner, sans quoi l'on ne fait rien de bien.

15.

On ne fait les choses gauchement et maladroitement, que par négligence ou faute de réflexion.

16.

La négligence et la maladresse sont des défauts qui rendent fort désagréable et qui sont ruineux.

17.

Une personne négligente salit tout, perd et brise tout; elle n'a la confiance de qui que ce soit; on n'ose pas plus lui confier une chose importante ou précieuse, que si elle étoit capable de la voler.

Une personne maladroite ne fait que de vilains ouvrages, et qui manquent de solidité; elle emploie plus de matériaux qu'il n'en faut, et souvent elle les gâte; elle manque de goût, et ne se connoît à rien; elle achète de mauvaises marchandises, et de cette sorte, elle emploie mal son temps et dépense inutilement beaucoup d'argent.

18.

On ne peut être véritablement bienfai-

sant et généreux, que lorsqu'on est économe.

19.

Il faut, autant qu'il est possible, éviter d'emprunter.

20.

Nous devons avoir plus de soin de la chose que nous avons empruntée, que si elle nous appartenoit.

21.

Avec de la douceur et de la complaisance, on obtient des autres tout ce qu'on peut raisonnablement désirer.

22.

Avec de l'aigreur et de l'humeur, on n'obtient des autres aucune complaisance.

23.

Sans la santé on ne jouit de rien, et l'on ne peut conserver la santé que par la sagesse et par la sobriété.

24.

La gourmandise est le vice des esprits grossiers et des âmes basses.

25.

La paresse rend incapable de tout.

26.

Un paresseux ne peut être ni obligeant, ni très-charitable, ni économe, ni instruit.

27.

On peut se corriger de tous ses défauts, quand on le veut sincèrement.

28.

Les enfans et les jeunes gens n'acquerront jamais des vertus, des talens, de l'instruction et des agrémens, s'ils n'écoutent pas avec attention, et ne suivent pas exactement les conseils qu'on leur donne.

29.

Plus les instituteurs aiment leurs élèves, plus ils sont attentifs à les reprendre de leurs fautes.

30.

Les enfans bons et spirituels sont touchés des réprimandes, mais n'en sont jamais humiliés ou piqués ; et au contraire, ils éprouvent de la reconnoissance pour ceux qui les reprennent.

31.

Les enfans qui ont de l'orgueil et qui manquent d'esprit, ne peuvent sans humeur supporter les réprimandes.

32.

Une bonne éducation est le plus grand des bienfaits : on doit chérir comme un tendre père l'instituteur auquel on doit de l'instruction et de bons principes.

33.

La flatterie a fait plus de mal que la rudesse et la colère.

34.

Il ne faut ni flatter les autres, ni écouter les flatteries.

35.

Presque toutes les louanges données en face sont des flatteries.

36.

Il ne faut jamais rien dire de désobligeant ni de désagréable, mais éviter de louer les personnes en leur présence.

37.

Nous devons nous défier extrêmement des domestiques qui nous flattent.

38.

On doit être toujours doux et honnête avec les domestiques, mais ne jamais se familiariser avec eux, parce qu'ils manquent d'éducation.

39.

Comme les domestiques n'ont ni instruction, ni usage du monde, il est absurde d'en faire ses confidens.

40.

Il ne faut donner sa confiance qu'à des gens instruits et vertueux, qui ont une

bonne réputation et que l'on connoît depuis long-temps.

41.

Il n'y a point de véritable amitié sans une confiance entière.

42.

Comme on doit une véritable tendresse à ses parens et à ses instituteurs, on leur doit aussi une parfaite confiance.

43.

Nous ne pouvons pas avoir de plus grands ennemis que ceux qui cherchent à nous détourner de nos devoirs.

44.

Nous devons de la reconnoissance à tous ceux qui nous disent nos vérités.

45.

Comme le mensonge est un vice infâme, nous ne devons pas nous permettre d'en faire même en plaisantant ; et par la même raison nous devons éviter toute exagération, parce que l'exagération est toujours une espèce de mensonge.

46.

La médisance est le vice de ceux qui n'ont ni un bon esprit, ni un bon cœur.

47.

Le petit talent de bien contrefaire, fait rire un moment, mais fait mépriser.

48.

Il ne faut jamais croire le mal sans en être parfaitement sûr, et quand on en est sûr, il faut le taire.

49.

Il ne faut plaisanter qu'avec ses amis, et ne jamais pousser les plaisanteries trop loin.

50.

On ne doit pas se permettre, même en plaisantant, de dire une chose désagréable.

51.

Une personne spirituelle et bien élevée ne fait jamais que des plaisanteries courtes, douces, aimables, et elle ne se fâche jamais de celles qu'on lui fait, alors même que ces plaisanteries sont mauvaises.

52.

Les gens qui n'ont aucun usage du monde, ou les sots orgueilleux, sont toujours prêts à se fâcher pour la moindre chose.

53.

Il y a des plaisanteries odieuses qu'on ne doit jamais se permettre : par exemple, toutes celles qui blessent le moins du monde

l'humanité. C'est une indignité de faire des plaisanteries sur les défauts naturels de qui que ce soit, sur des infirmités, sur la vieillesse, sur les malheureux, etc.

54.

Pour qu'une plaisanterie soit agréable, il faut qu'elle ne soit jamais longue, et qu'elle soit parfaitement innocente.

55.

L'avarice est, ainsi que la gourmandise, au rang des vices les plus bas.

56.

Une jeune fille qui n'a pas la plus grande modestie, est une espèce de monstre.

57.

La pudeur et la modestie donnent plus de grâce à une jeune personne que la beauté même.

58.

On prend la plus mauvaise opinion d'une jeune personne qui paroît occupée de sa figure.

59.

La beauté ne dure qu'un moment, les vertus et les talens restent toute la vie, et même peuvent se perfectionner avec le temps.

60.

Rien ne montre un plus mauvais caractère que de rapporter (sans une nécessité absolue) ce qu'on a vu et ce qu'on a entendu.

61.

Il faut s'occuper de ses affaires et ne jamais se mêler de celles des autres, à moins qu'on n'en soit prié, ou que ce ne soit pour rendre service.

62.

Le commérage et le bavardage sont les défauts ordinaires des gens sans éducation et sans esprit.

63.

Les jeunes gens d'un bon naturel doivent mépriser ceux qui cherchent à diminuer leur tendresse et leur confiance pour leurs parens et pour leurs instituteurs.

64.

Une famille bien unie s'attire le respect de tout le monde.

65.

Quand nous devons du respect, ou de l'amitié, ou de la reconnoissance à quelqu'un, nous ne devons jamais parler de ses défauts s'il en a, ni souffrir qu'on nous en parle.

66.

On ne doit condamner qui que ce soit avant de s'expliquer et de l'entendre.

67.

Les apparences sont souvent trompeuses; c'est pourquoi il ne faut jamais se presser de juger en mal.

68.

On n'est jamais aimable avec un caractère moqueur.

69.

Plus les enfans sont spirituels, plus ils sont humbles et dociles.

70.

La curiosité pour les petites choses frivoles, est une marque de peu d'esprit.

71.

Le bavardage produit le commérage, et le commérage produit les tracasseries et les méchancetés.

72.

Tous les vices sont absurdes, parce qu'ils sont tous nuisibles.

73.

Il faut être bien sot pour s'enorgueillir de sa figure, de sa naissance et des richesses de ses parens.

74.

La naissance n'est rien où la vertu n'est pas.

Ce vers est de Thomas Corneille, et mérite d'être appris par cœur.

75.

Rien n'est plus ridicule et plus insupportable, qu'un enfant mutin, contrariant et disputeur.

76.

Ce n'est pas assez de faire le bien quand l'occasion s'en présente, il faut en chercher l'occasion.

77.

Les gens les plus durs donnent souvent l'aumône, quand on la leur demande; les gens véritablement charitables vont chercher les malheureux et les préviennent.

78.

Il ne suffit pas de donner, il faut donner ou avec grâce, ou avec affection; avec grâce à ses amis, avec affection aux infortunés.

79.

Rien ne donne l'air niais et quelquefois impertinent, comme un sourire ou un ricanement continuel.

80.

Il faut ne rien promettre légèrement, c'est-à-dire sans réflexion, et lorsqu'on a promis, tenir scrupuleusement sa promesse.

81.

Il faut haïr et mépriser le vice, et plaindre les méchans.

82.

Dieu nous défend de haïr les méchans même, parce qu'ils sont nos frères, et qu'ils peuvent se corriger.

83.

On n'a une piété véritable, que lorsqu'on est sévère pour soi-même et indulgent pour les autres.

84.

La colère ôte l'esprit et la raison : un homme en colère est comme un homme ivre.

85.

Notre bonheur dépend de notre caractère.

86.

Plus on est sage, doux et patient, et plus on est heureux.

87.

Il seroit très-injuste de mépriser un igno-

99.

L'ingratitude et la fausseté sont les vices les plus universellement détestés.

100.

On doit être poli, attentif, aimable pour toutes les personnes avec lesquelles on vit et que l'on rencontre; mais on ne doit caresser que ceux que l'on aime.

101.

Une caresse faite par intérêt, est la plus basse et la plus odieuse fausseté que l'on puisse faire.

102.

Le courage est une vertu si nécessaire, qu'il faut s'accoutumer dès l'enfance à en montrer constamment dans toutes les petites choses ainsi que dans les grandes.

103.

C'est en cachant soigneusement que l'on a peur, que l'on parvient à devenir courageux; on n'a nul besoin, pour cela, de mentir; il ne faut que se taire et se contraindre. Si l'on a peur du tonnerre, il ne faut pas le dire, et ne donner aucun signe de frayeur, et se conduire ainsi dans les autres choses : si un enfant se conduit ainsi, il deviendra très-courageux.

104.

Toutes les démonstrations possibles de frayeur ne préservent d'aucun danger, et font mépriser; c'est donc une sottise de montrer sa frayeur quand on en éprouve.

105.

Les gémissemens et les plaintes n'ôtent ni le mal de dents, ni la colique, etc. Il faut donc s'accoutumer à ne point se plaindre quand on souffre.

106.

Toute plainte inutile est une foiblesse et une folie.

107.

On plaint toujours davantage les malheureux et ceux qui souffrent, lorsqu'ils ne se plaignent pas eux-mêmes, parce qu'on admire leur patience, leur raison et leur courage.

108.

Il est impossible de vivre long-temps sans avoir des maladies, et sans éprouver des malheurs et des douleurs physiques. Il est donc bien important de prendre, dès l'enfance, l'habitude de la patience et du courage.

109.

Moins on se plaint, et moins on souffre.

110.

On prend l'habitude du courage, comme toute autre habitude.

111.

Il faut toujours se soumettre de bonne grâce à la nécessité.

112.

Se désespérer des malheurs qui nous arrivent, c'est se révolter contre Dieu, parce que rien ne nous arrive que par sa volonté.

113.

Quand on a beaucoup d'esprit et un bon cœur, on n'a ni entêtement, ni obstination.

114.

Il faut rougir d'avoir fait une faute, et non rougir de la reconnoître.

115.

Convenir franchement de ses torts, c'est une manière de les réparer.

116.

On augmente ses torts en cherchant à les excuser.

117.

Les sots et les orgueilleux veulent toujours avoir raison.

118.

Il faut écouter les réprimandes de ceux auxquels nous devons du respect, non-seulement en silence, mais d'un air doux, attentif et respectueux.

119.

Un enfant montre de la sottise et un mauvais naturel, lorsqu'il a honte de demander pardon d'un tort, ou de réparer une faute devant des témoins.

120.

Une jeune personne n'a de mérite à ne pas aimer la parure, et à passer peu de temps à sa toilette, que lorsqu'elle montre du goût et une extrême propreté dans sa manière de se mettre.

121.

On a dit, avec raison, au sujet des modes pour les habillemens, qu'il faut ne jamais être le premier à les prendre, ni le dernier à les quitter.

122.

Quand une mode est extravagante ou indécente, il ne faut pas du tout la suivre.

123.

Le café, le thé, le chocolat, etc. sont aussi bons dans une tasse de terre, que dans une tasse de porcelaine de Sèvres; c'est donc une grande bêtise de croire que l'on déjeûne plus agréablement quand on a de belles porcelaines.

124.

Une simplicité élégante, c'est-à-dire de bon goût, est infiniment plus agréable que la magnificence.

125.

La plus sotte de toutes les vanités est celle qui fait faire une grande dépense en beaux habits, en diamans, en bijoux et en meubles magnifiques.

126.

Quand on ne se refuse aucune fantaisie de luxe, on perd la possibilité d'être charitable.

127.

On ne peut en même temps aimer le luxe et secourir les pauvres.

128.

Le goût du faste et de la magnificence est un crime contre la religion et contre l'hu-

manité, et c'est de plus une sottise ridicule et méprisable aux yeux de la raison.

129.

La magnificence est aussi incommode et aussi gênante, qu'elle est frivole et condamnable.

130.

Les vrais amusemens ne se trouvent qu'au sein d'une famille unie et à la campagne.

131.

Plus on a de raison, d'esprit et de sensibilité, plus on aime la campagne et les plaisirs champêtres.

132.

Il faut que tout ce qui sort des mains d'une jeune persomme, ait de la propreté, de la régularité et de l'élégance.

133.

Une femme qui ne sait pas parfaitement conduire son ménage, n'aura jamais de considération dans sa maison.

134.

Il faut bien réfléchir avant de promettre, mais quand on a promis, il faut tenir sa parole avec la plus scrupuleuse exactitude, même dans des bagatelles.

135.

Qui ne sait pas garder fidèlement un secret, n'est pas digne d'avoir un ami.

136.

On doit non-seulement garder les secrets qui nous sont confiés, mais on doit aussi garder les secrets que l'on découvre par hasard.

137.

Les bavards sont toujours indiscrets.

138.

La religion doit nous préserver du bavardage, car l'évangile nous dit que Dieu nous demandera compte de toutes nos paroles inutiles.

139.

Rien n'autorise à trahir un secret, même quand un ami infidèle se brouille avec nous, et révèle nos secrets : nous devons toujours garder ceux qu'il nous a confiés durant notre liaison avec lui.

140.

Les grandes âmes dédaignent la vengeance.

141.

Un chrétien n'a jamais la pensée ni le

désir de se venger, car Dieu nous ordonne de rendre le bien pour le mal.

142.

La modération est le trésor du sage.

C'est un vers de Voltaire bon à retenir.

143.

Sans modération il n'y a ni raison, ni sagesse, et par conséquent point de vertu.

144.

On n'est heureux dans la vieillesse que lorsqu'on s'est bien conduit dans sa jeunesse.

145.

La jeunesse fera toujours beaucoup de fautes et de folies, et s'attirera les plus grands malheurs, quand elle ne consultera pas les gens sages et expérimentés (1), et qu'elle ne suivra pas leurs conseils.

146.

Tous les hommes seroient heureux, s'ils avoient cru dans leur jeunesse les discours des vieillards.

---

(1) *Expérimenté*, qui à de l'expérience, c'est-à-dire qui a long-temps vécu et beaucoup réfléchi.

147.

La présomption, c'est-à-dire la bonne opinion de soi-même, est surtout insupportable dans la jeunesse.

148.

Les enfans et les jeunes gens ne peuvent se former qu'en écoutant beaucoup et avec attention les personnes sensées, et en parlant très-peu.

149.

Un ancien auteur grec nous a laissé cette sentence (1) : *Une femme de bon sens est amie du silence,* maxime vraie et bonne à retenir.

150.

Rien ne fait plus d'honneur à l'esprit et au caractère d'un enfant, que de ne point abuser de la bonté qu'on a pour lui et de la liberté qu'on lui donne.

151.

Les enfans seroient infiniment plus heureux s'ils n'abusoient jamais de la liberté qu'on leur donne, mais presque tous en abusent. Si on leur permet en compagnie de jouer et de faire un peu de bruit, ils

---

(1) *Sentence* ou *maxime*, c'est la même chose.

font bientôt un tapage insoutenable ; si on leur permet de plaisanter, leur badinage ne finit point ; si on leur permet un peu de familiarité, ils deviennent impertinens. Tout cela oblige nécessairement à les gronder et à les traiter avec sévérité.

152.

Plus on nous traite avec bonté, plus nous devons craindre de déplaire.

153.

La gaîté bruyante n'a jamais de grâce, et elle est souvent impertinente et déplacée.

154.

Les enfans bien élevés et surtout les jeunes filles doivent s'interdire absolument les petits cris de joie, de surprise, de frayeur, de plaisanterie, etc.

155.

Il ne faut mettre d'emportement à rien, pas même à la joie.

156.

Il faut toujours, même dans la familiarité et en badinant, conserver quelque chose de la politesse et du respect que l'on doit aux personnes avec lesquelles on plaisante.

157.

Rien de plus plat et de moins plaisant, qu'une plaisanterie grossière.

158.

Il faut être modéré en tout, mais sans être froid.

159.

Remercier négligemment, avec un ton froid et un air distrait, c'est ne pas remercier.

160.

C'est une impolitesse de paroître ennuyé quand les autres s'amusent.

161.

Il ne faut pas feindre et avoir de la fausseté, mais il faut cacher, et surtout tâcher de vaincre les sentimens et les mouvemens qui, sans nécessité, désobligent les autres.

162.

L'humeur rend injuste et désagréable.

163.

L'humeur nous rend à charge aux autres et à nous-mêmes; mais en se faisant à soi-même un peu de violence, il est très-facile de s'en corriger.

164.

Les paresseux et les ignorans disent tous, pour s'excuser, qu'ils n'ont point de mémoire ; cela n'est pas vrai, on a de la mémoire dès qu'on s'applique.

165.

Il y a quelques personnes qui ont une mémoire véritablement prodigieuse, ce qui est assez rare ; mais tout le monde a assez de mémoire pour devenir très-instruit et même savant.

166.

On n'a jamais vu personne aimer l'étude et s'y appliquer constamment, et rester dans l'ignorance.

167.

Il ne faut jamais se presser de montrer son instruction.

168.

La pédanterie, la vanité de briller, ôtent une grande partie du mérite de savoir.

169.

Une chose qui rend très-insipide, c'est d'adopter des expressions et de certains mots favoris que l'on répète sans cesse.

170.

Lorsqu'on a le malheur de dépendre

d'une personne d'un caractère aigre et capricieux, ou qu'on est forcé de vivre avec elle, on ne peut conserver la paix et la tranquillité qu'à force de douceur et d'indulgence.

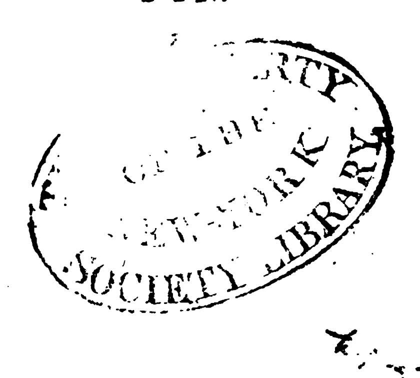
171.

La douceur et l'indulgence constamment soutenues, gagnent l'amitié des personnes les moins sensibles.

172.

Supporter avec patience les défauts des autres, est le seul moyen de n'en souffrir que peu ou même point du tout.

FIN.



d'une personne d'un caractère aigre et capricieux, ou qu'on est forcé de vivre avec elle, on ne peut conserver la paix et la tranquillité qu'à force de douceur et d'indulgence.

171.

La douceur et l'indulgence constamment soutenues, gagnent l'amitié des personnes les moins sensibles.

172.

Supporter avec patience les défauts des autres, est le seul moyen de n'en souffrir que peu ou même point du tout.

FIN.

